

LES

OUVRIERS

DE PARIS,

PAR ANDRÉ THOMAS.

4

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE

1851

TROISIÈME PARTIE.

I

L'Apôtre Jubeline.

Avant la révolution de février, vous l'avez rencontré souvent dans les rues de Paris. Son visage pâle, ses yeux cerclés, palissadés de rides, son nez retroussé et charnu vers l'extrémité inférieure, indice ordinaire de pauvreté intellectuelle, ses joues marbrées de filaments violacés, stygmates d'un tempérament sanguin

passé au bilieux ascétique, inquiétaient le regard des passants les plus distraits. Ses vêtements mosaïques de raccommodages de diverses nuances, où le cuir suppléait parfois à l'étoffe, se composaient d'une veste courte, d'un gilet vert à boutons de cuivre, et d'un pantalon en drap grisâtre, uni par de grosses guêtres à des souliers chargés de clous comme une porte d'église. Son chapeau était rapiécé, si bien que de loin on eût dit un feutre de pèlerin garni de coquilles. Silencieux, les yeux toujours collés sur ce livre immense, que les rêveurs trouvent sur le pavé, il appartenait à cette classe de passants bizarres dont rien ne dit l'âge ni la profession, gens qui, par leur aspect ténébreux, inspirent tout un drame à un poète et le quart d'une réflexion à un gendarme.

On le heurtait dans la même rue, à la même heure tous les jours d'une semaine, puis il disparaissait pendant des mois entiers.

Les enfants ne le voyaient pas sans frayeur. Les peintres le lorgnaient en murmurant : Quelle belle étude ! Les portières d'un quartier qu'il traversait souvent s'étaient assemblées pour déclarer à l'unanimité que ce devait être le Juif-Errant.

Vous, lecteur, vous vous demandiez le nom de ce personnage à mine fantastique, car vous ne saviez pas que c'était Martin Jubeline, l'un des plus grands ennemis de ce que Fourier appelle l'ordre incohérent.

La vie de cet excentrique est pour le moins aussi singulière que sa physionomie. Né dans une des grandes villes du

Midi, il fut, sous la protection d'un haut personnage, élevé dans un séminaire. Ses parents, pauvres artisans, dont il était l'orgueil et l'espérance, entrevoyaient déjà sur ses épaules le camail du chanoine ou le rochet de l'évêque.

L'instruction s'offrait à lui noircie de latin et de grec. C'était un chemin sombre et ardu, au bout duquel se trouvaient les grandes routes qui conduisent aux grandes choses. Les ténèbres du commencement l'empêchèrent de voir les lueurs de l'avenir. Autour de lui, de jeunes intelligences luttaient avec ardeur. Il se demanda seulement pourquoi la nature leur avait donné ce privilége de force, mais il ne fit rien pour l'acquérir.

Dans les séminaires, comme dans les colléges, l'Université a fixé un nombre

d'étapes scholaires que l'enfant doit parcourir strictement.

Ce long voyage à travers les bouquins élémentaires coûte dix années de jeunesse, quelquefois un peu moins, souvent beaucoup plus. A quinze ans, Martin Jubeline, au lieu d'avoir doublé ses étapes, se traînait languissant parmi les nullités de son âge. On lui retira les faveurs dont il ne se montrait pas digne.

Convié à la grande table de la science, il n'avait pas pris sa part du festin. Un carrossier l'admit comme apprenti. Quelques années plus tard, devenu bon ouvrier, il partit pour Paris, la première ville du monde pour un carrossier.

A la vue de l'immense fournaise où viennent se concentrer toutes les énergies, toutes les ambitions, toutes les gloires et toutes les hontes, toutes les vertus

et tous les vices, toutes les richesses et toutes les misères, Martin Jubeline frémit d'horreur, comme si par un soupirail impossible il eût entrevu l'enfer.

Il est de ces livres dont on ne connaît le sublime ou l'infâme qu'à certaines pages. La société européenne est ainsi faite, qu'on ne peut la juger qu'en feuilletant l'une de ses grandes capitales.

Martin Jubeline vit grouillant sur le pavé une multitude infirme ou incapable, et auprès de ces malades de l'humanité marchait une cohorte souriante et parée qui appelait le plaisir à elle, sans écouter les cris de la faim et du désespoir. Il ne se demanda pas si cette inégalité cruelle était la condition d'une société civilisée ; il s'écria : C'est hideux ! et glissa dans son cœur une cartouche de haine contre l'organisation actuelle du monde.

L'âge avait dissipé l'apathie de sa jeunesse. Dans sa tête vinrent bouillonner les pensées qui durent faire pâlir Luther; il s'imagina que le monde était à réformer, et résolut de travailler à cette œuvre.

La moitié de cette énergie tardive lui eût suffi pour prendre une large part de grandeur et de richesse; mais que peut la chaleur du soleil sur l'arbre gelé à sa base. — Il ne se souvint de l'indolence de sa vie passée que pour en accuser l'ordre social. Dès lors, travaillant le jour chez un carrossier, il employa les nuits à des lectures philosophiques; cherchant la force, il trouva l'erreur; croyant devenir philantrope il devint utopiste.

Oh! combien d'âmes généreuses se sont trompées de la sorte. Le malheur est qu'il n'y a qu'un pas de la philantropie

à l'utopie et que si l'une peut essuyer des larmes, l'autre peut faire couler du sang. Il commença par déclarer une guerre acharnée à l'inégalité sociale en poussant un cri de malédiction contre la misère.

« Toutes les espèces se dévorent dans la nature, toutes les conditions se dévorent dans la société, » a dit le plus célèbre des encyclopédistes. Cela est vrai ; plus l'homme avance dans la civilisation plus il en coûte à l'humanité. Notre globe est une arène immense où chaque individu lutte contre les masses et tend à s'élever. De même que les soldats romains s'amollissaient quand ils n'avaient plus d'ennemis à combattre, les hommes, s'ils n'avaient plus à lutter entre eux n'auraient plus cette ardeur qui fait la force comme le feu sous la chaudière fait la vapeur. Seulement les armes avec lesquelles s'ac-

complit cette lutte sont déterminées par la loi. De ce combat incessant sont sorties toutes les grandeurs qui éclairent le monde. — C'est du sein de la médiocrité que s'élance le génie, c'est sur les voluptés de la richesse qu'il s'amortit. La Providence surveille l'ordre social; elle lui donne ses conditions de stabilité. Or, la misère n'est-elle pas le châtiment terrestre qui menace éternellement les instincts mauvais de la créature.

Certes, Dieu nous garde de dire que la misère étant une épée de Damoclès pour l'humanité, on a tort de chercher à lui arracher ses victimes. Cette terrible épée tombe sur les coupables comme sur les innocents; mais si elle atteint dix innocents, elle frappe cent coupables.

Ouvrez des asiles à la vieillesse et à l'infirmité; diminuez les charges qui pèsent

sur le pauvre laborieux; améliorez son sort; faites que ses enfants aient leur place au soleil de l'instruction religieuse, avant de s'aller plonger dans la nuit de l'atelier; mais ne déclarez pas la guerre à la fortune, sous prétexte d'inégalité sociale, car, avant de niveler l'humanité, vous lui abattriez la tête. — Le Christ a dit : » Il y aura toujours des pauvres parmi vous. » Croyez-vous que le Christ se soit trompé? Pour lui le cœur humain n'avait pas son enveloppe de chair; il n'y avait pas de passé; il n'y avait pas d'avenir; il prenait le monde comme un père prend son enfant sur ses genoux, et il lui disait des vérités éternelles.

Martin Jubeline avait eu pitié d'une moitié de la race humaine, qui lui semblait être martyrisée par l'autre; il cherchait un système de réédification sociale

qui fit disparaître la misère ; il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas le premier qui eût essayé de démolir le vieil édifice. D'autres avaient plagié les *Eleuthères*, des Perses ; les *Emachions*, des Grecs ; la philosophie des Esseniens ; la révolte des Vaudois du douzième siècle ; l'*Utopia*, de Thomas Morus ; la *Cité du soleil*, de Campanella ; l'*Océana*, d'Harrington ; le *Code de la nature*, de Morelly ; et les brigandages de Babœuf ; — découragé par ces découvertes, désespérant d'être inventeur, il se fit disciple. — Fourier devint son Dieu.

L'auteur de la *Théorie universelle* n'est à nos yeux, qu'un poète qui a voulu refaire la manière antique, le paganisme. « Le bonheur : dit-il, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt tant déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. » Tel est

l'argument fondamental de la philosophie de cet homme.

Les payens divinisaient les passions, Fourier les proclame, bonnes ou mauvaises, utiles à l'ordre social qu'il veut fonder. La créature n'a plus ni libre arbitre ni indépendance. C'est une machine dont on exploite les mouvements intérieurs et extérieurs. Pour cela il invente la *mécanique des passions*, révoltante absurdité qui détruit toute différence entre le bien et le mal et qui, sous prétexte d'harmoniser le genre humain, le rabaisse au niveau de la bête, qu'un montreur veut instruire. Les vertus ont été le nerf de la société; ce seraient les vices qui, maintenant, seraient sa force. Tout ce qu'il y avait de beau et de grand dans le cœur de l'homme serait remplacé par l'assouvissement des instincts. L'humanité

ne penserait plus, elle se vautrerait! Chaque homme est roi dans la sphère civilisée. Même sous les haillons, il a son individualité qui est son royaume. Dans le prétendu ordre combiné, chaque homme serait esclave à la solde de ses passions!

Et c'est appuyé sur de tels principes, que ce système a trouvé des adeptes, parce qu'il promettait le bonheur, le bonheur facile, coupé par tranches comme la galette du gymnase. Néanmoins, gardez-vous de croire que tous les sectaires de cette doctrine, pas plus que ceux des utopies égalitaires, croient aux maximes qu'ils professent. La plupart sont les déserteurs de ce champ de bataille, que représente la société actuelle. Ils ont manqué de force et de courage pour entrer dans l'arène par la grande porte ouverte

à tout le monde. Ils se faufilent par le corridor des révolutions ; ils passent dans la boue ou dans le sang, quitte à secouer leurs pieds quand ils arrivent.

Martin Jubeline était de bonne foi, non pas dans sa haine contre l'ordre social, conséquence de sa jeunesse mal employée par lui-même, mais dans sa sollicitude pour les innombrables victimes de la misère. Il adopta les idées de Fourier, comme Sancho les exploits de Don Quichotte. Sa pensée dominante devint la fondation d'un phalanstère, un petit *ménage progressif*, un essai de *tribu à neuf groupes*. Cette tentative de mise en pratique du système harmonien ne pouvait pas coûter moins d'un million, et encore avait-il calculé sur les économies fabuleuses que lui laissait entrevoir son plan.

Entre concevoir une idée et la mettre à

exécution, il y a un gouffre; mais Martin ne recula pas. Les difficultés étaient innombrables et s'élevaient comme des murailles; sa volonté fut immense. Ce n'était pas par des actionnaires qu'il pouvait obtenir les capitaux indispensables à son installation; d'un autre côté, les lois ne lui permettaient pas de tenter sa réforme sociale sur le sol français.

Ce dernier obstacle n'était rien, comparable au premier, le gouvernement ou la législation pouvaient changer. Au cas contraire, il n'y avait pas de motif pour préférer la France à un autre pays; mais l'âme du projet c'était un million, fortune qui se trouve rarement dans le portefeuille d'un phalanstérien. Il résolut d'amasser sou par sou cette somme énorme. Naturellement porté à l'économie, il recula les limites connues de cette vertu.

Sur six francs que lui rapportait quotidiennement son travail, il en prélevait cinq.

Bientôt son extérieur dénonça ses mystérieuses épargnes, ses camarades d'atelier l'appelèrent harpagon. Il leur répondit : Le Christ a été souffleté.

Les œuvres de dévoûment sont rarement comprises, comme toutes les grandes vertus. Il eut beau dévoiler une parcelle de son projet humanitaire, on continua de le bafouer, si bien que l'atelier lui devint insupportable. Il l'abandonna.

Une conviction ardente comme celle de cet homme, même lorsqu'elle repose sur des erreurs, se manifeste toujours par le prosélytisme. De croyant il se fit apôtre, et se conféra lui-même cette dignité. Apôtre n'est plus un mot religieux, mais un titre politique à l'usage de tous les prédi-

cateurs de transformation sociale. Madame Flora Tristan était apôtre-femme; Jean Journet, apôtre en vers; Barnabé Chauvelot, apôtre en prose.

Tout en répandant ses principes de régénération sociale, Jubeline découvrit un moyen de faire fructifier ses économies. Dans les petites villes, les pauvres gens jettent assez volontiers un regard de curiosité sur le charlatanisme que les utopies parisiennes envoient briller à leurs yeux. Il se mit à colporter en province des brochures phalanstériennes.

Il voyageait à pied, sa propagande derrière le dos. On achetait ses marchandises, et voici pourquoi : Il était si pâle et avait l'air si exténué, qu'en lui payant ses imprimés on croyait l'empêcher de mourir de faim. Sans y songer, il inspirait une pitié profitable à son œuvre. Les uns

le croyaient pauvre, les autres le croyaient fou, surtout après avoir entendu ses étranges prédications qui promettaient la restauration climatérique, l'arrosage universel par des moyens faciles, la prochaine apparition d'une couronne boréale dont la première influence devait s'exercer sur l'Océan et changer l'eau de mer en agréable limonade.

Quelquefois ces prodigieuses pirouettes de folie que Fourier a écrites pour berner ses critiques, au risque d'abuser de la naïveté de ses sectaires, produisaient sur les ignorants l'effet vertigineux que produit sur un parterre un drame de Shakspeare. L'apôtre colporteur répandit ses brochures comme la neige ses flocons. Des départements entiers faillirent en être couverts. Les pièces de cinq francs de la nation semblaient prendre plaisir à cre-

ver la bourse de Jubeline. — Il était loyal, si loyal, qu'il considérait, lui aussi, le commerce comme un vol organisé.

Au bout de quelques années de ce trafic, se voyant riche comme un notaire, possédant quatre cent mille francs, ses remords l'eussent empêché de dormir, s'il n'eût eu l'espérance de purifier ses richesses en les employant à fonder un phalanstère. Son succès effrayant ne changea rien à ses habitudes. Il acheta des terrains un peu hors Paris, près la barrière d'Enfer. Car il entrevoyait qu'il ne lui manquerait bientôt plus que l'autorisation du gouvernement pour commencer la réalisation de ses rêves. Néanmoins ses vêtements gardaient scrupuleusement un aspect misérable.

L'austérité matérielle de son existence allait croissant. Les sommes minimes qu'il

employait à ses besoins personnels lui semblaient un vol préjudiciable à son œuvre. Sa nourriture était, à peu de chose près, celle d'un mendiant. Les privations auxquelles il se condamnait depuis longtemps brisèrent sa force physique et mirent sur ses traits cette pâleur livide, écriteau de l'exténûment sur lequel on lit : Homme à enterrer.

Consumées par son adoration pour Fourier, ses facultés morales s'affaiblirent : il avait donné son âme et son corps à une idée.

Négation vivante du bonheur absolu, il était heureux dans cette double pauvreté volontaire. Il aimait le haillon comme un autre la pourpre. On est prodigue par orgueil ; lui par orgueil était avare. Car, nous pouvons l'affirmer, la vanité humaine est toujours au fond de la rêverie philan-

thropique ; le dévoûment n'est entièrement pur de toute faiblesse que lorsqu'il prend son énergie au sein de Dieu.

La fortune a de singuliers caprices ; un hasard inattendu vint tripler celle de cet homme. Le besoin s'étant fait sentir d'un chemin de fer entre Sceaux et Paris, le tracé de la ligne traversa d'un bout à l'autre les terrains de Jubeline. La compagnie lui en acheta une partie ; les spéculateurs prirent le reste. Il fut terrifié en se voyant possesseur de douze cent mille francs. Peu lui importait d'établir son essai phalanstérien à Montrouge ou ailleurs. Il tenait seulement à la proximité de Paris. La force que prenaient les idées progressistes le remplissait d'espérance. La liberté d'association ne pouvait tarder à être proclamée. Un pressentiment lui disait que la France allait entrer dans une phase politique favo-

rable à l'organisation du système harmonien. Il échangea une grosse partie de ses capitaux contre une vaste étendue de terres situées non loin de Vaugirard. Ses prévisions ne l'avaient pas trompé. Le 24 février vint élargir considérablement le cercle des libertés françaises.

Après avoir salué l'avènement de la république comme Simon salua le Messie, il recruta une foule de maçons et de charpentiers. Les habitants de Vaugirard se demandèrent si c'était une magnifique caserne de cavalerie qu'on élevait sur le territoire de leur commune. A leur grande stupéfaction, ils lurent sur le fronton de l'édifice, terminé comme par enchantement :

A FOURIER.

PREMIER PHALANSTÈRE.

Ce fut à la porte surmontée de cette inscription que Pantaléon vint frapper, le soir même où Laure Jérusard arrosait de champagne les convulsions de sa phthysie.

II

Le phalanstère de Vaugirard.

Pour former une phalange complète selon Fourier, il faut quinze cents personnes entre les deux âges extrêmes, les *Bambins* et les *Patriarches*. Martin Jubelin n'avait donc pu songer qu'à établir une modeste *hongrée*, essai de minime harmonie calculée pour un petit nombre de sociétaires. Ce novateur acharné puisait dans la *Théo-*

rie de l'unité universelle, des instructions qu'il regardait comme des lois. Il n'admettait ni commentaires ni explications. Le livre était toute l'école. On devait le prendre au pied de la lettre. Quand on lui disait : je crois au système de Fourier, il ne répondait que par cette question : Combien avez-vous amassé pour créer un phalanstère ?

L'édifice de cette hongrée était conséquemment bâti en matériaux de peu de valeur ; ce ne devait être qu'un échantillon provisoire destiné à donner à la France, à l'Europe, au monde entier, l'impulsion harmonienne : ce n'était pas un palais ainsi que le Maître en promet à ses adeptes, quand l'univers sera entré dans l'ordre combiné, mais enfin c'était un bâtiment d'une certaine élégance, propre jusqu'à la coquetterie, composé de quatre

ailes élevées à hauteur du premier étage, réunies à un centre circulaire.

L'une de ces ailes appartenait aux travaux bruyants de l'enclume, de la scie ou du marteau ; l'autre à l'enfance avec ses classifications progressives ; les dernières, appropriées à tous les besoins et commodités de la vie, contenaient, en outre des divers appartements de sociétaires, les cuisines, les buanderies, les salles d'étude et d'instruction. Le centre, affecté aux repas et aux réunions, était surmonté d'un superbe pigeonnier ou logement des *oiseaux de correspondance* et d'un clocheton renfermant les carillons de cérémonies. — Tout est cérémonie au phalanstère.

Ces constructions, situées au milieu des terres achetées par Jubeline et closes de murailles, avaient un aspect paisible qui, au premier abord, gagnait le cœur par les

yeux. Il avait rassemblé là une centaine de ménages gros et petits, environ quatre cents personnes choisies parmi les pauvres qu'il connaissait, et disposées à entrer dans l'ordre harmonien. Il y en avait de tout âge et de presque toutes les professions indispensables au bien-être de la colonie. Ceux qui n'avaient pas une capacité spéciale devaient s'employer aux travaux domestiques ou agricoles. La Branche-d'Or, ce malheureux dont le lecteur se rappelle peut-être les singuliers moyens d'existence, n'avait plus besoin de se coller de la cire brûlante sur le visage. On lui fournissait gratis bon lit et bonne table.

L'esprit de Jubeline eût été impuissant à se suffire à lui-même ; les dépenses excessives exigées par l'installation, les achats de meubles, outils, instruments aratoires,

bestiaux, dépassaient toutes prévisions; bref, l'existence du phalanstère eût été menacée dès les premiers jours sans une merveilleuse ressource prise au livre de Fourier et que l'apôtre se hâta de mettre à exécution.

La première réalisation du système sociétaire avait vivement piqué la curiosité publique; les visiteurs accouraient en foule; le bon bourgeois de la rue Culture-Sainte-Catherine, les professeurs de dessin linéaire allaient avec leurs femmes et leurs enfants plonger un regard consterné sur cette résurrection de l'âge d'or. Les habitants de la province, les étrangers arrivaient de partout. Jubeline fixa à DEUX FRANCS le prix d'entrée. Cette heureuse spéculation provoqua une grêle de sarcasmes, dont les journaux hostiles au fouriérisme bourrèrent leurs colonnes. Ces mor-

sures de la presse sont assez saignantes pour que le lecteur se les rappelle. — Jubeline en sourit de mépris. Que lui importait l'adhésion des *civilisés?* Sa phalange allait changer la face du monde.

Il était minuit lorsque Pantaléon s'arrêta devant la porte du manoir phalanstérien, c'étaient deux superbes battants flanqués de pavillons spacieux ; au moment de peser sur le bouton de la sonnette, il songea bien que l'heure était peu convenable pour venir solliciter son incorporation parmi les harmoniens ; mais, pressé par le besoin de trouver un gîte quelconque, il sonna, se trouva en présence d'un concierge vêtu d'une robe de chambre, chaussé de pantoufles fourrées, fumant un cigare.

— Pardon, monsieur, dit Pantaléon,

j'espérais ne déranger qu'un domestique et non le maître de ces lieux.

— Jeune civilisé, il n'y a ici ni maîtres ni valets, il n'y a que des fonctionnaires attrayants, que me demandes-tu ?

Déconcerté par ce langage emphatique, Pantaléon réitéra des salutations insensées.

— J'aurais voulu parler à La Branche-d'Or, dit-il, afin de simplifier sa situation.

— La Branche-d'Or ? fit le concierge en robe de chambre, tu veux dire le *sybil* des oies.

— Sybil des oies ? Non ; c'est un homme qui faisait des tours de société pour vivre avant d'être employé dans votre usine à félicité.

— Reviens *à l'Asie*, et tu verras La Branche-d'Or.

— Il n'y aurait pas ici une écurie, un coin où je pourrais reposer ma tête?

— Tu es sans asile?

— Comme vous dites.

— Suis-moi.

Le surprenant concierge fit entrer Pantaléon dans sa loge, manière de petit salon qui eût fait les délices d'un capitaine à la demi-solde.

— Assieds-toi, dit l'homme à robe de chambre en montrant un divan à Pantaléon.

— Quelle chance de demeurer ici! dit le menuisier, étonné par l'air somptueux des moindres choses.

— Ce que tu vois n'est rien; ne prodigue pas ton admiration aux futilités de la porte. Aimes-tu le cigare espagnol?

Et l'harmonien présentait à son hôte un panatella grassouillet.

— Vous êtes trop honnête, dit celui-ci, vous me cofusionnez.

— Pauvre incohérent!

L'air de compassion dédaigneuse qui accompagna cette exclamation fit d'autant plus rougir l'ébéniste, qu'il n'en comprenait pas le véritable sens.

— Vous venez de m'appeler d'un drôle de nom, murmura-t-il.

— Tout ce qui n'appartient pas à l'ordre combiné est incohérent, civilisé ou barbare, peu importe.

— Ah ! vous voulez dire tout ce qui n'est pas phalanstérien ?

— Oui.

— Mais je suis disposé à le devenir.

L'homme aux pantoufles rembourrées se leva, et tendant la main à Pantaléon :

— Frère, je te salue, lui dit-il. — Allume ton cigare.

— Vous êtes bien bon.

— Mais alors c'est à l'*Unarque* qu'il faut t'adresser.

— Comment vous nommez ça ?

— Unarque, Unarque de la Hongrée.

— Ah ! dites donc ! je ne connais pas les langues étrangères, moi.

— Tu n'as jamais lu le livre régénérateur. Sans quoi tu saurais que tu es ici au sein d'une Hongrée qui a pour chef un Unarque.

— Je n'ai jamais lu le livre dont vous parlez, et, en vous voyant, monsieur, j'avais cru que le chef c'était vous.

L'harmonien se rengorgea.

— Il est vrai que mon physique est assez imposant, dit-il ; on n'est pas tou-

jours à la place que l'on devrait occuper.

Le personnage qui s'exprimait ainsi était un gros homme à favoris noirs, à abdomen saillant; sa voix pédante et gutturale convenait parfaitement à sa physionomie marseillaise.

— Votre physique, dit Pantaléon, et votre robe de chambre, et vos pantoufles, et vos excellents cigares.

— Ces babioles qui t'étonnent ne forment qu'une mesquine attraction inventée pour rendre tolérables les fonctions de concierge. Le cigare est attractif pour l'homme comme le sucre pour les enfants. Ces agréments m'ont décidé à tirer le cordon. Tout se fait ici par inclination personnelle. Un homme n'est jamais forcé de remplir des fonctions qui lui seraient dé-

sagréables; le plaisir préside à la vie comme le soleil au jour.

— La belle invention! s'écria Pantaléon; vous êtes les plus heureux des mortels!

— A peu de choses près; il nous manque seulement un Unarque capable de nous gouverner.

— Ça, c'est juste; quand quelque chose ne va pas bien, c'est toujours le gouvernement qui en est cause.

— Gouvernement incapable!

— Il faut le changer.

— J'y songe.

— Vous êtes sous les griffes d'un tyran? Je m'en serais douté.

— D'un tyran, non; mais d'un homme absurde, maniaque, insupportable.

— C'est celui que vous appelez l'Unarque?

— Oui, l'Unarque Jubeline. Il comprend le système de Fourier comme un Savoyard le Koran.

— Serait-ce un *réac*?

— Heum !... fit le concierge (ronflement du larynx qui se prend en mauvaise part), il n'est pas à la hauteur des temps. Au lieu de perfectionner Fourier, il s'amuse à faire en chair et en os une ridicule édition nouvelle de ses œuvres, où tous les degrés d'harmonie sont confondus.

— Est-ce lui qui est le fondateur de l'établissement?

— Dites donc du phalanstère.

— Du phalanstère, soit!

— C'est lui qui a acheté les terrains et qui a fait construire; on s'en aperçoit à l'ineptie de ses combinaisons, qui nous font tous les jours endurer mille désagréments; s'il m'avait consulté, moi, qui étais

à Paris, graveur sans ouvrage, lorsqu'il établit cette Hongrée, je lui aurais donné mes idées, mes conseils, et au lieu d'une bicoque comme celle qu'il nous a faite, nous aurions un palais semblable à celui de Versailles.

— Pour une bicoque, c'est pas trop mal, dit Pantaléon en regardant à travers les vitres les bâtiments du phalanstère que la lune baignait de ses lueurs blanchâtres : Il a dû y dépenser bien de l'argent.

— Quelques centaines de mille francs.

— Comment votre Unarque s'est-il procuré les sommes nécessaires ?

Avant de répondre, l'harmonien envoya un jet de fumée au plafond, et regardant son cigare d'un air malin :

— On ne lui adresse pas ces questions-là, dit-il.

— On peut savoir, néanmoins.

— Il fait courir le bruit que c'est en colportant des brochures, puis en bénéficiant sur d'autres spéculations qu'il a gagné une fortune colossale ; mais ces histoires, voyez-vous, ne trompent que les niais.

— Enfin, connaît-on la vérité?

— Je suis un de ceux qui la devinent.

— Elle doit être sombre.

— La Russie n'y est pas étrangère.

— Oh! oh! fit Pantaléon afin d'avoir l'air de comprendre.

— Je crois, reprit le détracteur de Jubeline, que notre Unarque a été payé par l'autocrate du Nord pour perdre le fouriérisme français en établissant un phalanstère comme celui-ci.

— Le traître!

— C'est parce que tu m'as l'air d'un honnête garçon, que je te dévoile ces secrets ; et, du reste, tu les trahirais, que tu ne fe-

rais que hâter la révolution qui tôt ou tard doit avoir lieu dans cette enceinte.

— Il faut un nouvel Unarque, n'est-ce pas ?

— Absolument; répondit le Brutus harmonien d'un air résolu.

— Cependant, si vous voulez bien me le permettre, je me présenterai à celui-ci pour solliciter mon admission.

— Il t'admettra probablement ; mais, auparavant, il voudra t'expliquer le mécanisme sociétaire.

— J'ai grand besoin qu'il me l'explique.

Pantaléon avait sommeil ; son interlocuteur s'en aperçut au clignottement de ses yeux.

— Dors, lui dit-il, je vais, moi aussi, me livrer au repos.

Il le laissa sur le divan.

Avant le jour, Pantaléon fut éveillé par un vacarme épouvantable : des hurlements d'animaux mêlés à des carillons, des vociférations musicales à ébranler la voûte céleste.

— Qu'est-ce donc ! s'écria-t-il.

— C'est le réveille-matin, lui répondit le concierge en robe de chambre.

— Quoi ! on se lève avant cinq heures dans votre phalanstère ?

— Par attraction, on se hâte de sortir du lit pour goûter des plaisirs très-variés, ce qu'on nomme en harmonie un *parcours*, soit une visite chez les *Vestales*, soit une séance à l'*arrière cour d'amour*, agréable causerie où se débrouillent toutes les intrigues de la nuit. Tu ne comprends pas, jeune civilisé ; ce mot de Vestale te cause un éblouissement. Je vais te présenter à

l'Unarque ; il t'initiera aux délices que tu ignores.

Pantaléon suivit son interlocuteur, qui le conduisit dans l'une des salles de réunion située au milieu du phalanstère. L'instant d'après il se trouva en présence de Martin Jubeline.

Ce n'était plus le déguenillé thésauriseur que nous avons vu promenant par toute la France ses idées fouriéristes. Scrupuleusement soumis aux prescriptions de l'inventeur harmonien qui veut satisfaire l'œil comme le ventre, le chef de la hongrée était enveloppé d'un manteau de drap vert sous lequel apparaissaient des vêtements presque luxueux.

Ce costume lui donnait un air vénérable ; mais la profonde tristesse qu'exprimait sa physionomie n'indiquait pas qu'en cherchant le bonheur pour les au-

tres, ce pauvre homme l'eût trouvé pour lui.

— Mon ami, dit-il à Pantaléon, vous voulez sortir de la barbarie pour entrer dans l'ordre combiné. Quelle est votre profession?

— Je suis ébéniste.

— Je ne vois pas d'obstacle à votre admission : vous appartiendrez au *Groupe du Chêne.* Etes-vous instruit en harmonie?

— Pas beaucoup.

— Avez-vous étudié les œuvres du maître?

— Oui, quand j'avais un maître capable et qu'il pouvait m'apprendre quelque chose, j'observais son ouvrage.

— Nous ne nous entendons pas : je vous parle de Fourier.

— Connais pas. Mon dernier maître se nommait Durousseau.

— Votre éducation sera longue à faire ; mais il faut mieux commencer tard que jamais.

L'air de bonhomie de l'Unarque étonnait Pantaléon ; comment ce sourire plein de douceur mélancolique, ce regard éteint pouvaient-ils s'accorder avec le mauvais naturel que le concierge avait prêté à ce dignitaire phalanstérien.

— J'aurais bien voulu voir mon ami la Branche-d'Or, dit Pantaléon.

— Jubeline parut chercher dans sa mémémoire.

— Ah ! le sybil des Oies, dit-il, il est probablement occupé à cette heure à donner une leçon de musique aux animaux confiés à ses soins.

— Une leçon de musique à des oies! interrompit l'ébéniste abasourdi.

— Rien n'est plus simple. En harmonie, tout animal domestique est élevé musicalement. La Branche-d'Or vous expliquera cela lui-même; mais puisque vous désirez vous instruire, nous allons parcourir ensemble quelques-unes des phases les plus intéressantes de la journée au phalanstère. — D'abord, vous allez voir comment on se lève ici de grand matin, toujours par attraction passionnelle.

Et Martin Jubeline fit parcourir à Pantaléon un corridor tapissé, où règnait une douce chaleur.

— Vous ne savez pas ce que sont les Vestales, disait-il en marchant. Dans la phalange, où l'attrait du plaisir dore voluptueusement tous les actes de la vie, on choisit un certain nombre de jeunes beau-

tés parmi les *jouvencelles*. Ce sont les déesses du Phalanstère. Pour obtenir un seul de leurs regards, il n'est rien qu'on ne fasse. Les charmes de ces sirènes sont de puissants moyens d'attraction passionnelle. En grande harmonie, les Vestales ont rang de *Magnates*; couvertes de pierreries, elles promènent leur magnificence sur un char attelé de six chevaux blancs. On leur rend toutes sortes d'honneurs.

Ce ne sont pas des demoiselles emmiélées de morale. Elles sont chastes par orgueil. Leur première vertu est la coquetterie. Un de leurs sourires ferait mouvoir une armée de travailleurs.

— De travailleurs amoureux, objecta Pantaléon.

— En harmonie tout le monde doit être amoureux, les hommes comme les femmes, et s'il y a des vestales, il y a aussi des *ves-*

tals. Ces derniers exercent leur fascination sur le sexe féminin comme les premières sur le sexe masculin.

— C'est mal inventé cela ; les jeunes filles font la cour aux jeunes gens !

— Aux jeunes gens du corps vestalique.

— Est-il bien difficile de s'enrégimenter dans ce corps ?

— La beauté et le mérite y sont seuls admis.

— Mais si ce sont les plus belles d'un côté et les plus beaux de l'autre, ils doivent se suffire à eux-mêmes.

— Il ne leur est pas interdit de s'aimer entre eux. Lorsque un couple vestalique se forme, il n'a qu'à envoyer une déclaration cachetée à l'office de la *Haute-Matrone.*

— Hein! fit Pantaléon, Haute-Matrone?....

— C'est une manière de ministre des relations amoureuses.

— Très-bien. Mais si un vestal me prend ma vestale à moi, croyez-vous qu'il me suffira de savoir qu'il a envoyé une lettre cachetée à la Haute-Matrone pour que je sois fort heureux?

— Des *Bacchantes* viennent vous apprendre cette fâcheuse nouvelle, et vous offrent toutes sortes de consolations.

— Je puis me tromper, mais il me semble qu'on ne remédie pas à la jalousie par une substitution de personne.

— Vous n'y comprenez rien, mon ami. Lisez la *Théorie des quatre mouvements,* chapitre XIII. Mais nous voici arrivés à l'appartement des vestales; vous allez voir comment les harmoniens se lèvent

de grand matin pour saluer les grâces.

Nous prions le lecteur d'excuser le style suranné de Jubeline. Les mœurs phalanstériennes nécessitent la phrase poudrée, comme les souliers à boucles exigent la culotte courte.

Il fit tourner une porte qui communiquait à une antichambre où des harmoniens attendaient et s'impatientaient.

— Pourquoi le salon des vestales ne vous est-il pas ouvert? demanda l'apôtre.

— Ces paresseuses ne sont pas encore levées, répondit une grosse voix.

— Elles n'avaient pas d'attraction à être matinales, observa Pantaléon.

— C'est étonnant, dit Jubeline.

— Depuis une demi-heure, nous faisons un charivari qui a dû les éveiller.

Cette supposition était juste. Les vestales avaient été arrachées au sommeil par

le vacarme. Un salon resplendissant de lumières, car il faisait à peine jour, ouvrit ses doubles battants à la foule empressée. Il n'y avait que quatre vestales : leur beauté consistait en cette régularité de lignes et de contours que le sens vulgaire admire en amour comme en architecture. Elles étaient de fort mauvaise humeur à en croire leurs regards ennuyés et leurs larges bâillements. Néanmoins l'élégance de leur toilette, la somptuosité de leur résidence et les causeries des harmoniens ne tardèrent pas à donner un air de fausse gaîté à cette réunion.

— Eh bien ! demanda Martin Jubeline à Pantaléon.

— J'aime mieux Chevrotte, répondit celui-ci.

L'Unarque comptait en ce moment le nombre des harmoniens présents. Il n'en-

tendit pas la protestation du jeune menuisier.

— Ils ne sont pas tous ici, dit-il ; nous allons les trouver au *délité*.

Pantaléon se laissa conduire vers une salle de festins d'où s'élevait un bruit confus d'éclats de voix et de choc de verres.

— Le repas matinal auquel vous allez assister est considéré parmi nous comme une cène religieuse ; nous nous attablons et jouissons des bienfaits de Dieu ; c'est la meilleure manière de lui adresser des actions de grâces.

— Ce moyen d'attraction aura quelque influence sur moi.

L'Unarque et son hôte vinrent prendre place à la table phalanstérienne. Les mets offraient une exagération de confortable britannique. Le vin servi dans de larges

pots en terre de Hollande, ruisselait dans les verres ; chacun avait soif comme un incendie, femmes et hommes montraient une voracité de loup. Martin Jubeline, seul au milieu de tous ces gloutons, faisait preuve d'une honnête sobriété.

— J'aime votre prière du matin, disait Pantaléon.

— Maintenant, mes enfants, murmura l'Unarque, il faut que chacun se dirige vers son groupe pour travailler un peu.

Aucun des Harmoniens ne sembla entendre cet avis ; ils n'avaient plus faim, mais ils avaient toujours soif.

— Ils ont eu trop d'attraction pour se mettre à table, dit le menuisier, ils n'en auront pas assez pour en sortir.

De joyeuses fanfares retentirent au dehors.

— La promenade des vestales ! s'écria l'Unarque.

— Vos vestales sont des bégueules, grommela un phalanstérien très-désavantagé par la nature.

Un sourire amer passa sur les lèvres de l'apôtre.

— Ces braves gens ont été abrutis par la civilisation, dit-il à Pantaléon ; je ruine mon intelligence à leur chercher des variantes d'attraction ; quand ils sont à table, ils s'y collent comme des aiguilles sur l'aimant. Enfin, laissons-leur réparer de longues années d'abstinence, et venez voir les enfants, ils comprennent bien mieux la manœuvre passionnelle.

— Je me demande, dit le jeune menuisier, en suivant Jubeline, si vos harmoniens auront faim demain, après avoir encombré leur estomac ainsi qu'ils pa-

raissent disposés à le faire aujourd'hui?

— Malheureusement ils arrivent trop vite à l'inertie par la satiété. C'est l'effet de leur mauvaise éducation ; on n'a pas développé chez eux une assez grande variété de passions, cela fait mon désespoir ; ils mangent toujours et ne veulent pas travailler; leurs enfants seront beaucoup mieux élevés sous le régime sociétaire, loin de l'influence du fléau civilisateur, ils n'apporteront pas dans l'ordre combiné les vices de l'ordre incohérent.

— Mais parlons des pères. S'ils n'ont pas faim demain, quel entraînement suppléera à celui de la table?

— Il y a des plaisirs composés en tout genre.

— Si ces plaisirs n'agissent pas sur eux? S'ils sont malades?

— Il y a le médecin.

— Quelle attraction a le médecin à guérir les malades ?

Jubeline fit un mouvement d'impatience. Cette logique du bon sens lui inspirait une profonde pitié.

— Mon ami, dit-il, vous n'y entendez rien.

Les *Séristères* de la basse enfance formaient diverses subdivisions qui occupaient tout une aile du Phalanstère. La première était affectée aux nourrissons séparés en trois catégories : Les *Pacifiques*, les *Mutins* et les *Diablotins* ; la seconde renfermait les *Pouponnains* ou *Doucereux*, les *Pouponnards*, ou *Mutins*, et les *Pouponnâtres*, ou *Démoniaques*. Ensuite venaient les *Sous-Bambins*, les *Mi-Bambins* et les *Sur-Bambins*.

Des hommes et des femmes sous les

désignations de bonnes et *bonnains* pourvoyaient au besoin de ces créatures. Les berceaux étaient suspendus comme des hamacs. Au moyen d'une machine on leur imprimait à tous un mouvement oscillatoire.

En entendant dénommer ces différentes classifications d'enfants, Pantaléon n'avait pu réprimer quelques accès d'hilarité que le mouvement perpétuel des berceaux ne fit qu'augmenter. Le calme et le silence qui régnaient autour de lui le rappelèrent au respect qu'il devait à l'Unarque, sinon au corps Bambinique.

— Au moins ils ne crient pas, dit-il; ils dorment comme de petites marmottes.

— Ainsi que l'observe Fourier, dit Jubeline, l'enfant ne crie, dans l'ordre civilisé, que parce qu'il n'est pas dans son centre

naturel, et qu'il aspire après le séristère d'harmonie.

A peine ces derniers mots avaient-ils été prononcés que les vagissements les plus aigus s'élevèrent avec un effroyable crescendo. On eût dit que les poupons voulaient donner un démenti à l'inventeur du phalanstère.

— Où sont donc les bonnes et les *bonains ?* dit Jubeline en jetant un regard autour de lui.

— Ils n'ont peut-être pas d'attraction à soigner les moutards.

— Ils doivent en avoir, car ces fonctions rentrent dans la domesticité passionnelle.

— Où sont donc plutôt les mères de ces enfants ? demanda Pantaléon.

— La maternité n'est pas admise en harmonie comme en civilisation. Un en-

fant n'a nul besoin de sa mère dès qu'il a une nourrice.

— C'est possible, mais la mère a besoin de son nourrisson.

— Préjugé de civilisation ; les parents ne servent qu'à influencer l'éducation de leur progéniture ; on se figure dans le monde incohérent que le bonheur d'une mère est d'allaiter elle-même son enfant, de sourire à ses premiers pas, de lui tendre la main quand ses petites jambes trébuchent, et de fermer ses yeux sous un baiser pour essuyer ses larmes. Fourier a bien prouvé que tout cela n'était qu'illusion, habitude. Lorsque, en harmonie, la femme a un *époux*, un *géniteur*, un *favori*, puis quelques simples *possesseurs* qui ne sont rien devant la loi, elle a le cœur trop plein pour s'amuser à porter un poupon comme un bouquet à son corsage.

— Dieu de Dieu ! la loi d'harmonie me semble bien facile pour la femme. J'espère que Chevrotte ne viendra pas au phalanstère.

— Maintenant, passons au chœur des *Bambins*, dit Jubeline.

Dans un jardin attenant à une salle se trouvaient les enfants de trente-six à cinquante quatre mois : c'étaient les bambins. Ces embryons d'harmonie formaient divers groupes criards et querelleurs ; quelques *patriarches*, vieillards phalanstériens, essayaient vainement de les pacifier.

Afin de commencer leur éducation industrielle, on leur avait donné de petits outils pour qu'ils en apprissent le maniement ; mais les uns préféraient creuser la terre avec leurs mains, les autres paraissaient éprouver une volupté à déchirer leurs vêtements ou à envoyer du sable

dans les yeux des patriarches ; ceux qui auraient bien voulu se servir des petits outils formaient un cercle autour d'un grand bambin à cheveux rouges, qui s'en était fait une montagne.

— A-t-il l'air mauvais, celui-là, dit Pantaléon en désignant le jeune accapareur, qui semblait d'un regard menacer et défier tous les autres.

— Il me donne d'heureuses espérances : il est gourmand, fantasque, mutin, insolent, curieux, indomptable ; ce sera le plus parfait de tous, le plus ardent au travail dans l'ordre combiné. Nous sommes obligés de développer les passions chez les autres, mais chez celui-là, elles sont toutes innées. Avant-hier, il a failli tuer un patriarche ; hier, il avait mis le feu au phalanstère : c'est un enfant qui ira loin ; c'est peut-être le futur omniarque universel.

Plus je relis la théorie des quatre mouvements et plus je fonde d'espoir sur ce bambin.

— En civilisation, dit le menuisier, on appellerait ça un monstre, un gibier de cour d'assises ; il y a même des imbécilles de parents qui pleureraient sur cette précocité perverse. Je connais un homme, Nivose Bibeau, qui n'emploierait que la douceur et la religion pour dompter ce terrible caractère. Mais, si, comme vous dites, ses défauts sont d'heureux pronostics, je comprends qu'au lieu de les étouffer, vous cherchiez à les fortifier.

— Oh ! dit Jubeline, je vous le répète, cet enfant est mon idole ; il fait ma consolation ; je voudrais être son père ; je l'adopterai ; — c'est lui qui a crevé l'œil à cet autre là-bas, ajouta l'apôtre en se frottant joyeusement les mains ; aussi, très pro-

chainement, je vais le faire passer dans le chœur des *Chérubins.*

— Est-ce que tous les Chérubins lui ressemblent?

— Non, malheureusement, il y en a quelques-uns qui possèdent au grand complet le clavier des passions ; mais ce n'est pas fort et vibrant comme chez celui-là.

— Mais il essaie à planter un clou dans la tête de l'un de ses camarades!

En effet, depuis un instant, le bambin à cheveux rouges voyant qu'il était l'objet d'une attention critique, avait abandonné sa montagne d'outils, et, prenant un marteau et un clou, il se disposait à attacher d'une manière un peu trop solide une mèche de cheveux qui obstruait le regard d'un sous-bambin.

Sans l'intervention d'un patriarche, il

aurait accompli cet acte d'originalité féroce.

— Il est ravissant, dit Jubeline, à la grande stupéfaction du menuisier. — Venez voir les *Chérubins.*

Le chœur des chérubins avait à sa disposition un jardin semblable à celui de la série précédente, mais plus grand.

— Ceux-ci possèdent plusieurs métiers et pourraient gagner leur vie même en civilisation, dit Jubeline. En voici un qui est *licencié au groupe des allumettes, bachelier au groupe d'égoussage, novice au groupe de résédas.*

Ces mots paraissaient si extravagants à Pantaléon, qu'il regarda fixement l'Unarque afin de s'assurer si rien ne trahissait la folie sur son visage.

— Ce sont eux qui fabriquent toutes les allumettes du Phalanstère. Ils s'emploient

dans les cuisines à éplucher les légumes, dans les jardins à cultiver des choux, des salades ou des fleurs.

Pantaléon s'était arrêté devant un de ces groupes d'allumettes ; il fit observer à Jubeline que les enfants avaient trempé leurs mains dans le souffre et qu'ils s'en étaient barbouillé la figure sans avoir réalisé la moindre fabrication. Plus loin, les chérubins cultivateurs, au lieu de mettre en terre les plants qu'on leur avait confiés s'amusaient à les tailler comme des ingrédients de julienne. Enfin dans les cuisines les éplucheurs mangeaient les carottes et ne les pelaient pas.

L'Unarque souriait à tout. Les mangeurs de carottes lui firent pousser un cri de satisfaction.

— Songez donc, dit-il, que plus ces enfants sont voraces, plus ils rentrent

dans les idées du maître, qui exige qu'on les habitue à distinguer vingt nuances de saveur sur le moindre végétal.

— Mais si on veut faire la soupe, dit Pantaléon, les patriarches sont donc obligés de venir eux-mêmes éplucher les légumes ?

— Non, le licencié au groupe d'épluchage surveille. Tenez, le voyez-vous ? c'est lui qui a une grande plume d'autruche sur la tête ; il sait fort bien qu'il faut d'abord satisfaire l'attraction de manger les carottes pour avoir celle de les éplucher.

— Pourquoi le licencié a-t-il un panache d'autruche ?

— Ah ! pourquoi est-ce un véritable grand seigneur ? pourquoi figure-t-il dans les manœuvres de la grande parade ? C'est afin d'inspirer à ses inférieurs l'ému-

lation attractive qui leur fait produire cent prouesses industrielles. Les Bambins qui voient passer ce Chérubin avec son magnifique panache se hâtent de mériter un si grand honneur.

— Vous croyez?... Moi je m'imagine que, s'ils désirent le panache, ils l'arracheront au Chérubin.

— Oh ! vous vous trompez; vous ne connaissez pas la nature humaine comme Fourier. En méditant un pareil attentat, le Bambin redouterait le *jury chérubique* devant lequel il aurait à comparaître; car ils sont toujours jugés par leurs pairs et ils respectent d'autant plus cette juridiction qu'ils ont été admis ou refusés par elle lorsqu'ils ont voulu passer d'une catégorie à l'autre.

— Ah ! ils ont à subir un examen ?

— Sept épreuves matérielles à leur

choix : 1° une de main et de bras gauche ; 2° une de main et de bras droit ; 3° une de pied et de jambe gauche : 4° une de pied et de jambe droite ; 5° une des deux mains et des deux bras ; 6° une des deux pieds et des deux jambes ; 7° une des quatre membres.

— Un singe ne serait certainement pas au-dessous de cet examen-là ; mais, je suppose que le postulant soit refusé ?

— Si un enfant atteignait cinq ans sans remplir les conditions exigées pour être admis à la tribu des Chérubins, il serait considéré comme idiot ou au moins être subalterne et, comme tel, rangé parmi les complémentaires ou tribus accessoires.

Comme le lecteur a pu s'en apercevoir, Jubeline empruntait littéralement quelques-unes de ses réponses au quatrième

volume de la *Théorie universelle*, liv. II, section 3.

— Ceci me paraît juste : un enfant n'a pas de force dans les bras et dans les jambes ; ce doit être un imbécille.

— Vous commencez à comprendre.

Pantaléon n'écoutait plus l'Unarque. Dans l'un des compartiments de la rôtisserie, il venait de découvrir une multitude de petits cuisiniers qui plumaient des volatiles de différents genres et les embrochaient.

— Ce sont les Séraphins, lui dit Jubeline. Ils préparent la chère *majeure* pour les hommes, *mineure* pour les femmes, *neutre* pour les enfants, et *pivotale* pour commandes.

— Si c'est pour le dîner seulement, ces quantités de viandes me paraissent suffisantes.

— Dans l'ordre combiné, on fait cinq repas par jour: la matine à cinq heures, le déjeuner à huit, le dîner à midi, le goûter à six heures, et le souper à neuf; il y a en outre deux collations: une vers dix heures, l'autre à quatre.

— Décidément, je me fais phalanstérien, dit Pantaléon, séduit par ce feu d'artifice gastronomique.

— Les Chérubins vont soigner les broches *sous-minimes* d'alouettes et de becfigues placées en étage sur l'un des côtés du feu; les Séraphins s'occuperont des broches *sur-minimes* garnies de cailles, de grives et de pigeons; les *lycéens* et *gymnasiens* surveilleront les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force, enfin les *jouvenceaux* prendront soin des broches à grosses pièces.

— C'est merveilleux; seulement re-

commandez-leur bien de ne pas laisser brûler ces *bidoches*, vu qu'elles m'ont l'air très-savoureuses. — Mais vous ne me faites voir que les garçons, où sont donc les demoiselles ?

— Vous en avez rencontré déjà sans vous en apercevoir. Les chérubins sont entremêlés de *chérubines*. Leurs travaux diffèrent peu ; le vêtement seul les distingue. En continuant de visiter les différents chœurs d'éducation attrayante, nous verrons avec les *séraphins* des *séraphines ;* avec les *lycéens* des *lycéennes ;* avec les *gymnasiens* des *gymnasiennes ;* avec les *jouvenceaux* des *jouvencelles.* — Remarquez-vous que pour établir l'influence émulative, on s'est appliqué à ne pas confondre les tons ascendants. Les chœurs les plus rapprochés par l'âge sont toujours en présence dans leurs travaux ou leurs exercices. Par ce

moyen se forme le charme *corporatif ascendant* stimulé d'un côté par l'intervention concurrente des deux sexes enfantins, luttant sur les mêmes branches de travail, et de l'autre par les remontrances et les ironies que les aînés adressent à leurs inférieurs.

— Oui, dit Pantaléon, mais je remarque aussi que ces jeunes harmoniens se distribuent des coups de broches là-bas.

Jubeline s'élança pour arrêter un épouvantable combat que des séraphins se disposaient à livrer à quelques lycéens, parce que ces derniers s'étaient permis de railler trop vivement une maladresse fort excusable.

— Ces malheureux, dit-il en revenant vers Pantaléon, sont tous nés dans l'ordre incohérent; ils en ont conservé les inévitables défauts : ce qui devrait leur susciter

de l'émulation provoque leur jalousie.

— Ce n'est pas étonnant, vous autorisez un enfant de dix ans à exercer un commandement vexatoire sur ceux qui sont un peu moins âgés que lui ; pensez-vous qu'un jeune écervelé reconnaisse la supériorité d'un autre ? Les cheveux blancs, les rides, les longues moustaches inspirent seuls aux moutards une vénération mêlée de crainte, ou une confiance facile à comprendre.

— Combien vous entendez peu le clavier des passions ! dit Jubeline en haussant les épaules.

— Je ne l'entends pas du tout.

Pantaléon n'était pas un dialecticien, mais sa grosse intelligence ne pouvait admettre ce système d'éducation un peu faux, ce nous semble, en cela que, tout en mettant la raison de côté pour laisser

agir la nature, il demande encore moins en réalité à la nature qu'à la raison.

Jubeline et son hôte sortant des cuisines, gagnèrent les champs phalanstériens. Une légère brise d'avril courait joyeuse dans les airs. Au loin Paris se débattait sous ce nuage de fumée bleuâtre qui caresse toujours l'ardoise de ces innombrables toitures; les arbres commençaient à verdoyer.

— Le beau jour! dit Pantaléon.

— Oh! répliqua Jubeline, la température ne sera réellement belle en Europe que lorsque deux milliards d'habitants auront exploité le globe jusqu'au soixantième degré. Alors on verra naître la *couronne boréale*, qui donnera la chaleur et la lumière aux régions glaciales arctiques. Les mers des côtes ne nous enverront que des zéphirs agréables, tels que

celui de Marseille, qui arrivera à neuf heures précises.

— Par la poste ?

— Vous faites l'incrédule ; lisez les œuvres de Fourier, vous verrez comment un jour nous boirons l'*aigre de cèdre*, c'est-à-dire l'eau de la mer changée en suave liqueur.

— Ça fera-t-il plaisir aux poissons? Je les crois très accoutumés à l'eau salée.

— Je puis vous répondre par ces paroles de Fourier : « Dès que le genre humain « verra s'approcher la naissance de la « *Couronne*, il fera sur les hôtes des mers « l'opération que fit Noé sur les hôtes des « terres. On transportera donc dans les « bassins salés inférieurs, comme la Cas- « pienne et autres, une quantité suffisante « de poissons, coquillages et autres plan- « tes qu'on voudra ensuite réinstaller dans

« l'Océan. Ces poissons deviendront ser-
« viteurs de l'homme ainsi que le seront
« les animaux terrestres d'harmonie. »

— Oh ! dit Pantaléon, vous abusez de ma jeunesse !

— Je vous instruis, mon ami, ne m'interrompez pas. Dès la quatrième année d'harmonie, notre globe aura *cinq lunes*, l'homme vivra cent quarante-quatre ans et sa taille atteindra sept pieds. Il n'y aura plus ni ouragans, ni tempêtes, et un nouvel astre planétaire deviendra pour nous un *vice-soleil*.

— Ma foi, dit Pantaléon, je ne suis pas un savant, je n'ose pas vous démentir.

— Et enfin, probablement, nous serons témoins d'une des plus magnifiques révolutions célestes qui puissent avoir lieu, la dislocation de la voie lactée. Pendant quelques mille ans, des légions éclatantes

d'*hyperlunes* ou étoiles, de lueur moyenne, défileront devant notre globe, comme une armée devant un général.

Les phénomènes astronomiques n'avaient pas grand attrait pour Pantaléon, son attention était en ce moment absorbée par une sorte de procession de bonnes et de *bonnains* en tabliers blancs. Chacun d'eux promenait un poupon.

— Où vont-ils donc ainsi? demanda-t-il.

— Cette promenade est ce qu'on appelle un *ressort matériel en éclosion de vocation*. On fait parcourir les ateliers aux enfants. On leur explique tous les genres de travaux industriels ou agricoles. Cela suffit pour déterminer chez eux un goût dominant ou attractif. En leur montrant les phases actives des différentes tribus de l'enfance, on a soin de faire briller à leurs yeux les

prérogatives graduées qui distinguent chaque âge et chaque profession. On leur fait voir les chérubins conduisant des chars attelés d'épagneuls ou de molosses, et transportant ainsi des légumes cultivés et récoltés par eux ; les séraphins dirigeant des ânons pareillement attelés à des chars plus grands ; les lycéens montés sur des zèbres domptés ; les gymasiens et les gymnasiennes, chassant à l'arme à feu ; les jouvenceaux et jouvencelles formant des escadrons de véritable et belle cavalerie, qui sont l'ornement des parades. — Mais, tenez, voici des cultivateurs-harmoniens :

Pantaléon remarqua douze charrues rangées en lignes qui n'attendaient que les laboureurs. Ceux-ci mollement couchés sur le gazon, goûtaient les douceurs

d'une sieste mille fois plus attrayante que la moindre fatigue.

— Ils *pioncent*, dit Pantaléon, et pour peu qu'ils continuent, je ne voudrais pas compter sur le grain qu'ils cultivent pour avoir du pain.

— Eh bien ? mes amis, leur adressa Jubeline, pourquoi ne vous livrez-vous pas au plaisir du labourage ?

— Il faut absolument, répondit l'un d'eux en se frottant les yeux, inventer une machine qui appuie sur la charrue et creuse le sillon ; c'est trop dur pour un homme. Aussi, les camarades et moi, cherchons-nous un moyen mécanique ; nous le trouverons avec le temps.

— Quel malheur, dit l'Unarque de Vaugirard, que les opticiens ne se soient pas occupés de découvrir le *mégasco-télescope*, le seul lien de communication possible en-

tre nous et les autres mondes. Au moyen de cette nouvelle lentille, grossissant quatre-vingt mille fois, on découvrirait le mécanisme d'*industrie-combinée-attrayante* de la planète Jupiter (1), qui bien certainement doit dispenser l'homme de toute participation aux œuvres pénibles de la nature.

— La faute en est au corps savant, reprit le laboureur, et un peu à vous, notre Unarque ; vous nous avez dit qu'en harmonie rien ne se faisait par devoir ou par nécessité ; or, nous ne trouvons aucun charme à suer sur nos charrues. Que dans l'ordre incohérent on travaille parce qu'on a peur de mourir de faim, c'est possible ; mais ici, où la vie doit être assurée, permettez-nous d'avoir pour le repos à l'ombre un peu plus d'attraction que pour le labourage au soleil.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 67.

— Le corps vestalique n'a qu'à passer devant ces braves gens pour les stimuler, dit Jubeline à Pantaléon.

— Vous ne croyez pas l'homme enclin à la paresse ?

— Non, ce vice n'est que l'un des mauvais fruits de la civilisation ; en harmonie, il n'existe pas.

— Cependant, je vois vos harmoniens travailler rarement.

— Hélas ! ils sont nés hors du phalanstère.

— Vous n'admettez pas qu'il y ait des travaux répugnants ?

— Nous l'admettons si bien que nous avons institué *les petites hordes*, composées de deux tiers de lycéens et gymnasiens et d'un tiers de lycéennes et gymnasiennes. Ce corps se divise en *sacripans* et *sacripanes*, *chenapans* et *chenapanes*, *garnements* et

garnementes. Les chenapans s'attribuent les fonctions immondes; les sacripans, les opérations ou exercices dangereux; les garnements participent de l'une et l'autre attribution.

Leur parure est grotesque et barbare; pour la parade, les petites hordes portent le dolman hongrois et le pantalon bouffant. Elles ont leur langage corporatif ou argot, leur petite artillerie, leurs généraux, petits *kans* ou petites *kantes*, leurs *bonzes* ou *druides*, acolytes choisis parmi les gens âgés qui ont conservé *du goût pour les choses immondes* (sic). Les évolutions tartares de ces bandes, leur luxe étincelant, sont très nécessaires et exercent une grande attraction sur l'enfance, avec qui il faut toujours parler aux yeux. Cette corporation professe les vertus civiques et religieuses au plus haut degré; leur mis-

sion est toute de dévoûment et de charité.

— Pourquoi? dit Pantaléon.

— Je ne pourrai rien vous expliquer si vous m'interrompez. Les petites hordes doivent anéantir *le vil maître du monde*, l'argent. Elles ont pour statuts le mépris des richesses et le dévoûment aux fonctions répugnantes, qu'elles exercent par point d'honneur.

— Pour avoir leurs beaux habits aux jours de parade.

— Oui, et un peu par vertu.

— Tiens! mais il me semblait que vous ne vous serviez pas de ce mot-là.

— Seulement pour les petites hordes.

— Ah! quand vous en avez besoin.

— En outre des fonctions abjectes que remplissent les chenapans, sacripans et garnements, ils sont toujours prêts à voler

au secours des différents groupes de travailleurs retardés ou découragés. Alors on sonne la charge des petites hordes par un tintamare de tocsin, carillon, tambour, trompette, hurlements de dogues et mugissements de bœufs. Conduites par leurs kans et leurs druides, elles s'élancent à grands cris, passent devant les patriarches qui les aspergent et courent frénétiquement au travail. Elles font par amour-propre ce que les civilisés ne font que par l'appât du gain. C'est ainsi qu'elles réparent et entretiennent les grandes routes qui, en harmonie, sont considérées comme *salons de l'unité*. Grâce à l'activité constante des garnements, nous aurons par toute la terre des routes plantées d'arbres et d'arbustes, munies de trottoirs et semées de fleurs régulièrement arrosées. Des honneurs sans bornes sont les seules rétribu-

tions de ces immenses services. L'*argot* est la première cavalerie du globe ; il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut ; il reçoit partout les honneurs de haute souveraineté ; à l'approche de l'une des petites hordes, la tour des signaux de chaque phalanstère lui doit un carillon de suprématie et les dômes un brandissement de pavillons. En adressant la parole à un sacripant revêtu de son costume, on lui donne le titre de *magnanime*, et à la horde dont il fait partie le nom de *glorieuse nuée*.

— Faites-moi donc voir vos petites hordes.

— Nous n'en avons pas encore.

— Je crains bien que vous n'en ayez jamais.

—Vous doutez de cela comme vous dou-

tiez de l'éducation musicale des animaux ; et cependant, observez ces groupes d'oies qui se dirigent vers nous.

Pantaléon voyait s'avancer huit troupeaux d'oies égaux en nombre, parfaitement séparés les uns des autres, guidés par huit chiens, au cou desquels pendait une sonnette. Il n'y avait pas le moindre berger.

Chaque sonnette, fit observer Jubeline, a un son particulier, correspondant à un ton de la gamme. Chacun de ces palmipèdes reconnaît si bien le son qu'il doit suivre que vous auriez beau les réunir et les brouiller entre eux, ils se diviseraient et iraient former leurs pelotons, pourvu que leur chef de file s'éloignât en agitant la sonnette. Quant aux chiens, ils sont eux-mêmes guidés par un son de trompe qui les avertit de l'instant où ils doivent

s'éloigner du phalanstère ou bien y revenir.

— Et c'est mon ami la Branche-d'Or qui a éduqué ces animaux?

— C'est lui, aidé de quelques bambins, car c'est une occupation d'enfants.

— Mais où est-il donc? j'aurais tant voulu le voir!

— Le voici.

Pantaléon, abandonnant l'Unarque, courut vers le sybil des oies qui sortait d'une étable.

— Vous êtes donc venu nous voir, dit la Branche-d'or, singulièrement arrondi par l'existence harmonienne.

— Je suis venu admirer votre manière d'élever les volatiles, et puis je songe à me retirer du monde incohérent; je n'y suis pas en bonne harmonie avec M. Durousseau, mon ancien patron, et avec Che-

vrotte, ma fiancée. Si on est heureux ici, je me sens disposé à y rester.

— Heureux ! fit la Branche-d'Or, avec un signe de tête au moins dubitatif.

— Vous n'avez pas l'air enthousiasmé.

— Je ne le suis pas du tout.

— Le bonheur commence donc à manquer ici ?

— Non, mais il y en a trop.

— Fait-on sept repas encore ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Ça échine le tempérament, je ne peux plus manger, moi ; je suis dégoûté ; depuis deux ou trois jours une colique me tord les boyaux. Quand je vous ai rencontré à Paris ça allait encore, mais à présent le phalanstère me pèse singulièrement sur la coloquinte. On ne vous laisse pas le temps seulement d'avoir appétit. Vous détour-

nez la tête de dessus un beefteack pour vous trouver en face d'un jambon, c'est comme une prison de viandes, c'est assommant!

— Bah! dit Pantaléon, ça ne m'épouvante pas.

— Au bout de vingt-quatre heures vous en aurez assez. Autrefois, quand je me collais des bouchons enflammés sur la figure, je n'étais pas très heureux, mais enfin ma vie aventureuse ne me déplaisait pas trop. J'avais des moments de triomphe, lorsque par exemple une brûlure m'enlevait la peau du front et que le sang sortait. Les camarades trépignaient des pieds et des mains, d'horreur ou d'admiration: c'était ma gloire! Ici c'est à peine si une fois par hasard j'ai pu donner une représentation. Les harmoniens sont tellement blasés, qu'il faudrait s'empaler sur un pa-

ratonnerre pour leur causer une émotion.

— Ils sont blasés ?

— Tout cela est la faute de l'Unarque : il ne sait pas varier les plaisirs ou plutôt il ne veut pas les varier ; il est payé par les ennemis du fouriérisme pour nous dégoûter du Phalanstère.

La Branche-d'Or avait prononcé très-haut ces dernières paroles. Le hasard voulut que Jubeline arrivât en ce moment, et entendit cette calomnie. De grosses larmes vinrent subitement rouler dans ses yeux.

— Que disiez-vous, mon ami ? murmura-t-il d'une voix navrante.

— Je répète ce que disent tous les Harmoniens. Vous nous faites faire sept repas par jour, vous nous laissez boire des tonnes de vin, c'est pour nous engourdir et nous empêcher de travailler. On dit que

vous vous entendez avec l'autocrate de Russie pour nous tuer par le bonheur, de même que les aristos voulaient nous tuer par la misère.

L'apôtre Jubeline s'efforçait de dissimuler l'affreuse meurtrissure que cette accusation faisait à son cœur.

— Hélas ! dit-il, vous êtes les enfants de Caïn.

Et il s'éloigna, car il voulait cacher les larmes que lui arrachait l'ingratitude humaine.

— Il n'y a pas beaucoup d'entente cordiale dans votre Phalanstère, dit Pantaléon resté seul avec la Branche d'Or.

— Vous voyez tout de même que l'Unarque n'a rien pu répondre.

— Je commence à ne pas le croire innocent. Mais où est donc le groupe du

chêne, où il m'avait dit que je pourrais m'employer?

— Je vais vous y conduire.

Pantaléon et la Branche-d'Or se dirigèrent vers le groupe d'ébénisterie. Ils entrèrent dans une salle où ils ne trouvèrent qu'une douzaine d'établis inoccupés, les menuisiers harmoniens n'avaient pas encore paru à l'atelier. Il en était de même des forgerons, des charpentiers, enfin de tous les travailleurs du phalanstère, à l'exception d'un seul cordonnier bizarre qui, assis sur une chaise d'une hauteur extraordinaire, s'exerçait à une double besogne, en utilisant ses pieds aussi bien que ses mains. Cette étrangeté causa une vive surprise à Pantaléon. Les pieds du cordonnier fonctionnaient avec la même dextérité que ses mains. Aussi cousait-il deux souliers à la fois.

— Voilà tout de même, dit la Branche-d'Or, comment en harmonie on apprend à se servir de ses quatre membres.

— Oui, dit le confectionneur de chaussures, on apprend cela ici, mais je suis le seul qui aie pu ou qui aie voulu savoir travailler de la sorte; aussi, quand je vais retourner à Paris, je gagnerai de bonnes journées.

— Comment retourner à Paris? fit Pantaléon. Vous songez donc à déserter le phalanstère?

— Certainement j'ai la passion du travail, tandis que mes camarades d'harmonie ont la passion de la paresse et du vin; je suis maintenant sûr de gagner ma vie, je veux être libre de me donner des compagnons de mon choix et des plaisirs pour mon argent.

— Mais où sont-ils donc, vos camarades ?

— Ils n'ont pas quitté la table depuis ce matin.

En ce moment, un tumulte épouvantable s'élevait du centre du phalanstère. Pantaléon, attiré par la curiosité, s'élança vers la salle des festins, d'où partait le vacarme. Les harmoniens, troublés par de copieuses libations, s'étaient pris de querelles avec les harmoniennes ; la cause de ce désordre eût provoqué la jalousie de Gargantua. Après avoir consommé la chère *majeure*, la *mineure* et la *neutre* au détriment des femmes et des enfants, les hommes exigeaient la *pivotale*. Ils refusaient de se rendre aux justes observations des cuisiniers, aux reproches des *émancipées* et aux dissertations des patriarches.

L'Unarque parut. A ses sages paroles

on répondit par des injures. Sa voix fut couverte par un hourra infernal qui répétait sans cesse : la *pivotale!*

Jubeline ordonna qu'on satisfît leur voracité. Le bruit se calma aussitôt.

Alors Pantaléon se demanda quelle différence il y avait entre cette harmonie et celle qui règne dans les étables où les grognements s'apaisent dès que les auges sont remplies.

Malgré tout ce qu'il venait de voir, l'existence phalanstérienne lui plaisait. Travailler seulement par attraction, profiter de la monstrueuse chère majeure servie cinq fois par jour, sans compter les deux collations, lui semblait une existence très supportable; mais, dès le premier jour, les mœurs harmoniennes réservaient au jeune ébéniste des vicissitudes imprévues.

Trois vieilles, hideuses comme les sorcières de Macbeth, se prirent subitement d'amour pour lui. Tous ses besoins étaient prévus par ces trois créatures; partout il les rencontrait sur ses pas. Il en eut peur, et supplia l'Unarque de mettre un terme à ces importunités sexagenaires; mais celui-ci lui répondit qu'en harmonie l'âge n'excluait pas l'amour, et que l'*omnigamie* universelle à laquelle tend le fouriérisme n'admettait pas que Lucas, âgé de vingt ans, payât autrement qu'en amour les services qu'il pourrait recevoir d'Eudoxie et d'Orphise, galantes octogénaires.

Ce honteux apophtegme, extrait du *livre IV, section VII, de l'Association composée,* effraya tellement Pantaléon, qu'il résolut de se soustraire par la fuite au cynisme phalanstérien.

III

L'homme aux pièces d'or.

Échappé du phalanstère de Vaugirard, Pantaléon ne savait où porter ses pas. Il songeait aux inquiétudes que sa disparition devait faire éprouver à son père; mais il craignait aussi que le mépris ne se fût mêlé à ces inquiétudes, car sa conduite pouvait bien avoir été dénoncée par Durousseau à Calixte Jérusard.

— Maintenant, pensait Pantaléon, mon père doit avoir pris son parti relativement à moi. Il aura eu du chagrin d'abord comme j'en ai eu moi-même, comme j'en ai encore, et puis il se sera dit : qu'il aille au diable, ce mauvais garnement! car je suis ce qu'on appelle un garnement. Est-ce ma faute? Je crois que oui ; mais tout le monde y a aidé. Il s'est même trouvé une fée qui m'a pris sous sa protection invisible pour me débaucher en me glissant de l'or dans les poches. C'est cet or maudit qui m'a habitué aux grandes ripailles.

Je croyais en avoir à discrétion, et quand j'ai dépensé les quarante-cinq francs du patron, j'avais compté sur deux louis de la fée, vu que l'or vaut dix pour cent ; ça faisait à peu près mon appoint. — N'est-ce pas excusable d'avoir cherché des consolations au fond de quelques bouteilles ?

J'étais bien malheureux. Chevrotte m'avait congédié en me recommandant de ne plus mettre les pieds chez elle, parce que je lui avais prouvé qu'elle s'était indignement jouée de ma crédulité. O Chevrotte! lumière de ma vie, si tu n'existes plus pour moi, que vais-je devenir? — Depuis que j'ai perdu le droit de te nommer ma fiancée, ce n'est plus du sang qui coule dans mes veines, c'est du petit bleu. Ah! pourquoi m'as-tu trompé, Chevrotte? pourquoi ne m'as-tu pas dit seulement: Eh bien, oui, il y a eu quelqu'un dans ce placard, mais je vous défends d'y penser? Je n'y aurais plus pensé. Je l'aime tant, ma Chevrotte; du moins celle qui était ma Chevrotte autrefois! Désormais, comment vais-je traîner mon existence? Elle sera triste comme une noce d'invalides. Ne vaudrait-il pas mieux en finir tout d'un coup.

En réfléchissant ainsi, Pantaléon s'était machinalement dirigé vers le quai de Gèvres, point central de toutes ses affections. Il s'arrêta sur le trottoir qui longe la Seine. A sa droite, il avait la maison de Périllon qu'il n'osait approcher de trop près ; à sa gauche, la rue Geoffroy-Lasnier, et devant lui les tours de Notre-Dame.

—Comment se suicide-t-on ? continuait-il. On a inventé bien des procédés à l'usage des gens qui ont envie de quitter ce monde. Je voudrais un système économique, si c'était possible. Voilà bien les tours Notre-Dame ; on peut monter tout-à-fait en haut et puis se jeter ; mais, moi, si je grimpais là, je m'amuserais à jouir du point de vue et j'oublierais mon suicide. Il me faut un autre moyen. Ce gardien de Paris voudrait-il me prêter sa lardoire ? Je gage que ça lui est défendu. Me noyer, ce

serait difficile. D'abord je nage comme un poisson, et puis je suis si accoutumé à boire que la submersion ne me ferait rien. Comment en finir d'une manière honnête? Il n'y a pas d'établissement gratis à cet usage; cependant le gouvernement devrait bien y avoir songé.

Pantaléon, accoudé sur le parapet du quai, regardait la Seine qui charriait ses eaux roussâtres. — Je serai obligé de vivre, disait-il, jusqu'à ce que j'aie découvert un moyen de me tuer agréablement.

Tout-à-coup il se redressa, se retourna vivement et saisit le bras de la première personne qui se trouvait derrière lui. Il venait de sentir une main glisser dans sa poche des pièces dont il avait reconnu le son.

— C'est donc vous ! s'écria-t-il.

Mais il lâcha subitement le bras du personnage — qui n'était autre que François Durousseau.

— Vous vous reposez, mon ami, dit le maître menuisier en souriant.

Pantaléon fouilla dans la poche de sa redingote, il en retira de l'or. Cette fois il y avait une douzaine de louis.

— Est-ce vous?... demanda-t-il en bondissant.

— Quoi! moi?

— Vous avez mis dans ma poche?...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon ami.

— Alors, je vois que c'est ce monsieur tout en noir qui s'échappe là-bas. — Oui, c'est lui! — Je vous dois quarante-cinq francs, monsieur Durousseau, gardez-moi ces trois louis. Au revoir.

Et il s'élança vers le monsieur vêtu de

noir qui s'enfuyait en descendant les quais du côté des Tuileries.

Le brave Durousseau passait simplement par hasard quand le jeune ouvrier lui avait saisi le bras. Il chercha vainement l'explication de l'étrange ahurissement de ce dernier, et se demanda d'où pouvait provenir l'or qu'il lui avait remis.

Si Pantaléon s'était attaché à la poursuite du monsieur vêtu de noir, c'est qu'il s'était rappelé vaguement l'avoir aperçu au Marché-aux-Fleurs, le jour où deux louis s'étaient faufilés parmi ses gros sous. C'étaient la même taille et presque le même costume. De nouvelles observations achevèrent de le convaincre qu'il existait une mystérieuse affinité entre ce personnage et lui. Il s'était retourné plusieurs fois, et, de loin, son regard semblait chercher Pantaléon à la place qu'il venait de

quitter. Ce dernier crut deviner, à certaines marques d'inquiétude, que son bizarre bienfaiteur ne voulait pas être connu de lui, et qu'il craignait d'être suivi. Il se dissimula derrière une charrette, laquelle descendait également le quai. Les rayons des roues le cachaient, tout en lui permettant de voir à travers.

Le monsieur ne se retourna plus quand il se vit éloigné de deux ou trois cents pas. Alors Pantaléon, résolu à le suivre; se borna à marcher à distance.

— Je verrai où il demeure; je saurai qui il est, se disait-il. S'il entre dans quelque hôtel, j'entrerai et je m'informerai. Dussé-je le suivre jusqu'à ce soir, il faudra bien qu'il s'arrête chez lui.

C'était le plus sage parti que Pantaléon pût prendre pour parvenir à son but. Se montrer à l'inconnu et lui poser des ques-

tions eût été non-seulement une maladresse, mais peut-être une inconvenance, car Pantaléon n'avait pas une certitude matérielle que ce fût à lui qu'il dût attribuer les munificences féeriques dont sa poche avait été si souvent enrichie.

Mais une circonstance imprévue vint déranger ce plan. Le monsieur monta dans un petit coupé charmant, qui paraissait l'attendre, près du Louvre.

— Allons, il faut courir, se dit l'ouvrier menuisier. Et il commençait à enjamber le pavé lorsqu'un son de métal qui s'exhalait de sa poche lui rappela qu'il pouvait prendre un cabriolet de place. Il était justement devant une station. — Cocher, il s'agit de suivre ce coupé qui file là-bas.

— Nous le suivrons, bourgeois.

— Dépêchez-vous donc.

— Je vous donne mon numéro.

— Partez ou je descends !

— Hue ! la Belle !

La rosse, enorgueillie de cette épithète accompagnée de deux coups de fouet sur les oreilles, s'élança assez prestement.

— Elle n'est pas grasse, votre belle !

— Les bons chevaux ne sont jamais autrement.

— Son ardeur se ralentit déjà.

— Parce qu'elle voit le coupé filer moins vite et qu'elle nous a entendu dire que nous le suivons.

Singulière conversation que celle des cochers de place toujours relative à leur cheval, à l'état du pavé ou à la redoutable concurrence que leur font les maraudeurs, c'est-à-dire les cochers de petites voitures très élégantes, non soumises aux lois de stations et qui, à certaines heures de la

journée, se permettent de raser le trottoir en faisant l'œil aux passants.

Après avoir longé les Tuileries, le coupé poursuivit par l'avenue de l'Étoile ; il allait à petite vitesse, ce qui réjouissait fort la rosse du cabriolet Enfin il tourna dans une petite rue et les portes d'un grand hôtel s'étant ouvertes pour le recevoir, il disparut. Pantaléon fit arrêter, paya son cocher, étonné d'avoir à lui donner la monnaie d'un louis, et vint regarder la porte par où le coupé était entré.

C'était une porte que nous connaissons, lecteur, la porte de l'hôtel de Prémouran.

Il n'est peut-être rien au monde, pas même un lustre de théâtre, qui ait vu autant de monologues qu'une porte de riche. Pendant un instant, Pantaléon, devant celle-ci, se livra à des réflexions d'une haute sagesse. Enfin il prit une décision. Le

marteau rendit sous sa main un son vaste et prolongé. On ouvrit, il entra et se trouva sous le nez d'un concierge en livrée orange, un haut et large concierge.

— Monsieur, dit Pantaléon, en baissant ses yeux éblouis, seriez-vous assez obligeant pour me dire le nom de l'honorable propriétaire de cet hôtel ?

— Non, répondit brutalement le concierge.

— Vous ne m'avez pas compris, sans doute.

— Je n'ai rien à comprendre et rien à répondre.

— Mais écoutez-moi.

— Qui demandez-vous ?

— Je ne vous demande pas une personne, je vous demande un renseignement.

— Allez trouver Vidocq.

— Comment se nomme le monsieur qui vient de descendre de ce coupé?

— Que lui voulez-vous?

— Son nom seulement.

— Pourquoi?

— Cela ne vous regarde pas.

— Allons; vite à la porte!

Et le concierge herculéen poussa si vigoureusement l'ouvrier menuisier qu'il se trouva dans la rue sans avoir pu opposer la moindre résistance.

— En voilà une réception! J'aurais dû amener Pas-de-Chance..... Ça m'intrigue. S'il y avait des voisins seulement..... Oh! cette boutique!

Pantaléon apercevait une de ces noires tricheries de rez-de-chaussée, comme on en voit dans les rues les moins peuplées de Paris, petits capharnaums de fruiterie, de mercerie et d'épicerie. Aux six vitres qui

lui servaient de façade principale pendaient un ail, une échalotte, un écheveau de fil, une chandelle et un paquet de chiendent. C'était une vieille femme maigre et ridée qui tenait ce simulacre de boutique.

— Pardon, madame; sauriez-vous me dire le nom du propriétaire de cet hôtel là, vis-à-vis?

— M. le comte de Prémouran, répondit la vieille sans discontinuer de couper du mou à un gros chat noir.

— Est-ce M. le comte de Prémouran lui-même qui habite son hôtel?

— Oui, mon garçon.

— Est-ce un vieillard ou un jeune homme, ce comte?

— Dam! je l'ai vu une fois; il peut avoir vingt-cinq ans.

En ce moment Pantaléon cherchait où il

avait entendu prononcer le nom que la vieille venait de lui dire. Mais il évoqua vainement ses souvenirs.

— N'est-ce pas un brun-pâle, à barbe noire ?

— Oui, un peu barbu, mais pas trop.

— C'est bien celui du coupé, murmura-t-il.

— Il en mangerait pour deux sous par jour, monsieur, dit la vieille en caressant le chat. Tel que vous le voyez, je lui ai sauvé la vie. On l'avait jeté dans le ruisseau, bonnes gens ! et il poussait des *miaou*, *miaou* à attendrir un bourreau...

Evidemment la vieille voulait s'indemniser des renseignements fournis à Pantaléon en le forçant à écouter la biographie de son chat. Il essaya de couper court à ces bavardages.

— Figurez-vous, interrompit-il, que je

suis allé demander à voir M. le comte de Prémouran ; on m'a mis à la porte.

— Le voir ! fit la vieille ; il faudrait passer par-dessus les murs pour arriver jusqu'à lui. Sa femme lui défend de voir personne.

— Bah !

— Tout comte de Prémouran qu'il est, on dit qu'il mène une vie bien malheureuse. Il a épousé sa servante, ou enfin une femme qui n'était guère davantage. Elle est la maîtresse à son tour, et le comte est esclave. Mais pour en revenir à *Cendrille*... reprenait la vieille en désignant son chat.

— Ces mystères me tracassent, interrompit Pantaléon ; je vous remercie, madame, je veux absolument parler à M. le comte de Prémouran. Je suis trop préoccupé pour écouter l'histoire de votre chat avec toute l'attention qu'elle mérite.

— Cœur de bois ! grommela la vieille.

Quoique naturellement apathique, Pantaléon se trouva excité par les difficultés qu'il avait à vaincre pour pénétrer dans l'hôtel de Prémouran. Il regarda de nouveau cette porte énorme défendue par un Hercule. Il se prit à faire le tour des murailles comme fait un général avant d'assiéger une ville.

Si on se souvient de notre description de l'hôtel de Prémouran, on sait que l'un des côtés de la maison et du jardin donnaient sur une petite ruelle qui rejoignait la rue de Chaillot. Le mur du jardin n'était pas d'une hauteur infranchissable; des bornes semblaient avoir été placées contre pour faciliter l'escalade ; une charmille rasant le mur et le dépassant intérieurement permettait qu'on se cachât entre les arbres abondamment pourvus de bran-

ches et très rapprochés les uns des autres.

Une idée audacieuse illumina Pantaléon. — Il faudrait passer par-dessus les murs, a dit la vieille ; eh bien ! je vais essayer.

Il monta sur une borne, puis sur la crête du mur, et se laissa couler entre les arbres de la charmille. Son cœur ne battait pas trop fort. La situation critique dans laquelle il sautait à pieds joints se colorait à ses yeux d'un charme étrange qui l'empêchait de penser aux mauvais résultats qu'elle pouvait avoir.

— Je suis sûr que c'est l'appartement du comte dont je vois les fenêtres, là, à côté, se disait-il. Si j'entrais par cette porte? Après tout, on ne pourra pas m'empêcher de lui parler. Je veux qu'il me dise pourquoi il me donne de l'or ; ça finit par m'ennuyer.

Il se hasarda jusqu'à une porte ouverte et pénétra dans le corridor qui séparait l'appartement de Sulpice de celui de sa femme. Il ne rencontra personne. Le salon de la comtesse était entr'ouvert, il y entra.

— Inhabité! dit-il, comme l'île de Robinson. Cristi! les beaux meubles, on n'en fait pas de ce genre chez Durousseau.

C'était le luxueux mobilier de Reine qui inspirait cette admiration au jeune menuisier. Une tenture à moitié soulevée l'invita à continuer ses explorations par un mignon boudoir. Au milieu de ce boudoir, auprès d'une petite table en laque de Chine, il remarqua une chaise renversée et une plume encore mouillée d'encre.

La comtesse écrivait à cette place quel-

ques minutes auparavant; mais elle venait de se lever brusquement pour aller dans l'appartement de Sulpice.

— Enfin, dit Pantaléon, me voici dans le cabinet du comte. Tiens! une lettre à son adresse.... Il était en train d'y répondre.... Mais non, ce n'est pas à lui.... *A madame la comtesse de Prémouran.*

Sur la table de laque, Pantaléon avait pris une lettre qui commençait par ces mots : « Tu nous accuses de songer à tuer le pâlot, afin de quitter la *Jambe-du-Mort* et de revenir à Paris ; crois-tu donc que nous ayons oublié que ta plus grande joie est de savoir cet homme enfermé et malheureux comme un chien enchaîné. »

— « Tuer le pâlot afin de quitter la Jambe-du-Mort! » répétait Pantaléon, atterré beaucoup plus par l'aspect sinistre des mots que par leur sens véritable.

Il devint blême. Il ne songea plus au comte ni à ses pièces d'or. Il lui sembla tout à coup être au fond de l'une des cavernes à crimes qu'il avait vues dans *Victor ou l'Enfant de la forêt.* Toute sa hardiesse l'abandonna. Ces mots : La Jambe-du-Mort, lui sonnaient des carrillons lugubres aux oreilles. Il reprit le chemin de la charmille. En traversant le corridor, il entendit une voix sifflante qui parlait haut. C'était la voix de Reine. Sa frayeur s'en augmenta.

Comme il repassait par-dessus le mur, il s'aperçut qu'il tenait encore la lettre qui l'avait si fort épouvanté.

— Je vais la porter à Nivose Bibeau, dit-il ; bien certainement il m'expliquera tout, lui.

Sorti du jardin comme il y était en-

tré, Pantaléon se hâta de gagner la rue des Ursulines-Saint-Jacques,

IV

Les ambitions de Minot.

Reine avait eu grand tort, me direz-vous, de laisser la lettre de Bertrand Machu sur la table de son boudoir, et d'oublier qu'une semblable imprudence n'était digne que d'un diplomate de peu de valeur. Cette observation ne serait pas dénuée de justesse, s'il n'était toujours un instant où le criminel le plus

habile s'endort sur sa défiance habituelle, comme Samson sur les genoux de Dalila. Reine avait interrompu sa ténébreuse correspondance, parce qu'elle entendait la voix de Sulpice s'élever contre les valets. Il venait de leur ordonner de sortir immédiatement de l'hôtel lorsqu'elle se présenta pour avoir l'explication de cet acte d'autorité. Sulpice lui répondit qu'il avait chassé la horde d'espions en livrée rouge, parce qu'elle se permettait de refuser l'entrée à quiconque demandait le comte de Prémouran. Le laconisme de cette réponse, le tonde mépris écrasant qui l'accompagna, empêchèrent que Reine opposât sa volonté à celle de Sulpice.

— Parce que la nature vous a donné les bras d'un homme, lui dit-elle, vous croyez peut-être m'intimider en me lais-

sant seule en face de vous? Vous vous trompez. La force est dans la pensée et non dans la main, je vous le prouverai.

L'émotion que trahissaient les lèvres de Reine démentait l'énergie de ces paroles. Le regard fixe et ardent de Sulpice l'effrayait. Il ne lui avait pas encore reproché la machination dont elle s'était rendue coupable envers lui et Henriette. Ce silence plus terrible que mille malédictions demeurait sur sa tête comme un nuage sombre et menaçant.

— Madame, dit-il, retirez-vous dans votre appartement et laissez-moi seul ici; je ne veux pas vous voir et je ne veux pas vous entendre. J'aurais quitté cette demeure pour n'y rentrer jamais si un motif sérieux, une exigence d'honneur ne m'eût fait une loi d'attendre ici le châtiment de l'une de mes fautes.

— Vous m'auriez abandonnée ?

— Maintenant, je vous le répète : laissez-moi.

Reine essaya de dissimuler son trouble, puis elle se hâta de revenir vers son boudoir, car tout à coup elle se rappelait y avoir oublié la lettre de son père.

Un hasard prodigieux voulut que Minot, entré depuis quelques secondes, se trouvât assis dans la pièce voisine du boudoir.

Reine passa devant lui sans l'apercevoir, tant il lui tardait d'étouffer une inquiétude. Sur la table de laque, elle ne vit plus rien. Ses dents s'entrechoquèrent à se briser ; il lui sembla que les murs craquaient autour d'elle.

Minot, étonné de la préoccupation qui l'avait empêchée de remarquer sa pré-

sence, s'était levé et se promenait gravement de long en large.

Lorsque Reine eut terminé ses recherches désespérées autour de la table et sur les meubles environnants, elle entendit ce pas napoléonien. Elle s'élança vers Minot, qui recula à l'aspect de sa pâleur verdâtre. Elle lui saisit le bras, et le clouant d'un regard :

— Minot, lui dit-elle, vous m'avez volée !

Le sang-froid, quand il n'est pas un effet de tempérament, est simplement une science de prévision. Or, Minot, en sondant les perspectives que lui offrait sa position, avait trop bien entendu la possibilité d'une rupture entre madame la comtesse et lui pour s'émouvoir beaucoup de l'apostrophe qu'elle lui adressait.

— Le comte m'a trahi, pensa-t-il.

La colère de Reine s'augmenta de l'impassibilité de cet homme.

— Vous êtes entré dans ce boudoir, lui dit-elle, et vous avez profité de mon absence.....

Elle s'interrompit. La ruse et l'adresse pouvaient peut-être dominer le valet mieux que l'insulte et la menace.

— Voyons, reprit-elle, vous me cherchiez sans doute, ayant à me parler? Vous avez trouvé sous vos pieds, peut-être, un papier dont j'ai besoin. Remettez-le moi. — Justement je songeais à vous accorder une gratification. Vous pouvez avoir besoin d'argent. Pourquoi ne m'en demandez-vous pas? Mais rendez-moi donc la lettre que vous avez ramassée et que vous avez serrée..... par mégarde.

Les intonations, tantôt doucereuses,

tantôt stridentes, qui accompagnaient chacune de ces phrases dévoilaient toutes les terreurs de la comtesse.

Minot, revenu de sa première supposition, cherchait vainement à comprendre quel mystérieux papier on l'accusait d'avoir pris.

— Madame la comtesse, dit-il, nous ne nous entendons pas.

— Minot, j'ai toujours eu confiance en vous, parce que je crois que vous avez le cœur d'un.... honnête homme.

— Est-ce pour cela que madame la comtesse m'a dit tout à l'heure que j'étais un voleur?

— Mon Dieu, c'est un emportement bien excusable; j'étais contrariée, irritée, de ce que vous aviez pris cette lettre sans songer d'abord à me la rendre. Mais vous n'avez pas sans doute commis l'indiscré-

tion de la lire. Donnez-la moi donc, vous voyez que j'attends.

— J'ignore ce que madame la comtesse veut dire.

—Minot, s'écria Reine, vous devriez être au bagne.

— Ah! dit froidement le valet, la justice ne frappe pas tous ceux qui sont sous sa main.

Cette réponse, qui pouvait passer pour une allusion, acheva de donner à Reine la conviction que Minot possédait la lettre de Bertrand Machu et l'avait lue.

— Vous savez mon secret, balbutia-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil.

L'espion valet avait trop d'intelligence pour ne pas deviner qu'à dater de ce jour la confiance de madame la comtesse lui était retirée. Il aimait trop l'argent

pour ne pas profiter habilement des circonstances qui venaient le forcer à liquider sa situation.

— Oui, madame, dit-il, je sais vos secrets.

— Mais songeriez-vous à abuser de la confiance que j'ai eue en vous ?

— Ce serait possible, si c'était utile à mes intérêts.

— Ame abjecte! s'écria Reine.

— Dites tout simplement âme de valet, vous savez bien ce que cela signifie.

Reine eut un frémissement par tout le corps. Elle crut voir une nouvelle allusion dans ces dernières paroles.

— Enfin, quelles sont vos intentions? dit-elle.

— Les vôtres seront les miennes, madame la comtesse.

— Vous ne voulez pas me rendre la lettre que vous avez prise là.

— Pardon, je le voudrais bien, mais je ne peux pas.

— Je comprends, dit Reine, vous ne pouvez faire cette restitution sans y trouver votre avantage.

— Mon Dieu, il n'est pas question, ce me semble, de restituer telle ou telle paperasse, d'anéantir telle ou telle preuve qui s'élèverait contre vous, Madame. Vous devez en ce moment attacher assez de prix à mon silence pour me l'acheter tout entier avec ses dépendances. Je vous demande pardon de ma franchise, mais en affaires je n'admets pas la dissimulation. Or, Madame, c'est une affaire, une affaire importante que je traite avec vous.

Minot ne connaissait pas à fond les secrets de la comtesse ; il n'avait pu en dé-

couvrir qu'une partie. Mais les craintes qu'elle témoignait confirmaient suffisamment ses vieux soupçons. Ces pâleurs, ces allures étranges cachaient un mystère bon à exploiter. Pour cela, il fallait avoir l'air de le connaître, et conséquemment ne pas se disculper d'avoir en sa possession un document qui était sensé lui avoir tout révélé.

— Madame la comtesse, reprit-il, depuis un an environ je vous sers avec un zèle qui a dû souvent vous étonner. Pour mériter votre estime, je me suis exposé à d'innombrables coups de bâtons. Le courage n'est pas mon élément naturel, et cependant j'ai affronté de véritables dangers afin de remplir dignement les missions extravagantes que vous m'avez quelquefois confiées. Une semblable navigation à travers les obstacles et les éventualités de meur-

trissures mérite une récompense. L'homme qui va à la guerre a l'hôtel des Invalides pour abriter ses vieux jours ; or, j'ai fait la guerre pour vous ; je vous prie de me dire quel profit j'en ai retiré pour l'avenir ?

— Ne vous ai-je pas payé ?

— Je puis vous répondre : Non, parce qu'il est de ces services qui ne se paient jamais. En suivant mon raisonnement, Madame la comtesse va se convaincre que ma logique est juste. Si j'avais employé à un commerce quelconque les beaux efforts d'intelligence que j'ai faits comme intendant de votre police, je serais à l'aise, aujourd'hui, j'aurais commencé ma fortune, chose à laquelle je pense sérieusement.

— Ma protection n'était-elle paz une for-

tune pour vous ? Ne vous suffisait-il pas de la mériter ?

— Je ne connais rien de plus fragile que la protection d'un haut personnage ; pour qu'elle soit durable, il faut que l'intérêt la guide. Je crois aux spéculations, je ne crois pas aux générosités. C'est pourquoi, Madame la comtesse, j'ai fondé mon avenir sur le présent, et, m'initiant malgré vous peut-être à vos secrets, je me suis imaginé qu'ils feraient ma fortune comme ils ont fait la vôtre.

— C'est de la scélératesse ! prononça Reine sans pouvoir dissimuler un mouvement de crainte, qui fut pour Minot une nouvelle preuve de culpabilité.

— On appelle scélératesse chez un valet ce qu'on nomme politique chez un ministre ; ce n'est pas juste, mais je n'ai jamais cherché la justice sur la terre ; je ne veux y

trouver que le bonheur, c'est à-dire 3,000 fr. de rente, voyez s'il est possible d'avoir des goûts plus modérés.

— Si je vous assure 3,000 fr. de rente je n'aurai rien à craindre, et vous me rendrez la lettre que vous m'avez dérobée?

— Grand Dieu! comme vous tenez à cette lettre!... Mais songez donc que ma mémoire serait mille fois plus redoutable que ce chiffon de papier!

— C'est vrai, dit Reine, et elle demeura pensive, accablée pendant un instant. — Si je satisfais vos ambitions, reprit-elle, en vous garantissant 1,000 écus de rente, comment, de votre côté, me donnerez-vous la certitude que je n'aurai plus à me repentir d'avoir mis ma confiance en vous?

— Enrichi par votre munificence, j'irai vivre en pays étranger. Avec 60,000 fr. on

peut devenir très honnête homme, surtout en Amérique.

— C'est donc 60,000 fr. que vous exigez ?

— N'est-ce pas le capital de 3,000 livres de rente ?

— Eh bien ! dit Reine, l'affaire est conclue. Je n'ai pas cette somme à ma disposition, mais je l'aurai demain à pareille heure. Maintenant, Minot, ne serait-il pas loyal à vous de me rendre ma lettre ?

— Mon Dieu ! Madame, je ne me pique pas d'être loyal, et puisque la conclusion de notre affaire est ajournée, permettez-moi de vous dire moi aussi : à demain.

Et Minot s'en alla, tandis que Reine, abattue par tant d'audace, restait ployée sous de sombres méditations.

— Il faut que mon père vienne à Paris, murmura-t-elle ; il tuera ce valet.

Elle écrivit quelques mots qu'elle alla elle-même jeter à la poste. A son retour, elle se heurta à Denis-l'Œuf et Larigette, qui sortaient de l'hôtel de Prémouran.

V

Les amours de Pas-de-Chance.

Avant que Pantaléon ne vienne porter rue des Ursulines-Saint-Jacques, la lettre dont la disparition tourmentait si fort Reine Machu, n'est-il pas convenable de pénétrer un instant dans les amours de notre ami Pas-de-Chance.

Il avait fondé de radieuses espérances de bonheur sur la jeune fille de Château-

du-Loir, mais, hélas! ses illusions ne devaient pas durer longtemps. Le soir même où il venait de la retrouver au bal Valentino, il avait acquis la triste conviction qu'elle était devenue en un mois aussi Parisienne qu'il est possible de l'être sur les hauteurs de Bréda.

— Qui donc t'a donné une robe de soie, une mantille de velours et ce bracelet en or ? avait demandé Pas-de-Chance.

— Ça ne coûte pas cher, avait répondu Ninette, et c'est la mode.

— Ton père ou toi, vous gagnez donc beaucoup d'argent?

— En voilà une idée !

— Mais, Ninette, explique-moi...

Tout entier à la joie de revoir celle qu'il aimait, la première impression de l'ouvrier n'avait été que de l'amour, mais la réflexion était venue lui montrer une vérité

désespérante : une jeune fille pauvre pouvait-elle être ainsi vêtue sans honte ?

— Où demeurez-vous, Ninette ?

— Je demeurais avec cet imbécille dont vous m'avez débarrassée à propos.

— Avec lui !

— Vous savez bien qu'à Paris on n'y regarde pas de si près.

— Oh ! Ninette !...

— Êtes-vous drôle ?...

— Moi qui voulais faire de vous ma femme légitime.

— Eh bien ?

— Vous ne voyez pas que c'est impossible maintenant !

— Pourquoi impossible ?

— Vous n'avez plus d'honneur.

— A Château-du-Loir on aurait fait attention à cela ; mais à Paris...

— Comment donc votre père a-t-il pu vous abandonner ?

— Il a assez à s'occuper de lui et de ses *clubs*.

— Où demeure-t-il ?

— Je crois que c'est rue des Gravilliers, numéro 12.

— Et votre mère ?

— Elle doit être avec lui.

— Pauvre Ninette !... Pauvre Ninette !...

Parmi les femmes qui escomptent leur beauté pour vivre sans cependant la mettre à prix fixe, on est surpris de voir combien peu d'entre elles ont le sentiment de leur bassesse. Leur insensibilité est une conséquence des principes qu'elles sont intéressées à admettre, et qui, annulant toutes sortes de vertus, les dispensent d'en avoir : « Il n'y a aucune femme honnête ; le mariage est une prostitution plus ou

moins avantageuse. » Tels sont les foudroyants aphorismes avec lesquels ces malheureuses créatures se cachètent le cœur. — En quelques jours seulement, Ninette était arrivée à n'avoir même plus besoin de ces subterfuges de conscience. Son âme, inaccessible au moindre remords, à la moindre inquiétude, souriait au plaisir sous telle forme qu'il se présentât.

— M'avez-vous assez interrogée? dit-elle; à mon tour : Travaillez-vous?

— Un peu, Ninette.

— Vivez-vous seul ?

— Je vous attendais pour vous faire partager ma fortune.

— Votre fortune!

Elle pressa le bras de Pas-de-Chance, et plongea sur lui un regard avide.

— Vous êtes donc devenu riche? dit-elle.

— Oui, Ninette.

— Vous avez hérité! De combien?

— Je n'ai pas encore évalué ce que je possède.

— Sont-ce des terres?

— Non.

— Des maisons?

— Pas davantage.

— Des rentes donc?

— Vous verrez, Ninette, quand vous viendrez chez moi.

— Mais nous nous rendons chez vous, mon ami.

— A cette heure?

— Certainement.

— Allons! dit Pas-de-Chance, de plus en plus désillusionné.

Il n'observait qu'une chose : l'absence

de toute pudeur chez celle qu'il avait connue autrefois timide, quoique coquette. Les instincts cupides que révélaient ses dernières questions lui avaient totalement échappé. L'âme naïve de Pas-de-Chance se refusait à comprendre une semblable perversité.

Après un instant de silence, Ninette reprit d'une petite voix douce :

— Vous avez peut-être cru, Pas-de-Chance, que je ne vous aimais pas. Depuis votre fuite de Château-du-Loir, j'ai bien souvent pensé à vous.

Une flamme de bonheur brilla sur les traits de l'ouvrier; mais un retour de tristesse l'effaça aussitôt.

— Vous m'avez cependant écrit que jamais vous ne vous exposeriez à devenir ma femme.

— Je vous ai écrit cela quand j'étais

encore sous une fâcheuse impression. On prétendait que le fils du notaire de Château-du-Loir était mort des suites de certains coups de poing que vous lui aviez donnés.

— Il essayait de vous séduire, Ninette; il achetait vos sourires d'enfant pour en faire des grimaces de courtisane.

— Aussi j'ai réfléchi depuis, et j'ai reconnu que vous aviez raison. J'ai reconnu ça : pourquoi? parce que je vous aimais. — Vous demeurez bien loin, Pas-de-Chance! — Trois mois après votre départ, je vous ai écrit une seconde fois, et je vous disais de revenir si vous ne vouliez pas que je meure de chagrin. La poste n'aura peut-être pas su trouver votre adresse.

L'accent de Ninette démentait ses paroles, mais son épais amoureux n'entendait rien à la musique vocale.

— Vous m'aviez écrit de revenir !

— Pas-de-Chance, pourquoi ne me tutoyez-vous plus ?

— Oh ! je te tutoie maintenant...

— Et quand je ne vous ai pas vu revenir, je me suis désespérée. Je voulais partir pour Paris afin de vous y chercher ; mon père m'a retenue quelque temps, puis, enfin, nous sommes partis ensemble. Je vous ai demandé chez tous les maîtres menuisiers, on ne vous connaissait pas. Voilà toute l'histoire.

— Cré nom ! s'écria Pas-de-Chance, c'est ma faute. Je ne laissais jamais mon adresse en changeant de domicile ; il est vrai qu'alors j'en changeais tous les jours. Si j'avais reçu ta lettre, Ninette, je serais revenu à Château-du-Loir ; si j'étais revenu à Château-du-Loir, tu ne serais pas ce que

tu es aujourd'hui. C'est ma faute. Oh! oui, c'est ma faute!

Un sourire imperceptible frôla les lèvres de Ninette. Néanmoins elle répondit d'un air très sérieux :

— Oui, c'est un peu votre faute.

Ils marchaient toujours.

Ninette s'était récriée sur l'interminable longueur des rues. Plusieurs fois elle avait dit : « Mon Dieu, comme il y a des fiacres sur le pavé de Paris! » Mais Pas-de-Chance lui répondait avec si peu d'intelligence, que c'était à faire croire qu'il avait trop d'esprit : « Il ne faut pas confondre les mylords avec les fiacres, Ninette; ni les cabriolets avec les coupés. »

Enfin ils étaient arrivés.

— C'est là, dit-il.

Le cœur de la jeune fille battait : était-ce de l'or en lingot ou des diamants qu'elle

allait voir? Cette anxiété lui mettait les étincelles aux yeux.

Pas-de-Chance demeurait, comme on le sait, au premier étage. Il alluma un flambeau, et d'un air magnifique :

— Je suis chez moi, dit-il.

A peine Ninette l'écoutait. Elle regardait partout, comme une chatte qui meurt de faim.

— Où est votre fortune? dit-elle.

— Tu ne vois pas?

Croyant que les tiroirs de la commode contenaient quelque trésor, elle les ouvrit tous l'un après l'autre. Elle n'y vit que des hardes ou du linge. Ses mains se glissaient et furetaient avec une impatience fiévreuse.

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Comment, rien! cette commode, ce

lit, ces huit chaises, cette table et cette glace, tu appelles cela rien?

— C'est ça votre fortune?

— Mais, oui.

— *Des lampions!...* s'écria Ninette qui savait déjà toutes les locutions néologiques, politiques ou financières, usitées dans les sphères les plus vives en couleur. — Vous m'avez tiré un feu d'artifice... Enfin...

— N'est-ce pas une fortune, un logement comme celui-ci?

— Avec beaucoup d'argent, je ne dis pas non.

— L'argent, le voici!

Pas de-Chance montrait ses bras.

— Maintenant que Nivose m'a redressé le caractère, je demeurerai longtemps chez un patron; à force de travail, je finirai par gagner assez pour être maître à

mon tour. Toi, devenue ma femme, puisque tu m'aimes et que je t'adore, tu me donneras du courage quand j'en manquerai ; tu me reprocheras mes jours de paresse si j'en ai. De ton côté tu t'occuperas comme madame Bibeau, d'abord aux soins du ménage, puis à un travail de confection ou à un métier quelconque. Le soir je te retrouverai ici, m'attendant les pieds sous la table. N'est-ce pas une fortune, cet avenir, Ninette? réponds-moi.

— Je dors, dit la jeune fille, qui ayant ôté son chapeau s'était assise auprès du lit, la tête appuyée sur les matelas.

Le pauvre Pas-de-Chance, navré de cette insensibilité, demeura muet et rêveur pendant un instant. Il crut entendre le pas de Nivose Bibeau sur le palier. Il ouvrit sa porte et se trouva en présence du terrassier philosophe.

— Nivose, lui dit-il, j'ai un conseil à vous demander.

— Venez, mon ami.

Il répugnait à Pas-de-Chance de briser le piédestal sur lequel il avait placé Ninette Soviche ; mais l'expansion seule pouvait apaiser son chagrin. Il raconta ses désillusions à Nivose en lui avouant que, malgré tout, son amour était plus fort que sa raison.

— Vous reconnaissez des vices déshonorants et vous ne trouvez aucune vertu chez la femme que vous aimez, lui dit Nivose ; votre amour n'est plus un sentiment, c'est une maladie.

— Peut-être en épousant Ninette réussirai-je à détruire ses mauvais penchants.

— Hélas ! mon ami, trop de pauvres gens comme nous ont fait ce terrible essai, et même le font tous les jours ! Qu'en ré-

sulte-t-il? Avant de s'allier à une créature dépravée, ils avaient la paix de la solitude et une espérance d'avenir, mais dès qu'auprès d'eux ils voient la honte et le désordre, ils se laissent entraîner par ce poids de malheur et tombent dans le mal. Tous avaient cru purifier leur femme en l'épousant, mais au contraire ils se sont souillés eux-mêmes. Du reste, supposons qu'elle n'amène pas la débauche dans la maison de son mari; quels principes donnera-t-elle à ses enfants; comment leur apprendra-t-elle le bien qu'elle méconnaît, ou qu'elle ignore? Ces pauvres petits doivent-ils être condamnés à vivre dans les ténèbres, parce que vous avez obéi aux faiblesses de votre cœur? Loin de moi la pensée d'insulter la femme tombée. Son ignominie est digne de pitié, comme toutes les misères humaines, mais il ne

faut pas mêler l'ivraie avec le bon grain.

— Pas-de-Chance, vous êtes une âme noble et bonne, vous avez déclaré la guerre à vos défauts, sachez aussi combattre vos passions. N'attachez pas à votre cou une pierre qui vous entraînerait au fond de l'abîme. Le choix d'une épouse est l'acte décisif d'où dépend le bonheur ou le malheur d'un homme. Avant de faire ce pas énorme dans la vie, mesurez la terre sur laquelle vous allez poser le pied.

— Je sens que vous avez raison, Nivose ; et cependant, renoncer à Ninette me semble impossible.

Le terrassier discuta fraternellement avec Pas-de-Chance, et lui expliqua comment l'homme ne peut pas avoir d'énergie morale sans religion; mais le raisonnement ne détruit pas l'amour. Après de longues réflexions, Pas-de-Chance en était

au même point, — il aimait. Ce mot répondait à tout.

Dès le lendemain, cependant, Ninette parut avoir compris qu'il serait méritoire à elle de rompre le mauvais lien que son ami d'enfance s'était créé. Elle s'y prit d'une singulière façon.

Pendant une courte absence de son amoureux, elle appela un marchand d'habits et lui vendit tout le linge qui était dans la commode. A son retour, Pas-de-Chance trouva sa chambre vide et sa commode aussi.

— Elle aurait dû me demander la permission, se dit-il. Mais enfin c'est peut-être pour aller chercher notre déjeûner qu'elle a *lavé* les draps et les serviettes.

Deux heures après, Ninette n'avait pas reparu. Il sortit de chez lui afin d'aller à la rencontre de cette folâtre fille d'Eve.

Il attendit longtemps assis sur une borne, si bien que l'Auvergnat du coin, le prenant pour un concurrent frauduleux, lui chercha querelle, en lui disant qu'il voulait lui voler son ouvrage. Pas-de-Chance le regarda de cet air dédaigneux que prennent les dogues pour répondre aux aboiements des roquets.

— Candide *Auverpin,* lui dit-il, rends grâce au ciel de ce que je ne suis pas en humeur de me battre aujourd'hui, sans doute parce que j'ai trop cogné hier soir à Valentino, mais si tu tiens à garder ta personne au complet, évite de me mettre en colère.

Fatigué de trôner sur sa borne, d'où ses yeux interrogeaient en vain la foule des passants, Pas-de-Chance se disposait à rentrer chez lui lorsqu'une idée lui fit subitement rebrousser chemin. Il venait

de se rappeler l'adresse de Mathurin Soviche. Peut-être Ninette était-elle chez son père. Il se dirigea vers la rue des Gravilliers.

VI

Un club au neuvième étage.

Mathurin Soviche demeurait au cinquième, à en croire la réponse du portier, mais en réalité chaque étage étant double, sa mansarde se trouvait au neuvième. L'ancien habitant de Château-du-Loir était arrivé à Paris pour prendre part aux avantages politiques et sociaux que promettait aux ouvriers la révolution de 1848.

Les crises révolutionnaires ont cela de commun avec les épidémies pestilentielles qu'elles enlèvent dans leur tourbillon les jeunes et les vieux, les sages et les fous. Mathurin Soviche aurait pu vivre paisiblement dans son village; son existence et celle de sa famille y était assurée par son travail; la jeunesse et la beauté de Ninette n'y auraient pas été, comme à Paris, deux cordes roses et dorées, traînant cette pauvre fille vers l'hôpital. Mais les voix rouges s'étaient répandues jusque dans les campagnes; elles y avaient porté le désordre et l'erreur; les unes promettaient le partage des richesses, les autres conseillaient aux campagnards dont le cœur battait fort de se ruer sur Paris, la ville aux évènements, la cité des barricades. Ninette nous a laissé voir quels furent les premiers résultats de la folie de

Mathurin. Elle était tombée dans le grand bourbier de l'amour à vendre, tandis que son père devenait homme politique.

Après avoir monté un escalier noir, surtout vers le faîte, Pas-de-Chance longea un corridor au fond duquel, sur une petite porte vermoulue, il aperçut un écriteau. S'il avait su lire, il aurait probablement accordé un regard à cette majestueuse inscription : *Club des nationalités étrangères et autres.* Il frappa sans façon.

Un homme coiffé d'un bonnet phrygien vint ouvrir.

— Que demandes-tu, citoyen, s'il vous plaît?

Pas-de-Chance reconnut cette voix.

— Vous ne me remettez pas, père Soviche ! s'écria-t-il.

— Ah ! c'est vous ?... c'est toi !...

— Je suis donc bien changé ?

— Oui, mon garçon, tu es changé : tu es encore plus fort que tu n'étais.

— Mais vous, père Soviche, savez-vous que vous n'êtes plus le même ; vous vous êtes laissé pousser la barbe, et puis ce bonnet vous attife d'un drôle d'air.

Mathurin Soviche avait une physionomie très douce ; malgré le ton septembriseur qu'il cherchait à se donner.

— Il ne faut pas juger les hommes sur l'apparence, répondit-il.

— C'est très connu, ce que vous dites-là. Mais où est donc madame Soviche ? et Ninette serait-elle pas ici ?

— Toujours les femmes, ces jeunes gens !

Pas-de-Chance regardait autour de lui. La mansarde dans laquelle il était entré avait quelque ressemblance de dimension avec celle où la famille Bibeau nous est

apparue pour la première fois. Cette mansarde reproduisait en miniature le puritanisme mobilier des clubs de banlieue.

L'un des côtés, réservé au bureau, présentait, sur une estrade formée de deux caisses longues, une chaise et une table pour le président : ce siége triomphal était flanqué de deux autres moins élevés, huit bancs improvisés, planches de sapin clouées sur des bouts de bois, remplissaient le reste du quadrilatère. Deux drapeaux croisés au-dessus du bureau du président surmontaient l'inévitable devise : *Liberté, égalité, fraternité.* Tout cela était si étriqué, malgré ces prétentions au grandiose, qu'on eût dit un club de poche.

— Ce n'est donc pas ici que vous demeurez, père Soviche, demanda Pas-de-Chance.

— Je suis président du club des Natio-

nalités étrangères, répondit celui-ci, et je demeure dans mon club.

— Il n'y a pas de lit.

— Un vrai patriote n'est pas un sybarite.

— Et votre femme?

— Elle est là.

Soviche montrait à Pas-de-Chance une porte masquée par une bannière rouge sur laquelle était écrit : *République universelle.* Pas-de-Chance voulait voir la femme de son premier maître, il alla pousser la porte. Dans un cabinet deux fois grand comme une lucarne, éclairée par en haut au moyen d'une vître enchâssée dans les tuiles, il vit madame Soviche qui préparait une friture sur l'un de ces petits fourneaux portatifs qui servent de chaufferettes aux pauvresses assises sous les porches. Derrière elle étaient entassés un matelas et un

traversin, coucher mobile de ce couple insensé.

Madame Soviche embrassa Pas-de-Chance avec effusion. — Quand il lui demanda si elle n'avait pas vu Ninette, quand il lui eût dit en quel lieu il l'avait rencontrée, la pauvre femme baissa les yeux, une larme mouilla ses joues ternies.

— A quel genre de vie mon ancien patron s'est-il donc voué à Paris?

— Je crois que la politique lui a tourné la tête, répondit madame Soviche.

— Êtes-vous heureuse, enfin?

— Oh non!

— Ces quelques mots échangés à voix basse furent interrompus par de sonores éclats qui firent subitement irruption dans la pièce voisine.

— Tenez, dit madame Soviche, enten-

dez-le donc ; il s'exerce à déclamer un discours.

— Avec qui se dispute-t-il ?

Pas-de-Chance revint dans l'enceinte du club. Mathurin Soviche, debout, tourné contre une muraille, vociférait des phrases incohérentes qu'il accompagnait de gestes épileptiques.

— Père Soviche, dit Pas-de-Chance avec douceur, car il croyait interrompre un accès d'aliénation mentale, vous vous casserez la gorge si vous continuez.

Le nouveau Démosthènes, au lieu de s'arrêter, fit vibrer sa voix avec plus de frénésie. Il termina son rugissement oratoire au bout de dix longues minutes, en s'écriant : « L'hydre de la réaction lève la tête..., écrasons-le ! écrasons-le ! »

— Ces exercices de vocalisations vous font-ils gagner de l'argent, père Soviche ?

— Gagner de l'argent! répliqua le fougueux président du club, tu oses devant moi prononcer ce mot ignoble; j'ai le cœur d'un patriote; je ne songe pas aux faibles intérêts de la vie, quand je vois l'humanité chanceler sur sa base.

— Un patriote a un loyer à payer, une nourriture à se procurer, une famille à protéger.

— Non. Il a une opinion à défendre avant tout.

— Une opinion ne donne pas de quoi vivre, or quels sont vos moyens d'existence, père Soviche?

— Je ne vis pas pour me vautrer dans les plaisirs; je vis pour le triomphe de mes idées et celles de mes amis politiques.

— Vos idées politiques font-elles le bonheur de votre femme et de votre fille?

— On est citoyen avant d'être époux et père. Songe donc, mon garçon, que je m'occupe d'un projet immense. Ce club dont je suis le chef a été fondé par moi, afin de réunir toutes les nations du globe en une seule et grande famille. Ici tu verras des représentants de l'Irlande, de la Pologne, de la Turquie, de tous les pays du monde. Tu nous entendras peser le sort des empires, flétrir les rois et leur horrible tyrannie, juger tous les actes des gouvernements; tu reconnaîtras que nos voix ébranlent la terre comme la foudre, et enfin que notre volonté réagit sur tous les peuples qui attendent de nous le bonheur et la liberté.

A peine Mathurin Soviche avait il terminé sa volcanique déclamation, que trois clubistes entrèrent. Le premier était habillé en Turc, à la manière de ces juifs

d'Alger qui vendent du chocolat, des dattes et des figues sèches ; le second, Anglais d'origine, laissait dénoncer sa profession par sa redingote blonde boutonnée en cuivre armorié, et par l'odeur d'écurie qu'exhalait sa personne ; le troisième, serré dans une crasseuse houppelande à brandebourgs, étranglé par un col en crinoline, habilement posé pour déguiser l'absence de linge, n'avait nul besoin de ses énormes moustaches rousses ni de sa prononciation bizarre pour afficher son origine slave.

— Voici les représentants des nationalités étrangères, dit Soviche.

Pas-de-Chance ouvrait de grands yeux.

— Les nouvelles sont sérieuses, dit le Turc, il faut ouvrir la séance immédiatement.

Avec une gravité magistrale, le prési-

dent Soviche alla prendre son siége. Le Turc s'assit à sa droite, l'Anglais à sa gauche. Pas-de-Chance et le Polonais figuraient la masse des assistants.

Ce fut l'Anglais qui prit la parole sans se lever de son siége, car, vu l'inclination du toit, il eût été obligé de se courber pour rester debout.

— L'Irlande, dont je suis le représentant, dit-il (car, afin de se *poétiser*, il se faisait compatriote d'O'Connell), pousse un cri de désespoir vers la France. Le gouvernement répond par de belles phrases à une demande d'intervention. Je propose de mettre aux voix l'intervention immédiate.

Les quatre clubistes s'étant consultés, votèrent l'intervention à l'unanimité.

Au moment où le président se recueillait afin de rendre en termes solennels la dé-

cision du club, un bruit inopportun troubla le silence : c'était la friture de madame Soviche qui, non contente de se révéler par une fumée épaisse et odorante, s'ébruitait en un rissolement scandaleux.

A son tour, le Polonais parla.

— Varsovie, dit-il, va être bombardé, le féroce Nicolas veut encore boire le sang de mes frères! je demande que cent mille hommes soient envoyés dès demain contre les armées russes.

Cette deuxième proposition, accueillie comme la première, allait être votée lorsque la voix de madame Soviche vint interrompre la décision.

— Faut-il un hachis d'ail sur le merlan? demandait-elle.

Le président plongea sur sa femme un regard farouche :

— Oui, dit-il.

Cet incident n'empêcha point la proposition du Polonais d'être votée avec acclamation.

— Et moi, maintenant, dit Soviche, je mets aux voix la mise en accusation du citoyen Lamartine, qui protége ouvertement les idées réactionnaires. Hier, une dame de ma connaissance s'étant rendue chez ce membre du gouvernement provisoire pour solliciter des secours, la citoyenne Lamartine, après lui avoir donné une somme d'argent, apprenant qu'elle avait une famille, lui a remis deux petits livres en disant : « Ceci apprendra à vos enfants l'obéissance chrétienne. » Est-il possible que la femme d'un véritable républicain tienne de semblables propos (1).

— Non, non ! répondirent les clubistes.

(1) *Historique.* J'ai entendu au club Blanqui formuler cette accusation contre madame de Lamartine.

— Evidemment, reprit le président, c'est le citoyen Lamartine qui fait distribuer ainsi des livres aristocrates. Ce fait peu important en apparence nous dévoile le fond de son âme ; c'est lui qui s'est toujours opposé à ce que la République française envoyât des troupes révolutionner les autres nations. C'est lui qui au sein du gouvernement provisoire représente le parti des modérés, c'est-à-dire des monarchistes. Je réclame donc sa mise en accusation.

Un vote unanime accueillit la proposition de Soviche.

— Mais, dit Pas-de-Chance, après avoir écouté silencieusement ces folies révolutionnaires, à quoi vous sert de voter si souvent et si énergiquement?

— Citoyen, tu n'as pas la parole, dit le Turc.

— Mon garçon, dit Soviche, on te permet de prendre part à notre séance, mais non pas de railler sa dignité. Sache que nous votons parce que nous devons voter.

— Nous voterons jusqu'à la mort ! dit le Polonais d'une voix stridente.

— Prenez ma tête ! s'écria le cocher d'Irlande.

— Et même, ajouta le président, vu la gravité des nouvelles, ne serait-il pas convenable de nous déclarer en permanence ?

— Déclarons-nous en permanence ! s'écrièrent-ils.

— Le club des *Nationalités étrangères* se déclare en permanence, prononça solennellement l'ancien menuisier de Château-du-Loir.

Madame Soviche parut.

— Il n'y a pas de chandelle, dit-elle ; il faut deux sous pour en acheter une.

Le président invita le trésorier, c'est-à-dire son voisin de gauche, à déférer à la demande de sa femme. Mais la caisse du club était entièrement vide et la nuit commençait à tomber.

Pas-de-Chance ne put réprimer un éclat de rire qui scandalisa si fort l'auguste assemblée qu'elle décréta immédiatement l'expulsion du perturbateur.

L'amoureux de Ninette s'en retourna chez lui. Il avait donné ordre qu'on remît sa clef à mademoiselle de Château-du-Loir si elle se présentait. Elle était revenue effectivement, et, tentée sans doute par la solitude, elle avait continué la liquidation mobilière de la fortune de Pas-de-Chance. Cette fois les couvertures et les matelas avaient disparu.

En se voyant ainsi dévalisé et en reconnaissant l'œuvre de Ninette, Pas-de-Chance sentit la chanterelle de l'amour se rompre au fond de son cœur.

Telle fut la fin véridique de cette grande passion qui avait pu résister à bien des désillusions, mais non aux perspectives de flétrissures judiciaires.

Le lendemain, Pas-de-Chance apprenait à Nivose Bibeau comment le mépris avait posé une pierre sur son amour lorsque Pantaléon entra essoufflé.

— Ouf!... fit-il, j'étouffe.

— Quoi de nouveau?

— La Jambe-du-Mort!... prononça-t-il en se parlant à lui-même.

— Es-tu devenu fou? dit Pas-de-Chance.

— Ce ne serait pas étonnant.

— Comme vous suez! observa Bibeau.

— La Jambe-du-Mort!... répéta Pantaléon.

— Que voulez-vous dire? demanda Suzanne.

— Ecoutez tous! Ecoutez!... Je sors du ventre d'une baleine, comme ce monsieur dont parle la Bible ; seulement, au lieu d'y rester trois jours, j'y suis resté trois minutes.

— Il barbotte, dit Pas-de-Chance.

— Lisez, Bibeau, lisez, reprit Pantaléon, en présentant au terrassier la lettre dont la disparition avait attiré à Minot une épithète peu flatteuse.

Bibeau lut à voix basse. Chaque phrase lui arrachait un mouvement de surprise.

— Dieu, s'écria-t-il, vous a mis sur les traces d'un crime. Il résulte de cet écrit qu'un malheureux est privé de sa liberté

par de cruels ennemis ; mais à qui donc cette lettre est-elle adressée ?

Nivose lut la suscription.

A madame la comtesse de Prémouran.

Une triple exclamation accueillit ces derniers mots.

— Un crime commis par cette comtesse-là ne m'étonnerait pas, dit Pas-de-Chance.

— Comment ce papier est-il entre vos mains ? demanda le terrassier.

— C'est un miracle.

Et Pantaléon raconta les évènements qui se rattachaient à son aventureuse exploration de l'hôtel de Prémouran.

— Fais voir tes pièces d'or, dit Pas-de-Chance.

— Les voici.

— C'est à troubler la cervelle d'un homme, des aventures semblables !

— Qui te dit que je n'ai pas la cervelle troublée ? Depuis deux jours il m'est arrivé les histoires les plus extraordinaires ; je suis un roman incarné.

— Mes amis, reprit Nivose, je ne vois en tout cela qu'une manifestation de la volonté du ciel, qui nous a peut-être choisis pour aller délivrer une victime de quelque grande iniquité. Cette lettre porte la date d'hier et le timbre de Villandry.

— Villandry, interrompit Pas-de-Chance, je connais ce bourg. C'est en Touraine ; j'y ai vendu des allumettes quand j'étais marchand ambulant.

— Il faut que nous partions tous trois, dit le terrassier.

— Nous avons justement de quoi payer les frais de voyage.

Et Pantaléon fit sonner ses louis.

— Ça me va, dit Pas-de-Chance, j'aime les expéditions lointaines.

— Une fois à Villandry, on nous indiquera la Jambe-du-Mort et Dieu nous aidera.

Pour Nivose, homme primitif et plein de foi, ce voyage devenait une sorte d'obligation ; pour Pas-de-Chance c'était une occasion de châtier la méchante comtesse de Prémouran; Pantaléon n'y voyait qu'une promenade récréative, cela lui suffisait. Aussi les mille objections et les trois ou quatre larmes que Suzanne opposa n'eurent-elles aucun succès. Les préparatifs de départ ne furent pas longs.

Nivose, Pas-de-Chance et Pantaléon roulaient sur le chemin de fer de Tours. Suzanne se consolait de l'absence de son mari par les caresses qu'elle prodiguait à ses enfants, lorsqu'une visite de Henri,

l'ouvrier des ateliers nationaux, interrompit ses cajoleries maternelles. Il demanda où était Nivose. On n'avait pas recommandé le secret à Suzanne ; elle raconta comment son mari s'était cru obligé d'aller faire un voyage en Touraine. Ce récit causait à Henri une agitation indicible ; tout à coup il se leva :

—Oh ! la Providence ! la Providence !... s'écria-t-il. Et il sortit à pas précipités.

VII

Comment on meurt près Montmartre.

Tuer un homme qui s'était fait une volupté de déshonorer une pauvre famille, alors qu'il avait à sa disposition tous les plaisirs que donne la fortune. C'était pour Calixte Jérusard une chose simple et naturelle comme l'extermination d'un reptile ; mais il voulait un combat où les chances fussent égales : sa confiance en l'équité de

son œuvre était son unique force. Néanmoins, sachant que la meilleure cause ne triomphe pas toujours, pour se mettre en face de la mort, il avait demandé trois jours, car il désirait assurer le mariage de Pantaléon avec Chevrotte ; peut-être aussi avait il d'autres concessions à faire à ses inquiétudes paternelles.

Mais, quand le soir, Calixte rentra chez lui, il ne trouva personne. Vainement il attendit jusqu'au matin. Le jour ne ramena pas son fils. A midi, il envoya aux renseignements chez M. Durousseau. Pleurniche vint lui apprendre que depuis vingt-quatre heures on n'avait pas de nouvelles de Pantaléon. Ce malheureux père attendit encore, puis il alla à la Morgue.

Son anxiété était poignante. Il devait se battre bientôt, mourir peut-être, et son fils l'avait abandonné à cette heure solen-

nelle! Il n'avait plus que les murailles à qui dire ses dernières volontés.

Cette solitude lui déchirait le cœur et le plongeait dans un abattement extrême. Tout le courage dont il avait besoin s'était évanoui. Il se demandait s'il ne valait pas mieux habiter la tombe qu'une maison vide comme la sienne.

Tout à coup la porte s'ouvrit : Jérusard, levant les yeux, vit une grosse fille blonde, la soubrette de Laure.

— Monsieur Jérusard, mademoiselle votre fille vous prie de venir de suite chez elle, avec M. Pantaléon, si c'est possible.

— Laure! s'écria-t-il, heureux de prononcer ce nom en ce moment d'abandon cruel.

— Oui, mam'selle Laure.

Jérusard oubliait tout. Un de ses enfants se souvenait de lui. Cette pensée l'énivrait.

On eût dit qu'il avait peur de réfléchir, tant il se hâtait d'obéir à son premier mouvement.

— Je vous suis, murmura-t-il.

La soubrette marcha devant. Son pas était prompt et robuste. Néanmoins les pieds de Calixte menaçaient toujours ses talons.

— Pourquoi Laure me fait-elle demander? pensait-il; sait-elle que je dois me battre demain? Non, elle serait venue sans doute. Lui a-t-il été impossible de se rendre à la maison?

Ces suppositions battaient sur son cœur comme des marteaux sur une enclume. Mais il s'y mélangeait une certitude ineffable : il allait voir sa fille, celle qu'il avait été forcé de mépriser parce que telle était la loi du monde. Oh! combien il eût payé ce prétexte qui venait le chercher ainsi.

Les rues lui semblaient d'une longueur incommensurable. La grosse soubrette, qui marchait comme une locomotive et soufflait de même, lui faisait l'effet d'un encombrement.

Enfin, il lut de loin, à l'encoignure d'une maison : *Rue de Navarin.* L'instant d'après, il montait l'escalier de Laure en se tenant à la rampe.

Dans le vestibule, Calixte s'étonna que sa fille, prévenue par la soubrette, ne se fût pas avancée pour le recevoir.

Il pénétra dans la chambre et ne s'aperçut pas d'abord que le luxe avait disparu : le parquet s'était dépouillé du tapis d'Aubusson dont il était somptueusement revêtu lorsque Pantaléon l'avait conduit pour la première fois rue de Navarin. Six chaises à fond de paille remplaçaient les fauteuils à sculptures ; aux fenêtres on ne

voyait plus les beaux rideaux de satin rouge ; la levrette à robe grise même n'était plus là. Hélas ! la roue de fortune tourne si vite sur les hauteurs de Bréda ! Aujourd'hui le duvet demain la paille ! Entre le salon et l'hôpital, un jour !

Depuis que la maladie de Laure s'était déclarée dans son intensité, le Turcaret qui défrayait ses dépenses de ménage avait fui une maison où, au lieu d'éclats de joie, il voyait de noires appréhensions de mort. Et pour payer les médecins et les remèdes, peu à peu Laure avait vendu quelque parcelle de son mobilier.

C'est toujours ainsi qu'on les abandonne, ces pauvres filles, quand elles n'ont plus le rire aux lèvres et l'amour aux yeux ! Heureuses encore si elles meurent chez elles, dans la maison qui les a vues

effeuiller voluptueusement leur vie, et la jeter au vent et au plaisir !

De petits rideaux de mousseline, objets de minime valeur, étaient seuls restés aux vitres. — Pour empêcher les rayons du soleil de pénétrer trop vivement, on avait tendu un vieux châle noir sur l'une des fenêtres. Tamisé par cette tenture, le jour arrivait si sombre que Calixte y voyait à peine. Il cherchait à droite et à gauche, avançant vers l'alcôve.

Au chevet du lit était assis un vieux prêtre à cheveux blancs. Sur un édredon se détachait entre deux flots de boucles blondes une figure verdâtre que Jérusard ne reconnaissait pas.

— Père, dit le prêtre en se levant, Dieu a fait grâce à cette enfant, donnez-lui votre bénédiction.

Calixte ne comprenait rien à tout cela ;

mais il se ployait sur l'enfant que lui montrait le prêtre. Il s'arrêta immobile, la bouche et les yeux grands ouverts, puis il se renversa en arrière.

— Laure ! ma fille !... s'écria-t-il; ma fille ! ma fille !

Une main blanche, amaigrie, sortit lentement du lit et se tendit vers Calixte, qui la saisit, la baisa en l'inondant de larmes.

— Mon père, dit Laure d'une voix gutturale, à peine intelligible, ne vous attristez pas, je suis bien heureuse.

Le prêtre avait quitté la chambre de la mourante. — C'était une phthysie pulmonaire qui emportait Laure vers la tombe. Cette maladie, presque toujours mortelle, éteint ses victimes sous une lente agonie exempte de douleurs et de convulsions. Depuis une semaine environ, Laure entrevoyait sa fin prochaine ; mais au lieu de

s'en effrayer, elle souriait à la mort ; nous avons vu comment elle était allée à Valentino faire ses adieux à la vie et boire du Champagne avec Pantaléon, malgré la toux qui démolissait sa poitrine, — extravagance lugubre qui avait hâté les progrès du mal.

— Où est donc mon frère ? murmura-t-elle ; j'aurais bien voulu le voir avant de mourir.

— Mourir, prononça Calixte, toi, mourir ! Un médecin, vite ! allez chercher un médecin !

Ces cris s'adressaient à la soubrette qui debout comme une borne au milieu de la chambre faisait sur ses doigts un calcul mystérieux.

— Monsieur, répondit-elle froidement, le médecin sort d'ici.

— Non... murmura Laure, plus de mé-

decin, mon père ; ils n'ont rien à me conseiller.

— Mais qui donc t'a assassinée ainsi? Pourquoi es-tu si pâle et si faible ? demandait Calixte.

Il n'y avait plus qu'un regard terne dans les yeux de Laure ; ses joues tombantes laissaient saillir les pommettes comme si les chairs se fussent séparées des os, mais un air de douce résignation et d'espérance chrétienne se lisait sur sa physionomie.

— C'est moi-même qui me suis assassinée, dit-elle ; c'est mon fatal oubli de toute vertu : aussi je ne regrette pas la vie.

— Crois-tu donc que tu vas mourir ! s'écria Calixte.

— N'en doutez pas.

— Non, non, ce n'est pas à ton âge qu'on meurt. La mort n'a pas besoin de prendre une jeune fille comme toi, lorsqu'il y a

tant de vieillards qui attendent leur tour. Laure, j'ai eu des torts envers toi ; j'aurais dû oublier tes égarements et venir te chercher quand tu as déserté ma maison ; je te demande pardon de ma sévérité ; j'en ai souffert autant que toi, peut-être plus encore. C'est le monde qui est cause de tout ; tu sais comme on pense et quels sont les préjugés de ce qu'on appelle les honnêtes gens. Eh bien ! j'ai obéi à ces préjugés que je maudis. Cela me coûtait des larmes de sang, c'était cruel, barbare, n'importe ! Par faiblesse, j'obéissais aux convenances. Mais, maintenant, Laure, vis, je t'en supplie, vis, et tu reviendras chez nous, là-bas, tu y auras un lit semblable à celui-ci, avec des rideaux et des broderies. Je t'achèterai de belles robes, puisque tu les aimes tant, et le dimanche je te promènerai à mon bras partout. Viens ! — Ah ! tu ne

veux pas venir ; je crois que tu ne me pardonnes pas !

— Vous, mon père, vous me demandez pardon, dit Laure. Ah ! que ne suis-je morte il y a trois ans, lorsque je ne vous avais encore causé aucun chagrin !

— Ne parle pas ainsi.

— Mais au moins ne changez pas les rôles de la sorte ; c'est moi qui dois m'humilier devant vous et implorer. Je pouvais être votre consolation, j'ai été votre désespoir. Cette pensée serait terrible pour moi en ce moment suprême si je n'avais écouté ce bon prêtre que vous avez vu. Il m'a tranquillisée en me parlant de la miséricorde de Dieu et de la vie éternelle vers laquelle mon âme s'envole.

La voix de Laure s'affaiblissait de plus en plus. Calixte cherchait à réchauffer

dans ses mains les doigts glacés de l'agonisante.

— Comme tu as froid, lui dit-il avec terreur.

— C'est la mort qui me gèle, répondit Laure. Mais où est donc Pantaléon ?

— Il n'était pas à la maison quand on est venu me chercher.

— Je ne lui dirai donc pas adieu ?

— Oh ! tu te trompes, Laure ; tout n'est pas fini pour toi. Tiens : tes yeux ont repris leur éclat, tu es moins oppressée.

Il est une phase d'agonie qu'on nomme vulgairement le *mieux de la mort ;* c'est l'instant où la vie, prête à abandonner le moribond, se concentre sur ses traits qu'elle baigne d'une dernière lueur.

La soubrette calculait toujours sur ses doigts. Elle s'était retirée dans l'embrâsure d'une fenêtre, afin de ne pas trop

entendre la voix de Laure ou celle de Calixte.

— Je vais enfin revoir ma mère, murmurait Laure ; je lui dirai combien vous avez été bon pour moi, vous, mon père ; oh ! cela ne l'étonnera pas ; mais je me demande comment je la reconnaîtrai dans le ciel. J'étais si jeune quand elle est morte ; c'est à peine si je me rappelle ses traits.... Et puis Sulpice que je retrouverai..... ce bon Sulpice... il m'aimait bien ; mais il ne m'aurait jamais pardonné les erreurs de ma vie.

Calixte sanglottait..

La soubrette s'avança, elle avait terminé ses calculs. Les larmes du vieillard et l'agonie de Laure ne causaient pas la moindre émotion à cette fille. En général, il n'est pas de femmes moins sensibles que les Dorines du quartier Montmartre. Leur

passion unique est l'argent. Les prodigalités de leur maîtresse, sont les agiotages sur lesquels elles gaspillent. Dès que ces prodigalités cessent sans espoir de retour, elles regardent de quel côté elles prendront leur vol comme des pies rassasiées. Celle-ci, avant de s'élancer vers de nouveaux hasards, voulut en finir avec Laure.

— Mademoiselle, vint-elle dire d'un ton ferme, vous me devez 54 francs, voudriez-vous avoir la bonté de me payer, puisque vous allez mourir ?

Cette dureté n'était chez cette femme ni cruauté ni dépravation, mais épaisseur de sentiment. A ces yeux, Laure, en mourant si jeune et encore si belle, faisait simplement une manière de faillite, sur le bilan de laquelle ses gages de soubrette ou

le *montant de ses notes* ne devaient pas être portés.

Si Calixte eût écouté le mouvement d'horreur que lui inspirait cette demande si affreusement inopportune, la soubrette eût devancé sa maîtrese dans l'éternité.

— Ma fille se meurt, dit-il, et vous choisissez ce moment pour lui parler de choses semblables !

— C'est toujours à l'heure où l'on part qu'on vous apporte la carte.

— Quelle bête féroce as-tu donc à ton service, ma fille ?

— Vous savez bien, Agathe, que je n'ai pas d'argent, répondait Laure.

— Trouvez-en.

— Sortez ! sécria Calixte, sortez !

— Je demande mon dû.

— Sortez !

Agathe hésita un instant, puis elle sortit en hochant la tête.

— Tu es donc dans la misère ?

— Non... ne vous inquiétez pas de cela, mon père ; ne pensons plus qu'au présent. Je suis riche, j'ai le ciel devant moi.

— Toujours cette pensée de mort !

— Envisageons-la sans frémir, car sa réalisation n'est pas éloignée. Approchez-vous davantage, mon père, tenez-moi bien. Il me semble que le lit remue et que je vais rouler sur le plancher... là, je suis mieux. Que disions-nous ? Ah ! nous parlions de ma tombe. Je ne veux que quatre petits cyprès et du gazon... Si c'était possible, il faudrait m'enterrer au Père-Lachaise, auprès du caveau de... Je vous demande pardon de vous parler de *lui ;* mais je l'aime encore, vous savez, celui qui est mort au bois de Vincennes...

Un gémissement douloureux s'exhala de la poitrine de Jérusard.

— Je voudrais être enterrée auprès de son caveau ; n'est-ce pas, mon père, vous ferez votre possible pour qu'il en soit ainsi.

— Je te le promets... balbutia-t-il.

— Et puis, continuait Laure en prenant un accent de supplication inexprimable, vous recommanderez à la plieuse de laisser dans ma main gauche, sur ma poitrine, le papier qu'elle y trouvera, c'est la lettre que... c'est une lettre enfin.

Chacune de ces paroles tombait comme une goutte de plomb fondu sur le cœur de Calixte.

La soubrette reparut.

— Le porteur d'eau est là, madame, il menace de faire une scène si vous ne lui payez pas les trente sous du mois.

— Payez-le ! dit Calixte en jetant une pièce de deux francs à Agathe.

— Il y a aussi le marchand de meubles ; il dit que vous avez vendu les fauteuils d'ici. Il veut emporter le lit pour se garantir de son reste de compte. Et le restaurateur me soutient que vous ne devez pas être malade.

— Les misérables ! ils tombent comme des corbeaux avant que la victime soit morte ! s'écria Jérusard ; s'ils entrent ici, je les écrase !

— On paie les créanciers et on ne les *bouscule* pas, dit la soubrette.

— Mon père, donnez ma montre, répondit Laure ; elle vaut bien cinquante-quatre francs.

Avec une avidité toute judaïque, la soubrette sauta vers la cheminée et y prit une fort jolie petite montre plate en or.

— Je vous remercie, madame ; certes, mon intention n'est pas de vous quitter tant que vous aurez besoin de moi.

Elle sortit.

— Quel monde infâme t'entourait, ma fille !

— Aussi je le quitte sans regret. — Mais où est donc Pantaléon? Je ne le verrai pas, s'il tarde une minute encore. — Tenez, les créanciers qui vocifèrent.

Calixte entendit la voix du tapissier et du restaurateur.

— On peut très bien mourir sur une paillasse, disait l'un.

— Quand on sent qu'on ne peut pas vivre, on va à l'hôpital et on ne se fait pas traiter chez soi, disait l'autre.

— C'est encore une manière de tromper le pauvre monde !

— Sans en avoir l'air !

— Race abjecte ! s'écria Jérusard : vous insultez à la mort !

— Mon père, ne faites pas attention. Allez me chercher..... Je n'ose pas vous avouer ma dernière fantaisie.

— Que veux-tu, ma fille ? Parle.

— J'ai envie d'entendre jouer un air d'orgue.

— Un air d'orgue !

— Je veux mourir... en musique.

— Mon enfant, as-tu ta raison ?

— Un orgue !... Je vous en supplie, allez me chercher un orgue !

Jérusard n'écoutant que son désir de satisfaire sa fille, s'élança par la rue en criant : Un orgue !... un orgue !...

Il courut à droite et à gauche, répétant ce cri bizarre. Et les passants, à la vue de ce vieillard pâle, qui sanglottait sa question, reculaient épouvantés, comme s'ils

eussent rencontré un cercueil animé qui leur aurait demandé l'adresse de Musard.

Enfin, il ramena un joueur d'orgue. Laure sourit en voyant l'instrument.

— Une walse, dit-elle; mais qu'on joue bien doucement.

Les créanciers rugissaient toujours dans l'antichambre. Quand ils entendirent cette harmonie, ils poussèrent des hurlements semblables à ceux que la musique arrache aux chiens.

— Ouvrez-leur, dit Laure; mon père, faites-les entrer.

Introduits dans la chambre de la mourante, ils s'arrêtèrent, car la scène qui s'offrait à eux les glaça. Debout, au milieu, un homme tournait la manivelle de l'orgue, Calixte, tombé à genoux auprès du lit, versait des torrents de larmes et regar-

dait sa fille qui râlait en battant la mesure.

Tout à coup le vieillard jeta un grand cri : Laure ne battait plus la mesure, elle ne remuait plus, elle n'entendait plus, elle était morte.

L'orgue jouait toujours.

Jérusard se pencha sur le cadavre de sa fille et le prit dans ses bras.— Le tapissier emporta deux édredons, le tailleur une robe de drap noir à peu près neuve, le restaurateur passa dans la cuisine pour faire son choix.

Pendant toute la nuit, le père veilla sa fille. Puis il suivit seul le corbillard qui emporta le corps.

Lorsqu'il revint rue Geoffroy-Lasnier, la concierge le regarda avec effroi, tant il était changé.

— On vous attend demain matin rue de la Muette, lui dit-elle.

VIII

Encore la Jambe-du-Mort.

Mais puisque c'est seulement demain que le père Jérusard doit se battre, profitons de l'instant d'intervalle que présentent ici les évènements, et devançons un peu les trois voyageurs que nous avons vus partir pour la Touraine.

Depuis quelques jours le manoir de la Jambe-du-Mort s'était assombri d'une

nouvelle particularité. De grands cris s'élevaient à toute heure, à minuit comme à midi, de l'ancienne *folie* du marquis de Boutouzel. Les rustiques habitants de Chinon ou de Villandry, qui, en passant par hasard près de cet étrange domaine, avaient entendu ces sinistres clameurs, s'étaient hâtés de composer une fable effrayante pour justifier la peur dont ils avaient été saisis ; chacun inventa la sienne; si bien que la Jambe-du-Mort, déja suffisamment noircie par la tradition à laquelle elle devait son nom, devenait la Samarcande des contes les plus fantastiques. Cependant il ne s'y était passé que des choses naturelles, — naturelles pour les Machu.

Après qu'un coup de feu tiré sur le comte, lors de son évasion, eut débarrassé Bertrand et sa femme de leurs fonctions de

geôliers, Martin le cocher avait vivement manifesté le désir de retourner à Paris. Son frère avait beau lui dire qu'il fallait absolument cacher à Reine la mort du comte, et que son retour éveillerait des soupçons, rien ne pouvait vaincre son entêtement. Bertrand imagina des festins continuels afin de le détourner de ses idées fixes. Il ne quittait lui-même le verre ou la fourchette que pour écrire à sa fille et satisfaire la cruauté de celle-ci en lui disant que le pâlot se portait bien, c'est-à-dire qu'il souffrait beaucoup. Mais Martin avait des ivresses turbulentes : il menaçait de passer par-dessus les murs si on ne lui ouvrait pas les portes. Bertrand lui montrait alors son fusil chargé en lui disant : — Tu sais comment je traite ceux qui s'enfuient sans ma permission.

Le cocher répondait par des grogne-

ments, mais il n'osait pas affronter une scélératesse qui avait fait ses preuves. Il promettait de se venger plus tard et laissait éteindre sa colère sous des flots de vin.— Un jour qu'il avait réitéré ses menaces en buvant jusqu'à tomber ivre-mort, Bertrand et Marianne le prirent, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et allèrent le déposer dans le cachot qui avait failli servir de tombe au comte Henri de Prémouran.

Qu'on se figure un tigre qui, s'étant endormi libre, se réveille encagé, on aura une idée de Martin se trouvant, au sortir de son ivresse, enfermé dans cette prison. Sa rage fut telle que pendant vingt-quatre heures il se déchira les mains et le visage contre les grilles de fer. Quand Marianne ou Bertrand lui apportait sa nourriture, il avait de véritables accès d'hydrophobie.

— Ah! lui disait son frère à travers le

guichet, tu voulais nous abandonner et nous dénoncer peut-être ; apprends à réfléchir, mon gros, lis ces bons livres dont le pâlot faisait ses délices ; cette solitude te rendra plus circonspect, et peut-être ne sera-t-elle pas nuisible à ta santé.

Ces sarcasmes exaltaient la fureur du cocher, au point que Bertrand se retirait plein d'effroi.

Martin songeait bien à s'évader comme le comte, mais la muraille avait été formidablement réparée, et le moindre morceau de fer qui aurait pu servir à creuser une ouverture avait été soigneusement enlevé.

La vie de ce second prisonnier de la Jambe-du-Mort ne ressembla nullement à celle du premier. Au lieu de devenir philosophe, il devint fou. A de courts intervalles, on entendait des plaintes que les

échos de la forêt reproduisaient comme un grondement de tonnerre.

En incarcérant ce malheureux, les Machu n'avaient pas prévu les conséquences de leur illégalité. La démence de Martin les épouvanta plus qu'elle ne les attendrit; ils essayèrent d'entrer en pourparlers avec lui. Mais dans ses tempêtes, il n'exprimait plus que le désir effréné de boire leur sang. Ce n'était plus un homme, c'était une bête féroce dont il eût été dangereux de desserrer la chaîne.

Ce fut sur ces entrefaites qu'un avis de Reine invita Bertrand Machu à se rendre immédiatement à Paris. Inquiété par ce mandat de comparution subit, Bertrand prit à peine quelques minutes pour faire ses préparatifs de voyage. Sa femme l'accompagna jusqu'à la porte extérieure du clos de la Jambe-du-Mort. Il lui donna les

instructions qu'elle devait suivre à l'égard du prisonnier; mais elle l'interrompait toujours. . .

— Notre fille saurait-elle que le Pâlot est mort?...

— Non, elle ne peut avoir appris ce qui s'est passé ici, répondait Bertrand. Ecoute donc ce que je te disais relativement à Martin. Il faut le traiter avec douceur.

— La justice aurait-elle découvert quelque chose là-bas?

— N'oublie pas de lui dire que s'il veut ne pas crier pendant huit jours seulement, nous lui rendrons sa liberté.

Marianne était trop préoccupée pour prêter la moindre attention à ce qui ne concernait pas sa fille. Aussi cette conversation n'était-elle qu'un imbroglio bizarre.

— Son mari lui aurait-il fait des *traits?* reprit-elle.

— Offre-lui du vin et même un peu d'eau-de-vie ; ça pourrait l'apaiser.

— J'ai envie d'aller avec toi à Paris...

— Marianne, es-tu folle ?

— Je ne suis pas tranquille.

En parlant ainsi, les Machu avaient dépassé la porte du clos et se trouvaient par conséquent à quelque pas du mur qui entourait la Jambe-du-Mort.

Or, trois hommes rôdaient autour de ce mur. Évidemment ils avaient l'intention de pénétrer dans le domaine, mais ils ne voulaient pas s'astreindre aux formalités d'une introduction ordinaire. Profitant de l'entrebâillement de la porte, ils se glissèrent dans l'intérieur sans avoir été aperçus par Bertrand et par sa femme.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai de tristes pressentiments, disait celle-ci.

— Va, ne crains rien; nous sommes

toujours les maîtres d'une belle fortune.

— Quand je songe que, pour l'acquérir, nous avons tué le comte...

— Idiote ! est-ce qu'on songe à ces choses-là. — Tu vas me faire manquer la voiture de Tours avec toutes tes réflexions. Allons, adieu... Fais en sorte que Martin ne se doute pas de mon absence.

— Adieu, dit Marianne.

Et du regard elle suivit son mari jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les arbres de la forêt, puis elle rentra lentement, la tête penchée, et elle referma la porte. Après quoi, comme pour se distraire, elle vint au guichet du prisonnier. Martin se promenait dans son cachot comme un ours dans sa fosse.

— Beau-frère, lui dit-elle, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Si vous êtes

sage et paisible pendant huit jours, votre liberté vous sera peut-être rendue.

— Alors, malheur à vous ! grommela-t-il, car si cette porte s'ouvrait, je ne sortirais d'ici que pour vous tuer, vous et votre scélérat de complice.

— C'est bon à savoir, dit Marianne en frissonnant.

Mais il lui sembla entendre marcher au-dessus de sa tête ; elle remonta tremblante, se soutenant au mur ; ses genoux faiblissaient.

Dans la pièce au-dessus, elle se trouva tout à coup en présence des trois hommes que nous avons vus entrer si clandestinement.

C'étaient Pas-de-Chance, Pantaléon et Nivose Bibeau.

— Que demandez-vous ?... Que voulez-vous ?... balbutia-t-elle.

— Enfin il y a donc quelqu'un dans cette maison, dit Pas-de-Chance; nous commencions à désespérer. Permettez-nous de nous asseoir, madame, car nous venons de loin et nous sommes fatigués.

Chacun d'eux prit un siége et s'assit sans façon. Marianne s'efforça de surmonter le trouble que lui suscitait cette visite.

— Notre apparition vous étonne, madame, dit Nivose, cela se conçoit; mais votre surprise sera plus grande quand vous saurez le motif qui nous amène.

— Qui nous amène à la Jambe-du-Mort, ajouta Pantaléon, heureux de pouvoir prononcer cet assemblage de mots fantastiques pour lui.

— Je ne vous connais pas, dit la Machu, je ne veux pas vous connaître... Allez-vous-en !

— Elle n'a pas le moindre plaisir à

nous voir, murmura Pas-de-Chance.

— Madame, reprit Nivose, nous arrivons de Paris tout exprès pour voir la Jambe-du-Mort.

— Etes-vous des malfaiteurs? s'écria Marianne.

— A cet égard, rassurez-vous; nous sommes d'honnêtes gens, et non seulement nous voulons faire un peu de bien, si c'est possible, mais encore empêcher le mal autant qu'il sera en notre pouvoir.

— Par où êtes-vous donc entrés?

— Ça l'intrigue, dit Pas-de-Chance.

— Vous avez escaladé le mur, et vous vous dites d'honnêtes gens!...

— Permettez-moi de rectifier votre erreur, répliqua Pantaléon. Nous sommes entrés par la porte que vous aviez laissée ouverte.

— Du reste, ce n'est pas à vous parti-

culièrement que nous désirons parler.

Et Nivose déroulait la lettre surprise aux secrets de Reine.

— Nous désirons voir M. Machu.

— Tout cela n'est qu'une comédie répliqua Marianne. Vous demandez mon mari parce que vous savez qu'il n'est pas ici.

— Non, madame, nous demandons votre mari, parce que c'est lui qui a signé cet écrit.

Marianne s'avança pour voir la signature de Bertrand. Elle recula terrifiée en reconnaissant une lettre adressée à sa fille.

— La frayeur que vous manifestez suffirait à prouver que nous ne nous sommes pas trompés dans nos interprétations, et puisque votre mari est absent, nous allons vous interroger vous-même.

— Je n'ai pas de questions à entendre ni de réponses à faire.

— Oh ! la mère, vous allez nous répondre avec empressement, dit Pas-de-Chance. Ah ! cré-nom !

— Des circonstances providentielles, continua Nivose, nous ont révélé un mystère qui ressemble à un crime ; c'est relativement à cela que nous vous prions de nous donner quelques détails.

— Ah ! mon Dieu, dit Marianne, pourquoi Bertrand est-il parti !

— Sa présence ne serait d'aucune utilité.

— Il vous aurait reçus à coups de fusils.

— Parce qu'il aurait eu peur comme vous que nous ne rendissions la liberté au malheureux que vous nommez le Pâlot.

— Le Pâlot !

— Asseyez-vous, bonne femme, dit Pan-

taléon en ricanant ; vous obliquez sur vos *guiboles*.

— Assez de préliminaires ! s'écria Pas-de-Chance ; vous avez ici une prison que nous voulons ouvrir. Montrez-nous la porte et que cela finisse.

— Vous êtes trois lâches ! vous voulez abuser de la faiblesse d'une femme.

— Nous voulons visiter cette maison, voilà tout.

— Mais j'y suis seule, mon Dieu !

— Nous croirons mieux nos yeux que vos paroles.

Un long gémissement, saccadé comme le rugissement d'un lion, vint tout à coup faire tressaillir Marianne.

— Ce cri nous en dit assez, et il nous indique où est la prison du Palôt ; ce doit être ici dessous.

— Vous ne passerez pas ! s'écria Ma-

rianne, en barrant le passage aux trois Parisiens.

— Ah! madame Machu, si vous vous révoltez, nous serons obligés de vous attacher à un arbre, dit Pas-de-Chance, en la saisissant aux poignets de manière à lui laisser deux bracelets rouges.

— De quel droit voulez-vous visiter la maison que j'habite? hurlait-elle en se tordant sous l'étreinte de Pas-de-Chance.

Mais Nivose et Pantaléon avaient trouvé l'escalier qui conduisait à la prison et ils descendaient tous deux sans écouter ses imprécations.

Ils s'arrêtèrent devant la porte à guichet; là Pas-de-Chance vint les rejoindre.

— Eh! monsieur le prisonnier, veuillez nous indiquer comment on ouvre la porte; nous venons vous délivrer.

Nivose apercevait à travers le guichet

une figure écarlate dont les yeux brillaient comme des charbons ardents.

Il n'y a qu'à tirer les deux verroux, dit Pantaléon, et tourner cette clef dans cette serrure.

Ils ouvrirent la terrible porte.

Martin, debout au milieu de sa prison, fixait sur eux des regards effarés.

— Ils appellent ça un pâlot, murmura Pas-de-Chance en observant les tons pourprés que trois mois d'exaspération continuelle avaient répandus sur les traits du prisonnier.

— Vous êtes libre, mon ami, lui dit Nivose.

— Où sont donc, dit-il, les misérables qui m'ont enfermé ?

— Si vous demandez une dame un peu récalcitrante, qui nous a reçus en nous agonisant, elle est là-haut.

Martin se rua vers l'escalier en poussant une clameur sinistre. Mais soudain un tourbillon de fumée épaisse et lumineuse l'enveloppa.

Désespérée de ne pouvoir s'opposer par la force aux projets de ses trois visiteurs inattendus, Marianne s'était imaginé de les livrer aux flammes. Elle avait été chercher quelques brassées de paille, et après l'avoir disposée de manière à leur fermer toute retraite, elle y avait mis le feu.

L'hésitation de Martin ne fut pas de longue durée, il passa au travers du tourbillon.

IX

Le supplice de la roue.

Marianne n'attendit pas que l'incendie se fût entièrement développé pour s'éloigner de la Jambe-du-Mort. Néanmoins sa fuite était lente. A peine eut-elle fait quelques pas hors de la maison, qu'elle se demanda où elle irait chercher un asile au cas où le feu dévorerait le bâtiment.

Arrivée près du mur extérieur, elle se

retournait lorsqu'elle aperçut Martin qui courait vers elle. Alors, éperdue, elle s'élança dans la forêt.

Le danger rend agile : Marianne était en ce moment une vivante preuve de cette vérité ; elle enjambait les broussailles avec la vélocité frénétique d'une vieille biche qui entend sonner le halali ; les branches lui fouettaient la figure ; les ronces lui déchiraient les pieds. Martin la poursuivait toujours. Mais, soit que la colère produise l'effet contraire de la peur, soit que la captivité eût alourdi le cocher, il ne paraissait devoir atteindre Marianne qu'après une poursuite acharnée.

La rivière dans les eaux de laquelle nous avons vu tomber le comte de Prémouran, serpentait sous les arbres de la forêt, comme nous l'avons dit, et allait se confondre avec la Loire, après avoir baigné

des prairies et fait tourner un superbe moulin, distant de la Jambe-du-Mort comme Notre-Dame l'est du Panthéon.

Ce moulin avait une grande roue noire qui tournait sans cesse sous les efforts d'une cataracte, formée en cet endroit par une différence de niveau. L'eau se brisait avec rage sur la machine mouvante, et jetait au loin un bruissement majestueux. Autour du moulin s'étendait une prairie. D'un côté du ruisseau, des villageois et des villageoises fêtaient un lendemain de noces. Les uns dansaient, les autres buvaient. Un vieillard, debout sur une barrique, arrachait à son violon des grincements qu'il accompagnait de cris joyeux ; le marié, gros joufflu, jouait à la main-chaude. C'était une joie naïve et bruyante, alimentée par de flamandes libations. Des jeunes filles, fatiguées de danser, s'étaient

assises sur l'herbe autour d'un paysan à longue chevelure blonde, qui, sur un air langoureux, chantait la légende que voici :

Toujours à la nocée
Le diable fait le guet
Pour voler le bouquet
De dame l'épousée.

C'était en l'an mil deux ou trois ;
Une fort belle meunière
Epousait un villageois
Tourné comme un gentilhomme.

Sur le gazon de Plessis
Un violonneux les arrête :
« Dansez avec moi, mes amis,
Ma musique est très amourante. »
L'épousée s'y fiant,
Veut qu'à l'instant on s'en donne ;
Sur un arbuste auparavant
Sa couronne elle dépose.

Quand elle revint le chercher,
L'arbuste avait grandi d'une aune :
« Mes fleurs, pourquoi vous percher
Si haut ? » disait la meunière.

Mais l'arbre s'élevait toujours,
Si bien qu'à perte de vue
Il emportait les fleurs d'amour
Déjà jusqu'en les nuages.
« Mon Dieu ! qui donc ira chercher
Ma couronne tant aimée ? »
Le violonneux dit : « Un baiser,
Et moi, j'irai, ma mignonne. »

Sur ce front audacieux
La meunière avec une larme
Pose un baiser doucereux ;
— Puis le musicien se signe.
« Allons, montons, puisqu'il le faut.
J'ai peur vraiment que j'en ai honte ;
Comment jamais aller si haut !... »
Sur l'arbre il grimpe, grimpe, grimpe...

Hélas ! le pauvre violonneux,
Plaignez tous son infortune,
Il disparut dedans les cieux
Avec l'arbre sorti de terre

Toujours à la nocée
Le diable fait le guet
Pour voler le bouquet
De dame l'épousée.

Tout-à-coup une scène affreuse vint in-

terrompre cette fête. La danse fut suspendue et le vin délaissé. Une femme échevelée, exténuée, venait de tomber à genoux sur l'autre rive. Elle n'avait plus de voix, il faut croire, car elle ouvrait la bouche pour crier, mais aucune vibration ne sortait de sa poitrine.

C'était Marianne.

Martin l'atteignit enfin. Il la saisit par les cheveux.

— Grâce ! grâce ! lui dit-elle.

— Où est Bertrand ? s'écria le féroce évadé.

— Il est à Paris, chez sa fille.

— C'est lui qui t'avait dit de mettre le feu à ma prison !

— Non... pitié !

— Pitié pour toi !..... tu ne te souviens donc pas de ce que je t'ai promis !...

— Au secours ! murmura Marianne d'une voix à peine intelligible.

Martin la traînait vers la rivière. En un suprême effort, elle essaya de lutter une dernière fois. Avec ses ongles, elle laboura les bras de son ennemi ; mais lui, arrivé au-dessus de l'eau, enroula doublement ses poings dans les cheveux de sa victime, et la mit en mouvement comme un enfant ferait d'une fronde.

Les villageois poussèrent un cri d'horreur. Mais, séparés du lieu du crime par un cours d'eau profond et rapide, aucun d'eux ne pouvait empêcher l'atroce vengeance de Martin. La chevelure de Marianne lui resta presque entière dans les doigts, et la malheureuse alla s'engouffrer comme une masse dans le courant de la cataracte qui faisait mouvoir le moulin. Ce drame fut couronné d'une hideuse pé-

ripétie : le corps de Marianne, pris entre le lit de pierre et la machine tournante, s'y attacha comme un patient sur la roue de torture.

On vit ainsi cette malheureuse disloquée, mutilée, reparaître et plonger de minute en minute.

— Et maintenant à l'autre ! s'écria Martin en s'élançant vers la route de Paris.

Quand le meunier arrêta son moulin, il n'y avait plus qu'un cadavre sur la roue, et la rivière était rouge comme si elle n'eût charrié que du sang.

Revenons à Nivose Bibeau et ses deux amis, que nous avons laissés dans un tourbillon de fumée. Pas-de-Chance avait eu l'excellente inspiration de tirer à lui la paille enflammée. Cette manœuvre ayant dégagé l'escalier, ils étaient remontés tous les trois

vers l'étage supérieur. De là, au moyen de quelques seaux d'eau, ils éteignirent ce commencement d'incendie.

— La Machu, dit Pas-de-Chance, avait l'intention de nous faire rissoler.

— Mais où est-elle ?

— Et le prétendu Pâlot, qu'est-il devenu ?

— Je commence à croire, dit Pantaléon, que nous avons rendu la liberté à un fou. Qu'en pensez-vous, Nivose ?

— J'avoue ne rien comprendre à nos aventures. Quel intérêt pouvait avoir la comtesse de Prémouran à tenir cet homme enfermé ?

— Maintenant nous sommes seuls à la Jambe-du-Mort, dit Pas-de-Chance.

— La Machu aurait-elle été chercher des défenseurs ?

— Voici quelqu'un !...

— Il a trouvé la porte ouverte comme nous, celui-là.

— Il avance lestement.

Les trois Parisiens observaient dans l'avenue un quatrième personnage qui se dirigeait vers la maison.

— Serait-ce la Machu ? dit Pantaléon.

— Mais, Nivose, regardez donc, dit Pas-de-Chance ; il me semble reconnaître ce camarade.

— Il me semble aussi...

— C'est Henri ?

— C'est lui !...

L'instant d'après, l'étrange ouvrier des ateliers nationaux, toujours vêtu avec la modestie sous laquelle il nous est apparu au milieu de sa brigade, tendait la main à Nivose et à Pas-de-Chance. — Immo-

bile, Pantaléon le regardait ouvrant la bouche.

— Je vous étonne beaucoup, mes amis, leur dit-il; ma présence inattendue vous cause une sorte de stupéfaction.

— Qui a pu vous dire que nous étions ici ? Comment y êtes-vous venu ?

— Une heure après votre départ de Paris, je suis allé voir madame Bibeau ; elle m'a tout dit : c'est pourquoi me voilà.

Pantaléon prit Pas-de-Chance à part.

— Ne vous fiez pas à cet individu, dit-il.

— C'est un de nos amis.

— Ne vous fiez pas à lui, vous dis-je.

— Tu veux rire.

— J'en ai une sueur froide..... C'est l'homme aux pièces d'or !

Henri avait entendu ; il s'approchait de

Pantaléon, qui reculait sans pouvoir dissimuler une mystérieuse frayeur.

— Oui, s'écria-t-il, enfin, vous êtes l'homme aux pièces d'or, vous avez sa barbe, sa figure, sa taille, tout!

— Ce que vous dites est vrai... Je dois lui ressembler singulièrement.

— Et même, reprit Pantaléon en regardant Henri plus fixement encore, savez-vous à qui vous ressemblez? Oui, je veux être envoyé en Icarie, si vous ne lui ressemblez pas un peu. Vous me rappelez mon frère! mon frère qui est mort...

— Etes-vous bien sûr qu'il soit mort? lui dit Henri.

— Ah!... s'écria Pantaléon, ne me dites pas de ces choses-là, vous me percez le cœur. Vous ne voyez donc pas que, si vous étiez mon frère, Sulpice... ah! tenez, te-

nez, dites-moi vite si vous êtes mon frère, cette incertitude m'étrangle.

Les larmes ruisselaient sur les joues de Pantaléon.

— Je ne suis pas votre frère ; mais, je vous l'affirme, Sulpice n'est pas mort.

— Sulpice n'est pas mort !

Le menuisier s'appuya sur Pas-de-Chance qui pleurait lui-même comme la fontaine des Innocents.

— Où est mon frère alors, où est-il, je vous en supplie? Oh! ces émotions-là peuvent tuer un ébéniste !

— Mon ami, dit Henri, en lui pressant la main, dès que nous serons de retour à Paris, vous verrez votre frère ; mais, avant de partir, écoutez-moi tous trois. J'ai de grandes choses à vous dire, de grands mystères à vous expliquer.

Les trois ouvriers se groupèrent autour

d'Henri et l'écoutèrent parler pendant une heure; — après quoi ils quittèrent tous quatre le sombre manoir de la Jambe-du-Mort.

X

Le duel à l'Américaine.

Larigette s'était offert comme témoin de Jérusard, parce que le duel qui devait avoir lieu pourrait être une occasion d'assouvir sa haine. Mais le hasard semblait avoir tout préparé pour s'opposer à ses mauvaises espérances. Au lieu d'un adversaire dangereux, le comte n'était qu'un enfant brisé par un sombre désespoir que

Larigette avait su découvrir sous une apparence de froide sérénité. Il ne restait donc plus à ce vindicatif personnage qu'à trouver un moyen de tourner les chances de combat contre Calixte. La plupart de ses combinaisons échouaient devant l'impossibilité de tromper Denis l'Œuf, le deuxième témoin. Larigette fouilla sa cervelle comme un bibliomane une caisse de bouquins ; il mit en réserve deux ou trois inventions, dont l'une, quoique étrange et sauvage, lui parut offrir des chances de réussite, grâce aux astucieux préparatifs dont il devait l'environner.

Enfin l'heure décisive approchait. — Il faisait jour à peine lorsque Larigette arriva rue de la Muette, lieu du rendez-vous. Il y trouva presque tous les membres de l'association. — Jérusard et le comte n'étaient pas encore venus.

— Nous avons voulu savoir un peu comment cela allait se passer, dit un ouvrier.

— Avez-vous songé, père Larigette, que c'est un combat de brave qu'il faut à Jérusard ?

— Tout ce qu'il y a de plus corsé en alignement ? ajouta un autre.

Larigette sourit; c'étaient ses menées indirectes qui avaient invité ses camarades à venir débattre les conditions du duel et par leurs paroles ils allaient innocemment au-devant de son plan.

— Oui, dit-il, mais, si Jérusard est brave, le comte de Prémouran ne l'est pas moins, et de plus c'est un ferrailleur de première force, je le connais; si j'ai demandé à être le témoin de Jérusard c'est que je voulais autant que possible éviter un malheur.

— Le père Jérusard n'est pas entièrement novice, non plus.

— On peut même dire qu'il est solide !

— Malgré tout, reprit Larigette, ce n'est pas en maniant ses outils qu'il a pu apprendre les subtilités de l'escrime et du tir.

— Bah ! le courage tient lieu de savoir-faire à cet égard.

— Erreur ! ce serait plutôt le savoir-faire qui tiendrait lieu de courage.

— Le comte de Prémouran est donc un grand avaleur, demanda une petite voix ?

— Tout ce qu'il y a de plus avaleur, répondit Larigette, d'un ton qui donnait à ce mensonge une couleur de vérité ; et, si on ne lui offre pas un combat qui le désarçonne, il est sûr de son fait.

— Il tuerait le père Jérusard !...

— Même, il pourrait envoyer plusieurs de nous à l'ombre.

— Eh bien! il faut lui offrir un combat effrayant.

— Un combat, dit Larigette, où les chances soient égales ; voilà tout ce que je souhaite.

— Je propose les yeux bandés, à trois pas, dit l'un.

— C'est bon pour les enfants, répliqua l'autre.

— Mes amis, dit Larigette, je connais une manière de se battre, moi... mais il faut avoir un caractère américain pour y songer.

— Croyez-vous donc que les Français n'aient pas autant de caractère que les Américains? prononça un brun chevelu et barbu.

— Un instant, mon bonhomme, vous

allez voir ce que c'est que le *duel à l'américaine.*

Larigette fronça le sourcil et rembrunit sa physionomie, puis il continua :

— Dans une chambre noire on enferme les deux combattants. Chacun d'eux a un pistolet et un poignard : le pistolet pour s'éclairer au besoin, le poignard pour frapper. Un cri que poussent les témoins sert de signal, et le combat commence.

C'était dans le journal le *Droit*, à une reproduction de faits divers de Pensylvanie, que Larigette avait emprunté ce genre de duel. Il connaissait si bien les hommes auxquels il s'adressait, qu'il était sûr de leur faire agréer cette barbarie, en la leur présentant comme un acte de courage usité dans un pays autre que la France. Les deux adversaires pouvaient seuls repousser ce cruel plagiat d'une ori-

ginalité d'outre-mer; mais Larigette ne croyait pas que Jérusard l'accepterait; il était certain d'exposer à un échec la réputation de bravoure dont jouissait le vieillard. Il n'osait espérer davantage.

— Ce n'est pas un combat inventé pour des hommes, celui que vous proposez, murmura l'un des auditeurs.

— Au contraire, c'est très-beau! s'écrièrent plusieurs voix.

— C'est ainsi que j'aimerais me battre, moi, dit l'ouvrier chevelu.

— Certes! le père Jérusard ne reculera pas devant ce duel, dit un autre.

— Non, non, il ne reculera pas, répétèrent en chœur tous les assistants.

— Il faut l'offrir au comte pour lui apprendre à qui il a affaire.

— Et s'il acceptait.

— On fermerait les volets ici, et tout serait dit.

Larigette écoutait ce dialogue : il avait bien jugé ces bonnes gens.

— Jérusard ne voudra pas de ça, dit-il.

— Laissez donc ; c'est le plus brave de nous tous.

— Il ne refusera pas.

— Je vous remercie de n'avoir pas douté de moi, dit un homme entré depuis un instant.

C'était Calixte Jérusard.

— Je veux me battre comme vous venez de l'expliquer, dit-il, en posant la main sur le bras de Larigette ; mais le comte y consentira-t-il ?

— L'heure à laquelle il doit se trouver ici n'est pas éloignée.

Denis-l'Œuf parut.

— Le comte de Prémouran, dit-il, est en

bas avec deux militaires pour témoins ; ce sont des conscrits campagnards qui ne comprennent rien.

— Nous allons nous expliquer avec le comte et lui proposer le combat en chambre noire.

Et les ouvriers descendirent. Larigette se disposait à les suivre, lorsque Jérusard l'arrêta.

— Restez, j'ai à vous parler.

Cette voix calme, triste, mais glaciale, causa un mouvement de terreur à Larigette.

— C'est vous qui avez proposé ce genre de combat, dit Calixte.

— Par intérêt pour vous...

— Assez... Vous avez voulu vous venger de moi, parce qu'un jour, je vous ai empêché d'accomplir une scélératesse, néanmoins, je me battrai comme vous l'avez

voulu, afin de vous prouver que, s'il y a un lâche parmi nous, il y a aussi des braves qui se mettent en présence de la mort et la défient, sous quelle forme qu'elle leur apparaisse. Vous espériez dire, Jérusard a eu peur, vous direz partout. Jérusard m'a fait trembler et pâlir!

— Mais je vous assure, balbutia Larigette.

Calixte l'interrompit.

— Et maintenant, reprit-il, n'allez pas essayer de rien changer à votre machination. Je la veux comme elle est. C'est une leçon que je vous donne en secret à la condition que vous ne reparaîtrez plus au milieu de nous.

Larigette n'osa pas murmurer une parole. Denis-l'Œuf rentrait avec les deux témoins du comte, naïfs et rustiques fantassins; arrachés aux oisivetés d'une flâ-

nerie à travers rue, ils étaient loin de comprendre la gravité du rôle qu'ils remplissaient.

— Le comte déclare se soumettre à tout ce qu'exige son adversaire, dit Denis-l'Œuf en remettant un poignard et un pistolet à Calixte.

— C'est bien, dit ce dernier. Le cri du signal sera : « Dieu juge les hommes. »

Les volets furent fermés. Jérusard seul attendait son adversaire, au milieu de l'obscurité la plus complète. Il ne redoutait pas la mort, car rien ne l'attachait plus à la vie. Laure était allée rejoindre sa mère, Pantaléon avait fui le toit paternel et Sulpice... Oh ! ce nom ne revenait plus sur ses lèvres ; il restait au fond de son cœur enlacé avec le souvenir de ceux que recouvrait la tombe. Maintenant, lui, Calixte, qui avait été athée par ignorance,

se surprenait à désirer un monde meilleur où il retrouverait purifiés par le linceul tous ceux qu'il aimait, et ce désir le faisait arriver à la foi. Pour lui, l'ange de la mort n'était plus cette création hideuse que le crayon matérialiste a revêtu d'un aspect épouvantable ; au lieu d'une faulx elle avait à la main une couronne de fleurs.

Le bruit d'une porte s'ouvrant dissipa le tourbillon poétique au milieu duquel la tristesse balançait Calixte. — Il était en présence du comte de Prémouran.

Un instant fasciné par l'horrible de cette situation, Jérusard se crut blotti sous un immense drap mortuaire dans les plis duquel dansaient des gouttes de phosphore.

— Monsieur, dit le comte, vous savez quel signal nous attendons ?

— Je suis prêt... Vous êtes armé ?

— Comme vous. — J'ai accepté ce duel étrange parce que je voulais être seul en face de mon adversaire et que la présence de témoins m'eût été importune. Mais avant que le signal ne nous parvienne, permettez-moi de réclamer de votre générosité un service que vous ne refuserez pas de me rendre.

— Parlez...

— D'abord, j'ai besoin de vous le dire une dernière fois, j'aime Henriette, et si je n'avais été fatalement lié à une autre femme, je l'aurais épousée, je le jure. Mais ce que je veux que vous lui répétiez, afin qu'elle ait une pensée de compassion pour ma mémoire, est justement ce qui me condamne à mourir aujourd'hui ; oui, à mourir, parce que je suis réellement coupable, et que cette conviction paralyse en moi toute force comme toute espérance.

Il y avait des larmes dans la voix du comte. Jérusard, ému, respirait à peine, ces aveux de faiblesse et de repentir faisaient vaciller ses armes dans ses mains.

— Si vous succombez, murmura-t-il, j'apprendrai à mademoiselle Henriette que vous étiez marié, je lui redirai vos paroles.

— Je succomberai, n'en doutez pas.

— Est-ce là l'unique service que vous réclamez de moi ?

— Non ; j'en ai un autre encore à vous demander.

— Hâtez-vous.

— Quelques mots seulement.

— J'attends.

— Quand je serai mort, promettez-moi de prendre une lettre que vous trouverez sur mon cadavre et de la porter rue Geoffroy-Lasnier, n° 15.

Le souffle de Jérusard sortait bruyant et oppressé.

— Rue Geoffroy-Lasnier, répéta-t-il ?

— Oui.

— Numéro 15 ?

— Oui.

— Chez qui donc ?

— Chez un pauvre vieillard qui vous parlera de moi peut-être... Ah ! ne lui dites pas que c'est avec le père d'Henriette que je me suis battu.

— Comment s'appelle ce vieillard ?

— Je vous ai tout dit.

— Répondez ; ce vieillard, comment s'appelle-t-il ?

— Son nom est sur la lettre.

— Je vous en supplie, répondez-moi !

Le comte hésita un instant ; puis comme s'il n'eût pu s'empêcher de prononcer ce nom une dernière fois.

— Il se nomme Calixte Jérusard, dit-il.

— Calixte Jérusard ! s'écria l'adversaire du comte ; et tout à coup, lui saisissant les bras à travers l'obscurité : Vous-même, comment vous nommez-vous donc? prononça-t-il d'une voix étranglée.

— Battons-nous... tirez sur moi.

— Vous n'êtes pas le comte de Prémouran !

— Tuez-moi, je vous en supplie.

— Je veux que vous me disiez votre véritable nom...

— Tuez-moi !

— Votre nom, vous dis-je... Qui êtes-vous ?

Le comte eut encore un moment d'hésitation, puis il reprit.

— Qui je suis, eh bien ! je vais vous l'apprendre ; car, dans un instant, cette chaîne de passion et de désespoir qui a été

ma vie, sera brisée par vous ou par moi. J'ai usurpé la fortune et le titre du comte de Prémouran, je me nomme Sulpice Jérusard.

Calixte interrompit les sanglots convulsifs qui lui ébranlaient la poitrine :

— Mon fils! s'écria-t-il, comme si son âme lui eût été arrachée avec ce mot.

Une exclamation de surprise et d'effroi faillit déchirer la gorge de Sulpice. — Il tomba dans les bras du vieillard.

En ce moment une voix vibrante apporta comme un chant funèbre le signal : Dieu juge les hommes.

Mais le fils et le père demeuraient embrassés sans pouvoir parler ni pleurer. Ce ne fut qu'après un long silence que Sulpice recouvra la parole :

— Vous, mon père, vous ici, c'est avec

vous que je devais me battre. Je suis fou, mon Dieu ! je suis fou !...

— Sulpice, Sulpice ! reprit Calixte en éclatant, c'est la vérité. Je suis là devant toi, sous ce dôme lugubre de ténèbres et de malédictions. Je dois te tuer, à moins que tu ne me tues. Ne me demande pas pourquoi je suis au lieu et place de Périllon, je ne pourrais te le dire ; qu'il te suffise de savoir que dans les larmes dont je mouille ta main, il y a autant de joie que de douleur. Toi, tu es le comte de Prémouran... oh ! fatalité ! fatalité ! Je te retrouve à cette heure chargé d'un nouveau crime, tu as séduit la fille d'un ouvrier... misérable, tu mérites la mort ! Je dois te tuer... il faut que je te tue !...

Et Calixte, égaré, leva son poignard sur son fils... mais tout à coup rejetant l'arme loin de lui :

— Oh ! non ! dit-il, je ne peux pas tuer mon enfant ! Dieu m'a donné des entrailles de père... O Sulpice ! est-ce donc parce que je t'ai tant aimé que tu me fais tant souffrir ?... Tu vas fuir à l'instant ; je ne veux pas que tu meures, entends-tu ? c'était bon quand tu n'avais pas ton père ; mais à présent...

Jérusard s'interrompit subitement ; il se tordit les bras de désespoir.

— Ah ! reprit-il, moi qui oubliais... moi qui ne songeais plus qu'un abîme nous sépare... Va-t-en, Sulpice, va, ne reste pas un instant de plus ici ; tu es sous la main d'une justice qui ne pardonne pas plus que le bourreau... tiens, on monte à présent.. ; c'est à me faire perdre la raison... Ah ! il y a une porte là.

Calixte avait saisi son fils, il le poussa

avec des efforts inouis hors de la chambre noire.

— Tu suivras le corridor jusqu'à l'allée que tu rencontreras.

Et il referma la porte.

— Moi, je vais parler à nos témoins, dit-il.

Mais, en se retournant, il se trouva en présence de Périllon, qui était entré au moment où il faisait évader le comte.

— Non, prononça ce dernier, c'est à moi que tu as à répondre.

D'un coup de poing l'armurier poussa l'un des volets. Un demi-jour remplaça l'obscurité profonde qui régnait auparavant dans la salle.

— On m'apprend en bas, reprit-il, votre genre de duel ; je monte pour empêcher, s'il en est encore temps, un acte de témé-

rité inutile, et je ne suis témoin que d'une infâme trahison.

— Toi qui es mon ami, réfléchis donc avant de m'insulter...

— Tu avais peur de cet homme, c'est pour cela que tu l'as fait sauver.

— N'est-ce plus à Calixte Jérusard que tu parles?

— Non, ce n'est plus à Calixte Jérusard! Lui, c'était un brave, qui avait de l'honneur dans l'âme et du sang dans le cœur. Toi, tu es un vil traître qui, sous l'apparence de l'énergie, cachais la poltronnerie d'une femme, la faiblesse d'un enfant. — Il t'a payé pour le laisser fuir, combien t'a-t-il donné?

— Périllon! Périllon!... s'écria Jérusard d'une voix stridente.

Puis il retomba accablé.

— Je suis malheureux, bien malhenr

reux, dit-il, mais je ne suis pas lâche.

— Explique-moi alors la disparition de ton adversaire... Non, tu ne peux pas l'expliquer... Ton front est pâle, ta main tremble, tu t'es peut-être mis à genoux devant le séducteur de ma fille pour qu'il ne se battît pas contre toi !

L'exaspération de l'armurier allait toujours croissant. Jérusard, les bras croisés sur la poitrine, semblait ployer sous cette bourrasque d'injures.

— Tu ne me réponds pas, continua Périllon ? Tu n'as plus un mensonge à me faire ?

— Je n'ai qu'une chose à te répondre ; j'ai enterré ma fille hier ; si je n'avais pas voulu me battre, je t'aurais donné ce prétexte ; mais ne vois-tu pas qu'il y a là-dessous un mystère affreux. Ton cœur ne te

dit-il pas que tu devrais me plaindre et non pas me maudire.

— Eh bien! dit Périllon en s'efforçant de se calmer, j'admets que ce soit un secret que je ne puisse connaître, et je me repens de t'avoir insulté à tort. — Mais la vie du comte de Prémouran m'appartient, il faut qu'il meure. Je saurai le forcer à se battre avec moi, et alors malheur à lui!

— Où veux-tu donc aller? demanda Jérusard avec anxiété en voyant que Périllon se disposait à partir?

— Puisque tu as laissé fuir le comte, il faut bien que j'aille le chercher une seconde fois.

— Non; n'y va pas, je t'en supplie...

— Tais-toi, Jérusard! tais-toi! ta pitié pour cet homme est une offense pour moi.

Périllon avait mis sous son vêtement les

pistolets abandonnés par Sulpice et Jérusard. Ainsi armé, il se disposait à partir ; mais Calixte le saisit par le bras.

— Tu ne peux pas aller verser le sang de cet homme, lui dit-il. Ecoute, je vais t'expliquer pourquoi.

— Malheureux ! s'écria Périllon d'une voix formidable, tu veux défendre le séducteur de ma fille ! Tu es mon ennemi désormais. L'outrage que tu me fais crie vengeance ; et s'il te reste encore un peu de cœur, j'en finirai avec toi avant d'attaquer ton lâche complice.

— Modère-toi ; tu te repentirais trop de ta colère lorsque tu sauras la vérité.

— Je ne me fie plus à ces paroles ; tu t'es joué de mon honneur, rien ne te justifiera. — Allons, qu'on nous apporte deux épées; montez tous, vous qui êtes en bas, vous serez nos témoins et nos juges !...

A la voix de Périllon, les ouvriers qui, au rez-de-chaussée, attendaiten le résultat du terrible duel se hâtèrent de monter.

— Vous qui avez cru à la loyauté de ce Calixte Jérusard, s'écria l'armurier, apprenez qu'il a fait évader le comte de Prémouran, et qu'à cette heure il me demande encore grâce pour lui.

Un murmure d'étonnement accueillit ces paroles.

— Malgré les apparences qui, je l'avoue, sont contre moi, dit Calixte Jérusard, ma conscience ne me reproche rien.

— Est-il vrai que vous ayez laissé fuir le comte? demanda une voix.

— Il m'était impossible de me battre aveclui.

— Mais pourquoi?

— Parce que...

Jérusard s'interrompit tout à coup; il

allait dire la vérité, mais une pensée vint lui clouer les lèvres ; pour devenir comte de Prémouran, son fils avait commis un crime ; soulever le voile qui couvrait son usurpation, n'était-ce pas le livrer à la justice ?

— Parlez donc, répétèrent les ouvriers.

— Je ne le puis, dit Jérusard.

Soudain un homme parut.

— Pas-de-Chance ici ! fit Périllon.

— Moi-même, et que cela ne vous étonne pas, je me suis donné assez de mal pour vous trouver ; tel que vous me voyez, je viens de faire soixante-cinq lieues en sept heures de temps : ceci vous prouve l'utilité des chemins de fer, sans ajouter rien à la question. Je suis allé chez vous, monsieur Périllon, chez vous aussi, monsieur Jérusard. On m'a dit que vous deviez être rue de la Muette, mais on ne savait pas le

numéro. J'ai demandé à toutes les maisons une à une ; je commençais à me décourager, lorsque j'ai aperçu le citoyen Denis-l'Œuf sortant d'ici, je me suis imaginé que vous deviez y être et je ne me suis pas trompé.

— Pourquoi nous cherchiez-vous, mon ami ? demanda Jérusard.

— Pour vous inviter tous à vous trouver dans une heure à l'hôtel de Prémouran.

— A l'hôtel de Prémouran ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Tous, entendez-vous ? Je ne dois pas vous en dire davantage, et maintenant au revoir. J'ai d'autres invitations à aller faire.

Pas-de-Chance sortit précipitamment.

Ébahis, les ouvriers cherchaient l'explication de cette énigme.

— Dans une heure, dit Jérusard d'un ton solennel, vous saurez tout.

XI

Les fureurs de Reine.

Reine était seule dans son salon ; elle allait et venait, sombre, rêveuse, s'arrêtant parfois pour prêter l'oreille au moindre bruit. On eût dit Catherine de Médicis attendant le lugubre signal que la cloche de Saint-Germain devait envoyer aux massacreurs. Toutefois, ce n'était pas une préoccupation politique qui absorbait

Reine ; ce n'était pas un trône menacé par l'hérésie qu'elle cherchait à consolider, mais bien sa fortune, son titre de comtesse qui vacillaient prêts à s'écrouler sous elle.

Sulpice était sorti de l'hôtel dès le matin, en laissant sur son secrétaire un billet qui renfermait des paroles funèbres ; d'un autre côté, Minot connaissait maintenant tous les secrets sur lesquels reposait la fortune des Machu ; il fallait s'assurer du silence de cet homme ou vivre éternellement à sa merci.

— Et mon père n'arrive pas, disait-elle ; ma lettre ne lui serait-elle pas parvenue ?... J'aurais voulu cependant qu'il fût là pour recevoir ce valet qui a osé traiter avec moi d'égal à égal, et pour demander compte à Sulpice de sa conduite envers moi. Mais, mon Dieu ! s'il

n'était plus temps! Si Sulpice allait ne plus revenir ici... Oh! ces inquiétudes me font trop souffrir... Et c'est lui qui m'a fait une vie si noire, si remplie d'agitation et de douleurs. Comment me venger des anxiétés incessantes auxquelles il m'a condamnée... C'est folie à moi de penser à la vengeance en ce moment où mon œuvre chancelle sur sa base... Mais, mon Dieu! pourquoi mon père n'arrive-t-il pas?... Si je pouvais envoyer à sa rencontre un valet. Mais, des valets... je n'en ai plus; il n'y en a plus un seul dans l'hôtel; le comte les a tous chassés. Peut-être n'est-ce pas un mal! Il est de ces moments, dans la vie, où l'on désire être seul chez soi.

En parlant ainsi, Reine frappait du poing sur le marbre de la cheminée et sur les meubles.

Elle fut interrompue par l'arrivée subite de Bertrand Machu.

— Enfin !...

Il n'y eut ni élan ni caresses entre le père et la fille. Ils échangèrent un regard inquiet, presque méfiant.

— Je vous attendais impatiemment, dit Reine.

— Voyons, ma fille, tranquillise-moi, t'est-il arrivé malheur ?

— Eh ! mon Dieu ! il m'est arrivé ce que j'aurais dû prévoir : Sulpice s'est comporté indignement.

— Le misérable !

— Depuis le jour de notre mariage, j'ai vécu dans des transes continuelles.

— Il fallait venir plus tôt.

— Est-ce que vous ne vous doutiez pas que je souffrais, mon père ? Est-ce que vous ne deviniez pas qu'il fallait que je

fusse clouée ici pour ne pas être allée une seule fois à Villandry jouir des tourments que l'autre doit éprouver dans sa prison.

Bertrand sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale.

— C'est vrai, dit-il, j'aurais dû deviner cela.

— Ah ! si j'avais pu voir une seule fois la pâleur et la rage d'Henri, toutes mes souffrances eussent été apaisées. — Est-il bien malheureux au moins ? Lui répétez-vous sans cesse que c'est moi qui l'ai privé de sa liberté ?

Les yeux de Reine scintillaient. Une lueur satanique éclairait son visage. Bertrand suait à grosses gouttes.

— Certainement, dit-il, nous avons inventé toutes sortes de tortures pour le Pâlot. Il est presque à l'agonie.

— A l'agonie ! s'écria Reine ; mais je ne

veux pas qu'il meure. Ah ! si vous le laissiez mourir, c'est sur vous que retomberait ma colère !

— Ne crains rien, il ne mourra pas.

— S'il mourait, reprit Reine, je vous accuserais, devant la justice, de l'avoir assassiné.

— Ma fille, tu es vraiment injuste à notre égard.

— Oh ! c'est que je le hais tant cet homme ! L'insulte qu'il m'a faite me reste là comme une masse de plomb sur le cœur.

— Oublie cela, Reine.

— Oublier ! vous ne savez pas qu'un autre s'est chargé de me répéter presque les mêmes paroles, de me frapper de nouveau avec cette injure sanglante.

— Un autre ?

— Oui, Sulpice m'a dit que j'étais laide

et que, pour cela, il me haïssait. Sa haine, je la lui pardonne, parce que je la lui rends bien ; mais son outrage !...

— Où est-il donc, ce lâche, s'écria Bertrand ; où est-il que je le tue?...

— Tenez, lisez, dit Reine, en tendant un billet à son père.

— Bertrand lut à haute voix :

« Madame, je vous maudis, et je vais « mourir. »

Ces quelques mots plongèrent Bertrand dans de profondes réflexions.

— Mais, dit-il, a-t-il fait un testament en ta faveur ?

— Non.

— Tu n'as pas songé que, s'il te laissait veuve, tu serais ruinée ?

— Je n'ai eu que de vagues appréhensions à ce sujet ; je croyais que vous, mon

père, vous aviez pris soin de consolider ma fortune.

— Fatale imprévoyance! Si Sulpice est mort, nous sommes ruinés; nous n'avons pas un testament que nous puissions opposer à la voracité de tous ceux qui voudront bien se dire héritiers naturels du comte de Prémouran.

— Des héritiers, en a-t-il?

— Jamais une belle succession n'en manque.

— Et vous pensez, mon père, que l'on me déposséderait d'une partie de ma fortune?

— On ne te laisserait pas un rouge liard; on nous chasserait de cet hôtel comme des intrus.

— Qui donc oserait agir ainsi?

— Les avoués, les huissiers, gens de malheur et de pillage.

Peu s'en fallut que Bertrand n'ajoutât les gendarmes, autre catégorie d'ennemis instinctifs pour lui.

— Mais enfin, Reine, crois-tu que Sulpice ait mis à exécution le projet de suicide qu'annonce son billet?

— Non, je connais trop bien sa faiblesse de caractère pour craindre qu'il attente lui-même à sa vie ; seulement, il peut avoir été se battre en duel avec les protecteurs de l'ouvrière dont il a fait sa maîtresse.

— S'il ne succombait pas?

— Il reviendrait ici, sans doute.

— Alors, grommela Bertrand, il aurait à me rendre compte des mauvais traitements qu'il t'a fait éprouver ; mais auparavant il faudrait lui faire écrire sous ta dictée un testament qui t'instituât légataire universelle de tous ses biens.

— Son écriture ne ressemble cependant

pas à celle du comte de Prémouran.

— Personne n'a vu une ligne écrite par le Pâlot. Muni d'une procuration, ça été toujours moi qui ai donné les quittances et réglé les affaires. On ne contestera pas l'authenticité d'une donation fort logique. C'est bien le moins que l'on laisse sa fortune à sa veuve.

— Vous avez raison ; il me faut ce testament de gré ou de force. Si je suis obligée d'employer l'intimidation, la menace, je compte sur vous, mon père.

— Je ne suis venu ici que pour mettre à ta disposition mon expérience comme mon courage.

Reine se passa tout à coup la main sur le front.

— Mais, dit-elle, j'oubliais un autre danger qui pèse sur nous. Un valet que j'employais à surveiller Sulpice, et que je

payais avec une générosité remarquable, a surpris nos secrets.

— Ah ! mon Dieu ! fit Bertrand.

— Il m'a dérobé une de vos lettres, là dans mon boudoir.

— Nous sommes perdus.

— Aux grands dangers les grands moyens de salut.

— Comment nous assurer du silence de cet homme ?

— Il m'a demandé soixante mille francs pour se taire.

— Et tu les lui donneras ?

— Non, puisque je vous ai fait venir.

— Quelles sont tes intentions ?

— Je ne sais, vraiment. Trouvez vous-même. D'un mot, il peut nous perdre, et aujourd'hui il doit se présenter ici pour toucher la somme énorme qu'il exige. Vous, qui êtes prudent et courageux,

veuillez me dire le parti qu'il nous reste à prendre?

Bertrand hésita avant de répondre, puis :

— Ce valet doit mourir, prononça-t-il.

— C'est ce que j'avais pensé, dit Reine.

— Néanmoins, je ne te dissimule pas mes terreurs : notre position est affreuse.

— Allez-vous être plus faible que votre fille?

— Il est permis à l'exécuteur de pâlir un peu plus que le juge.

Depuis un instant Reine transperçait son père d'un regard ironique.

— Vous semblez vous plaindre, reprit-elle, quand c'est vous qui êtes la première cause de tout!

— Moi...

— Oui, vous et ma mère.

— Quel reproche peux-tu nous adres-

ser, ne nous sommes-nous pas sacrifiés pour ton bonheur?

— Vous n'avez su développer en moi que de mauvaises passions; enfant, vous avez flatté les instincts de grandeur et d'ambition qui devaient me conduire au crime : jeune fille, vous avez obéi à tous mes désirs, ployé à toutes mes volontés; jamais un conseil salutaire, jamais un mot qui m'apprît le bien. On eût dit que vous comptiez sur ma perversité pour vous enrichir. Eh bien! nous sommes riches maintenant, mais dites-moi si nous sommes heureux?

En ce moment, Reine était horrible à voir. Chacun de ses gestes était une malédiction. La pythonisse de Cumes rendant ses oracles devait avoir cet aspect terrifiant.

— C'est ingratitude à toi, dit Bertrand

Machu, de nous accuser des erreurs de ta destinée.

— Ma destinée a été faite par vous, mon passé a fait mon avenir. Vous avez souri à mon adolescence, quand je battais ma mère, votre sourire est resté derrière moi, toujours me poussant dans la voie du mal; et vous ne voudriez pas aujourd'hui que je vous dise la vérité. C'est une dette sacrée que je me promettais d'acquitter depuis longtemps.

— Quand on a des remords on les étouffe, dussent-ils vous dévorer le cœur, et on ne les répand pas en méchancetés.

— Moi, des remords? Non! mes jours sont tendus de noir; il y a peut-être du sang sur le chemin où je dois passer, cela ne m'arrêtera pas; mais à chacun sa part de responsabilité. Ma vie est votre œuvre; je finirai comme j'ai commencé. Il me

faudrait moi même tuer Sulpice et ce misérable valet, que je n'hésiterais pas. Ne vous plaignez donc pas, vous, mon père, et ne me dites pas qu'il est permis à l'exécuteur de pâlir plus que le juge.

— J'ai hésité, mais je ne reculerai pas, dit Bertrand. Où rencontrerai-je ce valet?

— Il doit venir ici.

— Et Sulpice ?

— Il faut attendre.

XII

Récompense à Minot.

« On ne doit toucher à son ennemi que pour lui abattre la tête, » dit le roi des romanciers dans son *Histoire des Treize*. Minot avait compris cet aphorisme, et avant de se représenter devant la comtesse, il voulait avoir les moyens de lutter avec elle et de la terrasser autrement que par des réticences diplomatiques. C'est pourquoi,

peu empressé de se rendre à l'hôtel de Prémouran, il était allé rue de Charonne, chez François Durousseau.

Le menuisier, rendu à la prospérité par le crédit qui lui avait été ouvert dans la maison de banque Gozèfre et Monin, s'était remis au travail avec bonheur. Il avait renouvelé le personnel de son atelier, à l'exception de Pleurniche, qui, après une violente tentation de suivre le fils Durousseau pour devenir trompette dans le 5e hussards, s'était résigné à poursuivre sa carrière d'ébéniste. Il se trouvait seul dans l'atelier, les ouvriers étant à prendre leur repas du matin, lorsque Minot entra.

— Pardon, mon jeune ami, dit ce dernier de sa voix pateline, je désirerais parler à M. Durousseau.

Pleurniche toisa le valet en se croisant les bras d'une façon héroïque.

— D'abord, je ne suis pas votre ami, dit-il.

— Parce que, sans doute, vous ne me connaissez pas.

— Parce que je vous connais, au contraire.

Un sourire effleura les lèvres de Minot.

— Vous me prenez pour un autre, murmura-t-il.

— Je vous prends pour un *trimbaleur* que je verrais *mettre à la pendule* (1) sans larmoyer.

— Est-il mordant ce jeune *pot-à-colle*...

— C'est vous qui veniez manigancer des révolutions contre M. Durousseau : vous montiez la tête à Libournais ; vous alliez lui payer du *cric-amorti* (2), et quand

(1) Pendre.

(2) Punch.

il revenait, il insultait ce pauvre patron, que c'était à fendre le cœur.

— Quoi ! mon visage ne vous dit pas que je suis un honnête homme, incapable de ce dont vous m'accusez?

— Un honnête homme de votre espèce devrait être employé sous un bateau à sucer la mousse comme un barbillon.

— Petit sans cœur!... vous avez bien de l'esprit pour vivre entre une scie et un rabot.

— Et vous, bien de la chance, si vous ne mourez pas entre un guichet et une fenêtre grillée.

— Si vous voulez ma protection pour devenir groom chez un grand seigneur?

— Si vous voulez que je vous fasse rosser par Pantaléon, vous n'avez qu'à reparaître un jour qu'il sera ici.

— Trève de plaisanteries ; je veux parler à M. Durousseau.

Le maître menuisier descendit de sa chambre. Minot l'aperçut, il se décoiffa en saluant avec grâce.

— Monsieur, dit-il, dans votre intérêt, j'ai besoin d'avoir avec vous un instant d'entretien.

— Laisse-nous seuls, Pleurniche ; tu reviendras tout-à-l'heure.

— Patron, c'est le malin dont je vous ai parlé, murmura l'apprenti à l'oreille du maître.

— Tu fais bien de me prévenir.

— Il veut vous honorer de quelque nouvelle morsure.

— N'aie aucune inquiétude, mon enfant.

Pleurniche sortit de l'atelier en hochant la tête.

— A qui ai-je l'avantage de parler en ce moment, demanda Durousseau ?

— Mon nom importe peu.

— Comme il vous plaira.

— Depuis six mois, commença Minot, vous avez dû éprouver, monsieur, de nombreux désagréments de la part de vos ouvriers.

— Dites des outrages et des injustices.

— En outre, vous avez eu à subir mille tourments judiciaires ?

— Vous êtes parfaitement renseigné.

— C'est moi qui ai dirigé toutes ces attaques contre vous.

— Est-ce pour gagner mon estime que vous me faites un pareil aveu ?

— J'étais aux gages de quelqu'un ; je n'ai fait qu'obéir.

— Suis-je donc un personnage si impor-

tant qu'il y ait contre moi des persécutions intéressées.

— Oui, monsieur.

— Je ne savais pas.

— Il est une personne dans Paris qui a projeté votre ruine, parce qu'il lui importe que vous quittiez cette ville. Pour vous convaincre, je n'ai qu'à vous dire le nom de cette personne : c'est madame la comtesse de Prémouran.

— Elle avait conspiré ma perte ?

— Vous n'ignorez pas pourquoi. Elle vous hait parce que vous possédez tous ses secrets.

— Mon Dieu, je ne sais que ce qui est connu de tout le monde : la naissance vulgaire de madame la comtesse, son avènement imprévu et subit à la magnifique position que lui a assurée l'amour de monsieur le comte.

Minot écoutait attentivement, il interrompit Durousseau.

— Vous devez en savoir davantage, dit-il, mais permettez-moi de vous adresser une observation : Qui donc a pu dire que monsieur le comte eût de l'amour pour madame la comtesse?

— Il ne l'a épousée que parce qu'il était vivement épris d'elle.

— Voilà le mystère impénétrable, dit Minot en bondissant; impénétrable pour les étrangers, reprit-il avec adresse, mais non pour nous. M. le comte n'a que de l'aversion, je dirai même du mépris pour sa femme ; madame la comtesse n'a que de la laideur et de l'astuce pour se faire aimer. Tous ceux qui l'entourent déplorent sa domination et partagent mes sentiments à son égard ; j'ai appartenu au service intérieur de l'hôtel pendant cinq jours seu-

lement; mais peu de temps après le mariage de M. le comte, je l'ai toujours vu malheureux, et souvent j'ai surpris des larmes sur ses paupières.

— Lui, malheureux! dit le maître menuisier, oh! pourquoi s'est-il mis dans les griffes de ce démon!

— Tout cela n'est pas naturel. Mes observations m'ont prouvé que madame la comtesse exerce sur son mari une tyrannie étrange. Cette femme a commis un crime; elle a peur que M. le comte la dénonce à la justice. L'espionnage auquel elle le condamnait m'a suffisamment prouvé ce que j'avance. Or, vous savez tout, vous. Je viens vous offrir une occasion de vous venger du mal qui vous a été fait.

— Le mal qui m'a été fait? Mais monsieur le comte m'a sauvé de la ruine.

— Aussi n'est-ce que contre votre enne-

mie que je suis résolu à agir, et si monsieur le comte est votre bienfaiteur, vous devez sourire à mon projet qui vous vengera tous deux.

— Sur mon honneur, reprit Durousseau, je ne sache pas que l'on puisse reprocher un crime à madame la comtesse... Mais ne m'avez-vous pas dit que M. le comte est malheureux ; il peut avoir besoin de mon dévoûment. Je vous remercie de vos révélations, et je cours lui offrir tout ce qui reste en moi d'énergie et de force.

L'exaltation de Durousseau n'entrait nullement dans les prévisions de Minot. Il se mordit la lèvre.

— Croyez-vous plaire à M. le comte en allant lui apprendre que les mystères de son intimité sont connus de vous. On voit bien que vous n'avez pas fait votre éduca-

tion au service des grands : vous sauriez que le zèle est plus dangereux que l'indifférence.

— Que m'importe à moi! j'obéis aux impulsions de mon cœur. Vous avez vu mon bienfaiteur verser des larmes; il est sous la puissance d'une méchante créature ; je dois aller lui offrir ma vieille expérience...

— C'est inutile. Votre intervention blesserait son amour-propre, et voilà tout.

— On n'a pas d'amour-propre envers un vieillard qui peut dire : Je vous ai vu naître, enfant, vos boucles blondes ont touché mes cheveux blancs.

— Vous ne comprenez pas...

Durousseau se redressa avec fermeté.

— Permettez-moi de prendre conseil de ma raison plus que de votre intérêt.

Et le maître menuisier remonta vers sa

chambre, afin de donner sans doute un léger accent de faux col à sa toilette.

Minot déjoué resta un instant décontenancé comme un acteur qui en enlevant son chapeau a fait tomber sa perruque.

Le hasard voulut que la promenade de Pleurniche ne fût pas entièrement oiseuse. Il se rencontra tout à coup, rue de Charonne, avec trois compagnons de notre connaissance, tous trois marchant lentement comme des invalides et s'appuyant sur des cannes.

C'étaient les trois blessés de la plaine Saint-Denis, Libournais-la-Prudence, qui avait la moitié de la figure cachée par un bandeau, Tourangeau-Fleur-d'Amour, et Albigeois-l'Intelligence.

L'apprenti mit sa casquette à la main, comme s'il eût vu passer un convoi funèbre. Un sentiment de compassion véritable

assombrit subitement sa physionomie.

— Que vous est-il donc arrivé? demanda-t-il.

— J'ai perdu un œil, dit Libournais.

— Moi, j'ai eu une côte compromise.

— Et moi j'ai été blessé partout.

— Mais comment ces malheurs vous sont-ils tombés dessus?

— Nous nous sommes distribué cela entre nous pour des bêtises, parce qu'il a plu à un mauvais drôle de nous mettre en discorde; mais si nous le rencontrons, son manteau à agrafe ne le sauvera pas d'une bastonnade.

— Son manteau à agrafe, murmura Pleurniche, sans pouvoir dissimuler une petite explosion de joie malicieuse; c'est donc le citoyen à figure louche qui venait quelquefois à l'atelier?

— C'est lui-même.

— Eh bien, vous ne pouviez tomber plus juste pour avoir le plaisir de lui dire un mot. Il est chez M. Durousseau ; il demandait tout à l'heure : Où sont donc les quatre compagnons? se portent-ils toujours bien? Ce sont de braves jeunes gens qui écoutent bien mes conseils... Et il se frottait les mains.

— Ah le gueux ! il est là, prononça Libournais, exaspéré par la variante que s'était permise Pleurniche.

— Nous allons lui donner sa quittance, ajouta Tourangeau en brandissant sa canne.

— Je réclame le premier coup, dit Albigeois.

— Tu n'as aucun titre à cet avantage.

— Je crois que cela me revient de droit, dit Libournais.

— Ce serait au plus endommagé d'entre nous, au moins.

— Eh bien! ma côte?

— Et moi, mon œil?

— Mes blessures sont aussi dangereuses que les vôtres.

— Faut-il tirer la courte paille?

— C'est une bonne idée.

— Très-juste.

— Mais mon Dieu, dit Pleurniche, il y a un moyen bien simple de concilier vos prétentions.

— Ah! tu fais le Minos, môme.

— Voir si tu as de l'imaginative.

Pleurniche se recueillit et prononça gravement les paroles suivantes: « Puisque chacun de vous prétend avoir des droits égaux à frapper le premier coup, je ne vois qu'une façon de vous satisfaire; vous frapperez tous les trois à la fois.

— Ah ! c'est bien trouvé, s'écrièrent les trois compagnons.

— Nous allons l'assommer en *chœur*.

— Et avec *ensemble*.

— Néanmoins, dit l'apprenti, il ne faut pas le tuer.

— Pas de miséricorde pour ce tartuffe ?

— Pas de miséricorde tant que vous voudrez ; seulement, songez que vous serez trois contre lui, et qu'il n'a rien pour se défendre.

— Ce gamin-là va étouffer notre colère en nous prenant par l'honneur. Assez causé ; Pleurniche, vous n'avez pas la parole.

— On ne tuera pas ton protégé.

En dialoguant de la sorte, les compagnons étaient venus se poster sous une voûte formée par un premier corps de logis et que Minot devait inévitablement traverser pour gagner la rue.

— Chut ! le voici.

Le valet absorbé par le résultat de son entretien avec Durousseau, se retirait la tête basse. — Il lui sembla soudain qu'un plancher s'écroulait sur sa tête.—C'étaient les cannes vengeresses qui produisaient cette sanglante illusion. Il se mit à genoux dès qu'il eut reconnu ses agresseurs, et croisant les mains, il demanda grâce en hurlant comme un Cosaque qui reçoit le knout ; les compagnons ne s'attendrirent qu'en le voyant tomber. Il était contusionné, meurtri, évanoui.

— Tu nous as envoyé à l'hôpital, dit Libournais, tu vas y aller à ton tour.

XIII

Au rideau!...

Le père et la fille Machu avaient concerté ensemble le parti qui leur restait à prendre à l'égard de Minot et de Sulpice. Leur projet était sinistre, il faut le croire, car Bertrand n'y avait souscrit qu'après une longue hésitation. L'espion valet ne devait point, nous en savons la cause, ve-

nir s'offrir à ces criminelles prémédita-tions. Il n'en fut pas de même de Sulpice.

Après l'effrayante rencontre à laquelle le hasard l'avait soumis, rue de la Muette, il était allé courir au loin, sans savoir où, ne demandant à Dieu qu'un peu de pluie pour mouiller son front, qui lui semblait étreint par un cercle de feu. Mais il songea que son père irait peut-être à l'hôtel de Prémouran pour le voir, et il revint vers cette maison fatale.

Les corridors étaient déserts, il put ga-gner son appartement sans être vu. Il se livrait mentalement à une douloureuse évocation de toutes ses fautes passées, l'amitié de son père délaissé si cruelle-ment, les tortures morales qu'il lui avait fait subir; son indifférence envers la pau-vre Laure, dont la faiblesse n'avait été qu'une conséquence de l'état d'abandon

dans lequel lui, son frère aîné, son guide et protecteur naturel, l'avait laissée. Ces reproches tardifs déchiraient son cœur.

Lorsqu'en se retournant il aperçut Reine derrière lui :

— Je vous attendais impatiemment, lui dit-elle.

— Laissez-moi, je vous en supplie, madame, je désire être seul.

— Seul, pourquoi cela ?

— Au nom du ciel ! laissez-moi !

— Ne vous emportez pas, ce serait inutile. Votre billet m'annonçait que vous alliez mourir ; n'est-il pas plus naturel qu'après avoir craint de vous perdre j'éprouve le désir de vous voir ?

— Ah ! c'est trop d'ironie !...

— Vous avez donc sérieusement songé à mourir ?

— Afin de ne plus vous revoir, madame.

— Votre franchise ne m'étonne pas, mais ce qui me surprend, et doit me surprendre en effet, c'est qu'au moment de vous exposer à la mort, vous ayez oublié une chose importante, qui m'intéresse au plus haut point, et qu'il est inconvenant de me forcer à vous rappeler.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je n'ai pas de fortune personnelle, ma famille n'en a pas non plus; qui donc pourvoirait à mes besoins dès que vous auriez cessé de vivre.

— Quelle raillerie !

— Comment, une raillerie? mais c'est tellement sérieux que voici une plume, de l'encre et du papier timbré.

Reine montrait à Sulpice ces objets éta-

lés sur un secrétaire et que sa préoccupation l'avait empêché de remarquer en entrant.

— Du papier timbré ! fit-il.

— Il est utile qu'un testament soit écrit sur ce genre de feuilles....

— Un testament, dites-vous ?

— Vous concevez que vos idées de cimetière m'inspirent la pensée de me mettre en mesure contre tout évènement.

— Quel testament puis-je faire ? je ne possède rien.

— Vous avez une très-belle fortune, comte, vous chercheriez en vain à vous le dissimuler.

— Moi, une fortune ?

— Dont vous ne connaissez certainement pas le chiffre ; aussi n'avez-vous qu'à m'instituer votre légataire universelle sans entrer dans les détails.

— C'est un nouveau crime que vous me proposez, une fausse signature, un vol enfin.

— Ne chicanons pas sur les termes. Je vous demande un testament, peu importe le nom qu'il vous plaise donner à cet acte. Vous êtes comte de Prémouran. Vivant ou mort, nul ne vous contestera ce titre. Moi, votre femme, exposée à devenir votre veuve, je ne veux pas courir le risque de suivre votre convoi funèbre en haillons.

— Vous le suivrez, dit Sulpice, avec les vêtements de Reine Machu.

— Malheureux ! murmura-t-elle.

— Votre nom de famille est-il donc une insulte pour vous ?

La comtesse enveloppa Sulpice d'un nouveau regard de dédain. Puis elle s'apaisa jusqu'à rire de pitié.

— Ah ! ah ! dit-elle, vous êtes imprudent parce que peut-être vous venez d'échapper à l'épée d'un ouvrier. Vous étiez humble auparavant quand vous aviez peur de mourir. Tout danger n'est pas encore éloigné de vous. Je vous accorde un instant pour réfléchir. Je veux un testament. Et comme vous venez de me le rappeler, souvenez-vous que je me nomme Reine Machu.

Et elle sortit lentement.

Resté seul, Sulpice se demandait ce que signifiaient ces menaces.

— Elle peut m'assassiner, dit-il, mon dernier soupir sera pour elle une dernière malédiction. Oh ! ma pauvre ambition. Folle soif de grandeur et de richesse, qu'avez-vous fait de moi ? Dans la médiocrité de ma première condition, j'aurais pu

être un honnête homme, heureux par le travail et par l'amour de ceux qui m'entouraient ; dans les splendeurs de la fortune, je n'ai pas été meilleur que le pire de ces êtres que je haïssais parce qu'ils étaient riches ! Comme eux j'ai violé la maison du pauvre, j'ai porté le désespoir chez ceux que j'aurais dû consoler... Henriette, Henriette, me pardonneras-tu?...

— Je vous pardonne, murmura une voix tremblante.

Et en se retournant, Sulpice aperçut la jeune fille.

— Henriette ! s'écria-t-il.

La pauvre enfant était venue avec Chevrotte. Cette dernière s'était opposée autant que possible à l'insurmontable désir qu'avait eu sa sœur de voir Donatien. Elles ignoraient toutes deux qu'il fût marié.

Périllon leur ayant dit seulement que Donatien se nommait le comte de Prémouran. L'absence de valets leur avait permis de parcourir l'hôtel et de pénétrer dans ce salon où elles venaient de rencontrer celui qu'elles cherchaient. Chevrotte attendait un peu à l'écart.

— Je vous pardonne, répétait Henriette à Sulpice ; vous m'aviez dit que vous viviez de votre travail comme moi, et vous êtes riche ; c'est mal de m'avoir trompée, je comprends maintenant que vos parens s'opposent à notre mariage.

En entendant Henriette prononcer deux fois : je vous pardonne, Sulpice avait cru qu'elle savait tout. Ses dernières paroles le dissuadèrent, il saisit la main de la jeune fille et voyant l'abattement peint sur ses traits, songeant aux nouvelles douleurs qui devaient briser cette âme naïve; il eut

un mouvement de délire affreux. S'il eût pu obéir aux inspirations de son désespoir il eût tranché d'un même coup la vie d'Henriette et la sienne.

— Je crains, reprit-elle, que mon père ne trame contre vous quelques vengeances; il ne voudra pas croire que vous attendez votre majorité pour vous unir à moi. Il n'a pas, lui, la foi que j'ai en vous et qui a été ranimée, je l'avoue, par ce nom que je vous ai entendu prononcer en entrant ici : « Henriette, » disiez-vous ; vous pensiez à elle comme elle pense à vous. Eh bien ! il faut nous séparer jusqu'au jour où il nous sera permis de demander à mon père sa bénédiction. Partez, quittez Paris, jusqu'à ce que personne ne puisse plus s'opposer à votre volonté.

— Vous avez voulu me sauver ! dit Sulpice.

— Fuyez, fuyez au plus tôt ! Que mon père ne vous trouve pas dans votre demeure, sa colère serait aveugle.

— Pourquoi fuir? s'écria Sulpice ; crois-tu donc que je vivrai loin de toi ?

— Oh ! vous partirez.

— Un seul mot ? Réponds : As-tu douté de moi un instant ; as-tu cru que je t'avais trompée sans y être contraint par l'implacable fatalité ?

— A tout ce que vous me direz, je ne peux répondre que ces mots : Je vous aime.

— Oui, tu m'aimes comme je t'aime. Eh bien ! fuyons ensemble ; je travaillerai. J'ai des mains pour te nourrir, des bras pour te défendre !

— Abandonner mon père et ma sœur, dit Henriette, et se tournant vers Chevrotte qui se tenait toujours au fond du salon,

muette, immobile, son mouchoir sur les yeux.

— Tu as raison, reprit Sulpice avec une exaltation fébrile, tu es à eux et non à moi. Je ressemble à un agonisant qui parlerait d'amour.

— Il faut que vous fuyiez.

— Quand je sortirai d'ici, Henriette, les portes seront tendues de noir ; les cloches de quelque église pleureront une prière; je serai mort.

— Vous, mort ! Ne me dites pas cela, je n'aurais plus la force de résister à la tentation de fuir avec vous.

— Viens donc et je vivrai.

Mais Chevrotte alla se mettre à genoux entre Sulpice et Henriette, et d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Oh ! non, dit-elle, vous ne pouvez

partir, car il faudrait m'emmener avec vous; et laisser notre père tout seul, ce serait le condamner à mourir de chagrin.

Tandis que cet ange de douceur parlait ainsi, un quatrième personnage était entré.

C'était Reine Machu. — Elle s'arrêta au fond.

A son aspect, Henriette et Chevrotte tressaillirent; Sulpice recula comme devant l'invasion subite d'une bête fauve.

— Henriette Périllon, balbutia Reine.

— Ma sœur, dit la coloriste, cette femme m'effraie... Comment sait-elle mon nom ?

— Comme elle nous regarde ! dit Chevrotte.

Reine s'approcha de Sulpice. Sa fureur

se traduisait en une froideur sarcastique, hideuse.

— Priez donc ces petites de s'en aller, dit-elle.

— Pas un mot de plus, madame, répondit Sulpice à voix basse, en se plaçant entre la méchante femme et les deux sœurs.

— Vous avez eu tort de renvoyer les valets, je leur aurais dit de mettre ces grisettes à la porte, et vous ne seriez pas obligé de les chasser vous-même.

— Elles sont sous ma protection ; respectez-les, ou malheur à vous !

— Vous les chasserez à l'instant devant moi ; je le veux. Si vous ne m'obéissez, je serai forcée d'agir moi-même.

— Osez donc !

— Je n'ai qu'à leur dire, grommela Reine à son oreille, qu'elles sont ici chez les assassins du comte de Prémouran, et si elles doutent, je leur présenterai la preuve écrite.

Sulpice, foudroyé, chancela sous la puissance de cette menace.

— Hâtez-vous, ajouta Reine.

— Je vous obéis, murmura-t-il.

Il alla à Henriette, implora d'un dernier regard son implacable ennemie, qui lui répondit en étendant la main vers la porte.

— Fuyez, dit-il aux deux jeunes filles, fuyez seules, oubliez-moi, je suis maudit.

— Entendez-vous, dit Reine; on vous chasse, sortez !

L'indignation rendit à Chevrotte la force de protester, sinon de résister.

— Madame, dit-elle, qui que vous soyez, sachez qu'il n'est personne qui ne puisse à son tour avoir besoin de la pitié d'autrui.

— Serai-je forcée de réitérer mes ordres et d'exécuter ma menace? dit Reine à Sulpice.

— Au nom de Dieu, n'exigez pas que je fasse davantage, madame.

— Obéissez.

— De quel droit êtes-vous donc si cruelle? demanda Chevrotte.

— Je suis la femme de cet homme, répondit Reine.

— Sa femme! s'écria Henriette en tombant.

— Soyez maudite! prononça Chevrotte.

Et elle emporta sa sœur.

Pauvre Sulpice! que n'eût-il pas donné

pour pouvoir recommencer à vivre ses deux ou trois dernières années !

— Je vous laisse, lui dit Reine, pour que vous écriviez votre testament, et c'est aux genoux de votre maîtresse que je vous retrouve !

Sulpice se redressa terrible.

— Si je n'avais horreur du sang, s'écria-t-il, je vous écraserais sous mes pieds !

— C'est de la démence, à présent.

— Mais quelle volupté ont donc pu vous causer les malédictions de ces pauvres enfants ? Quel plaisir avez-vous eu à voir couler leurs larmes de honte ?

Jamais la physionomie de Reine n'avait offert une expression plus noire.

— Quelles voluptés éprouve-t-on à se venger ? dit-elle.

— Ah ! ne parlez pas toujours ainsi de vengeance ; car vous m'en donnez le désir à moi ; un désir irrésistible ; c'est comme une fièvre, voyez-vous, une fièvre qui ne s'éteindrait que lorsque des lambeaux de votre chair pendraient à mes ongles. — Savez-vous, madame, que c'est imprudent à vous de vous trouver seule avec moi, après ce qui vient de se passer.

— Seule, dit-elle ; je n'ai qu'à heurter ce panneau pour qu'il apparaisse un homme devant lequel vous pâliriez.

— Vous avez pris toutes vos précautions; eh bien ! tant mieux. Je m'explique maintenant pourquoi vous vouliez un testament. Vous vous étiez dit :

« Les choses n'iront pas loin de la sorte; il faut que l'un de nous cède la place à l'autre. » Et vous avez décidé que ce serait moi

qui mourrais. Je vous remercie d'avoir compris que je ne tenais pas à une vie souillée au contact de la vôtre. — Où est l'assassin qui vous prête son bras? Doit-il me frapper avec le poignard qui a tué Henri de Prémouran ? Est-ce dans quelque cave sombre, auprès du cadavre de votre autre victime, que vous ferez creuser ma fosse? Hâtez-vous donc, car chaque minute avance d'un pas le châtiment suspendu sur votre tête, et là, au-dessus de vous, je ne sais pourquoi, je vois comme une montagne près de s'écrouler pour vous ensevelir.

Les grandes surexcitations morales produisent-elles sur certaines organisations les mêmes phénomènes que le sommeil magnétique? Ceci est une question que nous n'avons nullement la prétention de résoudre. Nous constaterons seulement

qu'à cette heure solennelle le voile de bronze qui recouvre l'avenir semblait s'être entr'ouvert pour Sulpice et lui laisser voir, écrite en lettres de feu, la réprobation de Reine Machu.

Cette prophétie la saisit au cou comme une corde prend un condamné à la potence; néanmoins elle voulut braver :

— Insensé, dit-elle, vous allez voir comment je me vengerai de vos insultes.

Elle frappa sur un panneau, lequel, tournant sur ses gonds, laissa entrer un homme. Mais apparemment ce n'était pas celui que Reine attendait, car, en le voyant, elle eut un mouvement de terreur indicible.

C'était, et ce ne pouvait être que notre ami Pas-de-Chance.

— Halte-là ! dit-il, vous avez chanté suffisamment sur ce ton.

— Quel est ce manant !

— Pardon... faites excuse, madame la comtesse, mais vous avez beau faire, avoir l'air de ne pas me connaître, vous me remettez bien. Une fois déjà vous avez eu la bonté de me faire balayer par votre brigade de homards. Mais reprenons la question...

Reine, revenue de son premier étonnement, avait recommencé à frapper sur le panneau.

— Ne vous donnez pas la peine de tant cogner ; le Machu n'est plus là, c'est moi qui ai pris sa place. Il est parti sans demander son reste ; il n'a eu qu'à nous voir et à entendre dire que son frère Martin désirait lui dire un mot.

— Que signifie?...

— Ça signifie que je viens annoncer

mon maître, répondit Pas-de-Chance ; et prenant sa plus grosse voix : Monsieur le comte Henri de Prémouran ! prononça-t-il.

L'ancien ouvrier des ateliers nationaux, l'ami de Nivose et de Pas-de-Chance parut. Il était vêtu de noir. Son front resplendissait d'une lueur limpide, reflet mystique de quelque magnanime résolution.

Lorsqu'à la voix du Christ, Lazare sortit du tombeau, les témoins de ce miracle durent, pendant un instant, demeurer immobiles et foudroyés comme Reine et Sulpice en ce moment.

Puis elle recula...

Sulpice attachait sur le comte des yeux glauques et hagards.

— Le spectre ! s'écria-t-il, le spectre !

Mais Henri s'avançant :

— Détrompez-vous, mon ami, dit-il,

c'est une prison et non une tombe que j'ai eu à ouvrir pour venir jusqu'à vous.

— Grâce !... grâce !...

— Ne vous ai-je pas appelé *mon ami?* dit le comte en lui tendant la main.

Suffoquée par cette radieuse apparition, Reine n'avait pu articuler qu'une parole :

— Lui !... c'est lui !

Le comte fit quelque pas, et arborant le plus doux de ses sourires :

— Oui, c'est moi, lui dit-il. Vous m'aviez confié à des geôliers imprudents, je me suis évadé en dérangeant quelques pierres de mon cachot. Votre digne père, averti une minute trop tard, me poursuivit, et envoya siffler une balle à mon oreille, au moment où je franchissais un mur qui servait de digue à une rivière. Il crut que le courant m'emportait dans l'éternité, et redoutant de vous apprendre cet épisode, il continua

à vous donner de mes nouvelles comme si j'eusse encore été son prisonnier et le vôtre, madame. — Oh ! de tout cela je vous remercie, car j'étais aveugle et vous avez dessillé mes yeux ; ma vie était un beau livre à coins d'or fermé par l'ennui, vous m'avez enseigné à l'ouvrir.

Reine, les joues convulsivement tendues, se débattait dans un accès de rage impuissante. L'heureuse sérénité d'Henri lui descendait sur le cœur comme un poison mortel ; son visage ressemblait en ce moment à celui de ce damné qui, du milieu des ondes infernales, se lève pour mordre la barque du Dante dans le tableau d'Eugène Delacroix.

— Assez, murmurait-elle.

— Mais lui reprit :

— Je vous bénis parce que vous m'avez envoyé l'ange de la souffrance qui s'est as-

sis auprès de moi pour me dire : « Désormais tu seras meilleur. »

— Assez ! assez !...

— Je vous bénis, car le feu de votre haine a fait dissoudre la glace qui recouvrait mon âme.

— Assez ! vous me tuez...

— Grâce à vous et aux quelques jours de pauvreté que vous m'avez faits, j'ai compris que le bonheur du riche était de se faire aimer. Cette vie nouvelle m'a enivré de si douces émotions, m'a révélé tant de délices inconnus ; je me suis tellement réchauffé aux lueurs de cette immense leçon de philosophie, que je vous le redirai toujours : vous ne m'avez fait que du bien, et je ne vous dois que de la reconnaissance.

Reine vacillait depuis un instant comme un arbre frappé par la hache. Ses pru-

nelles dilatées n'offraient plus que deux globes ardents. Tout-à-coup elle jeta un grand cri en portant la main à son cœur, et elle s'étendit sur le parquet.—Elle était morte

Le comte l'avait tuée en lui jetant son bonheur à la tête.

Au milieu d'un salon voisin de celui où cette scène lugubre venait de se passer, se trouvait réunie une nombreuse société qui ne nous est pas inconnue : d'abord, Jérusard et Pantaléon ; ce dernier sanglotant, car il venait d'apprendre la mort de Laure; puis Nivose, Périllon, Pleurnihce, Durousseau, et, à l'exception de Larigette, tous les braves gens que nous avons vus s'étonner au singulier résultat du duel à l'américaine.

Le comte entra tenant Sulpice par la main.

— Calixte Jérusard, dit-il, votre fils vous est rendu. Il a porté mon nom; il s'est servi de ma fortune, parce que telle était ma volonté.

— Son fils! s'écria l'armurier.

Sulpice était entre les bras de Jérusard et de Pantaléon, qui le couvraient de baisers et de larmes.

– Oui, son fils, qui sera bientôt votre gendre, dit Henri à Périllon.

— Mais le comte de Prémouran, c'est donc vous?

En ce moment Henriette et Chevrotte entraient, conduites par Pas-de-Chance.

— Oui, je suis le comte de Prémouran et voici Donatien, dit Henri en montrant Sulpice.

Nous ne constaterons pas tous les yeux qui se mouillèrent et firent une douce rosée à ce bleuâtre dénoûment. Nous n'oblige-

rons pas le lecteur à passer en revue une longue rangée de points d'exclamations toute prête à sortir de notre plume.

Ne nous suffit-il pas de dire : Quelques mois après ces derniers évènements, Pantaléon et Chevrotte étaient mariés ; Henriette et Sulpice avaient échangé le *oui* solennel devant un magistrat municipal.

Néanmoins nous voulons être prodigue en fait de renseignements. Aussi allons-nous terminer notre histoire par un état de situation de tous les personnages qui ont droit à notre souvenir.

Le comte Henri de Prémouran s'est fait le protecteur et l'ami de tous. Il a envoyé Nivose et Suzanne régir sa propriété de la *Jambe-du-Mort*.

Durousseau, Pas-de-Chance et Pantaléon, commandités par lui et associés entre eux, exploitent une des plus belles scieries

mécaniques de la Touraine. Pleurniche, toujours apte à grimper autant qu'un écureuil, ne peut tarder à devenir leur contremaître.

Sulpice, dégoûté de la vie parisienne, veut absolument aller habiter la campagne et s'y faire cultivateur. Le comte va lui affermer un domaine peu éloigné du lieu qu'habite Pantaléon. — Périllon et Jérusard se sont déjà achetés de grands chapeaux et des sabots ferrés, car ils comptent bien suivre leurs enfants.

Quant à Bertrand Machu, nous avons oublié de dire qu'il a été étranglé par l'implacable Martin.

FIN.

TABLE



TROISIÈME PARTIE.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

